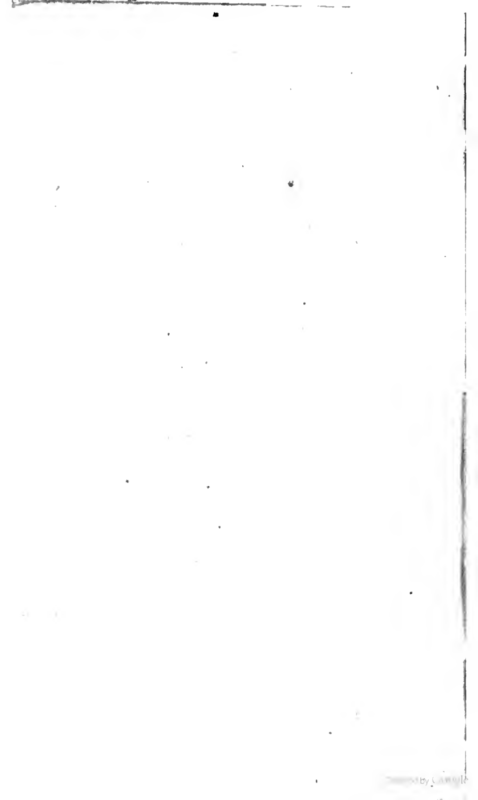




L'AN DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

TOME I.

L'AN
DEUX MILLE
QUATRE CENT QUARANTE,

Rêve s'il en fût jamais;

SUIVI DE

L'HOMME DE FER,

SONGE.

Le présent est gros de l'avenir.

Leibnitz.

Derniere édition, revue par l'Auteur.

TOME PREMIER.



1793.



L'AN DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

TOME I.

AVIS
DE L'AUTEUR.

J'AI publié la premiere édition de cet Ouvrage en 1770; je le fis imprimer à Amsterdam *chez feu* Van-Harrevelt; *je n'y ai pas retouché depuis. Je le réimprime, cette présente année 1786, en trois volumes, avec de nouveaux chapitres & notes. Je désavoue pleinement & entiérement les éditions, ou plutôt les contrefaçons qui ont paru depuis 1770 jusqu'à ce jour. On y a joint des additions fautives qui ne sont pas de moi.*

Les contrefacteurs de Neuchâtel en Suisse se sont avisés tout récemment d'un brigandage nouveau. Ce n'est pas seulement une contrefaçon *défectueuse, informe; c'est une* falsification *faite avec la plus grande impudence, car ce n'est qu'un pillage indécent de plusieurs chapitres de mes autres ouvrages; ils ont eu la hardiesse de donner cette rapsodie sous le faux titre de* nouvelle édition de l'an 2440. *Je désavoue cette* falsification, *délit tout neuf de ces libraires pirates.*

Depuis l'apparition de mon livre, plusieurs

Auteurs en ont copié des pages & des fragments considérables dans leurs compilations; c'est une marque d'estime, mais j'ai droit de réclamer ce que j'imprimois bien avant eux en 1770, époque de la premiere édition.

Enfin, quelques imposteurs, soit en Angleterre, soit en Allemagne, soit en Russie, &c. se sont donnés pour auteurs de cet ouvrage; ils ont eu cette effronterie, loin de la capitale, il est vrai; or, on sait aujourd'hui, à n'en plus douter, à quel homme de lettres il appartient.

Cette production, (pour ainsi dire nouvelle), se marie par les idées morales & patriotiques dont elle est remplie, aux ouvrages que l'Auteur a donnés précédemment, & dont le succès est connu. Il a goûté le plaisir rare d'avoir vu déja plusieurs de ses idées se réaliser pour l'avantage du bien public; ainsi de toutes les études qui peuvent servir d'objet à l'occupation de l'homme, il n'en trouvera jamais de plus satisfaisante que celle qui embrasse les droits de l'humanité.

Signé, L'AUTEUR de l'an 2440.

Paris, le 8 *Juin* 1786.

ÉPITRE DÉDICATOIRE
A L'ANNÉE 2440.

Auguste & respectable Année, qui dois amener la félicité sur la terre; toi, hélas! que je n'ai vue qu'en songe, quand tu viendras à jaillir du sein de l'éternité, ceux qui verront ton soleil, fouleront aux pieds mes cendres & celles de trente générations, successivement éteintes & disparues dans le profond abîme de la mort. Les rois qui sont aujourd'hui assis sur des trônes, ne seront plus; leur postérité ne sera plus; & toi, tu jugeras & ces monarques décédés, & les écrivains qui vivoient soumis à leur puissance. Les noms des amis, des défenseurs de l'humanité brilleront, honorés: leur gloire sera pure & radieuse. Mais cette vile populace de rois qui auront, en tout sens, tourmenté l'espece humaine,

plus enfoncés encore dans l'oubli que dans la région des morts, n'échapperont à l'opprobre qu'à la faveur du néant.

La pensée survit à l'homme, & voilà son plus glorieux apanage ! La pensée s'éleve de son tombeau, prend un corps durable, immortel (1), & tandis que les tonnerres du despotisme tombent & s'éteignent, la plume d'un écrivain franchit l'intervalle des temps, absout, ou punit les maîtres de l'univers.

---

(1) C'est sur les principes mêmes sur lesquels on raisonne, c'est avec des matériaux accumulés à l'aide de vingt siecles, que de tant de réflexions éparses, le génie va faire jaillir une idée neuve & profonde. Les charlatans en politique veulent tout faire avec rien ; l'homme d'état qui sait combien chaque expérience a son prix, tire du cahos de l'histoire, ainsi que de l'étude contentieuse de la morale & de la physique, le travail hardi & lumineux qui fera naître dans l'esprit des hommes, l'ordre, la clarté & la perfection des loix. Alors la vérité, transmise comme l'erreur l'a été pendant tant de siecles, passera du sein du législateur dans l'ame de ses contemporains, qui ne pourront se refuser à la reconnoissance.

J'ai usé de l'empire que j'ai reçu en naissant ; j'ai cité devant ma raison solitaire les loix, les abus, les coutumes du pays où je vivois inconnu & obscur. J'ai connu cette haine vertueuse que l'être sensible doit à l'oppresseur (2) : j'ai détesté la tyrannie, je l'ai flétrie, je l'ai combattue avec les forces qui étoient en mon pouvoir. Mais, auguste & respectable Année, j'ai eu beau, en te contemplant, élever, enflammer mes idées, elles ne seront peut-

(2) On demandera si un écrivain peut avoir de la passion. La vertu n'exclut pas la passion. Il y en avoit dans Caton, contre César ; dans Cicéron, contre Antoine ; dans Sully, contre les déprédateurs publics ; mais cette passion étoit inévitable ; elle étoit même légitime. Il y a une sainte colere, disent les théologiens, il y a une vertueuse indignation, une indignation patriotique, & qu'il faut développer pour l'intérêt général. Ceux mêmes alors qui excedent les bornes, ne paroissent pas si repréhensibles que les esprits lâches ou timides, qui maîtrisent cette véhémence par crainte ou pour leur intérêt particulier.

être à tes yeux que des idées de servitude. Pardonne ! le génie de mon siecle me presse & m'environne : la stupeur regne : le calme de ma patrie ressemble à celui des tombeaux. Autour de moi, que de cadavres colorés qui parlent, qui marchent, & chez qui le principe actif de la vie n'a jamais poussé le moindre rejeton ! Déja même la voix de la philosophie, lasse & découragée, a perdu de sa force ; elle crie au milieu des hommes comme au sein d'un immense désert.

Oh ! si je pouvois partager le temps de mon existence en deux portions, comme je descendrois à l'instant même au cercueil ! comme je perdrois avec joie l'aspect de mes tristes, de mes malheureux contemporains, pour aller me réveiller au milieu de ces jours purs que tu dois faire éclore, sous ce ciel fortuné, où l'homme aura repris son courage, sa liberté, son indépen-

dance & ses vertus (3) ! Que ne puis-je

---

(3) Seneque dit quelque part, il faudroit être fou pour être fâché de n'être pas venu au monde mille ans plutôt : on le seroit de même, ajoute-t-il, si l'on souhaitoit d'y venir mille ans plus tard. Nous avouons que nous sommes fous de ce maniere. Nous voudrions que l'instant de notre naissance eût été marqué dans cinq à six cents ans, parce qu'il y a à presumer que les arts consolateurs iront en se perfectionnant, que l'imprimerie qui ne fait que de naître, & qui a déja produit un très-grand bien, achevera d'éclairer l'univers & d'enseigner aux hommes leurs véritables intérêts.

C'est en vain que l'on voudroit éteindre aujourd'hui le flambeau de la philosophie ; le fanal est allumé & domine l'Europe : le vent du despotisme, en courbant la flamme, ne peut que l'attiser & lui donner un éclat plus vif & plus brillant. Si l'on étouffe une voix, vingt autres toutes prêtes réclameront plus hautement les droits de l'homme. Les dominateurs des nations n'ont plus d'autre parti à prendre que celui d'être justes. S'ils ne le font pas, ils verront, de leur vivant, leurs iniquités gravées sur des tables d'airain. Que fait leur tonnerre ? il écrase, il tue. La foudre de l'écrivain vertueux laisse la vie, & la dévoue à la honte & à l'indignation publique. D'un bout de l'univers à l'autre, la vérité criera : *tel homme est un oppresseur & l'ennemi des hommes !* Alors les syllabes qui composent son nom feront une injure ; dès qu'il sera prononcé, en toute langue, ce nom rendra un son odieux. L'homme a

te voir autrement qu'en songe, Année si desirée & que mes vœux appellent! Hâte-toi, viens éclairer le bonheur du monde (4)!

---

connu ses droits; il a su distinguer ses bienfaiteurs de ses tyrans. Le regne du mensonge est passé. L'homme sait honorer aujourd'hui le laboureur, le commerçant, le naturaliste, le chantre de la vertu, le moraliste, tout ce qui forme enfin & ce qui embellit la société. Il déteste l'oisif adulateur, habitant des cours; il marque du doigt les Narcisses, les tyrans de la pensée, & ceux qui prennent le masque de la religion pour la déshonorer; enfin, ce qui augmente la force légitime de cette philosophie, qui étincelle d'un bout de l'Europe à l'autre, c'est que les connoissances des écrivains sont détaillées aujourd'hui à l'usage de tous les individus de la société.

(4) Quelle science doit le plus intéresser l'esprit de l'homme que la politique! Cette auguste science qui ayant pour objet le bonheur d'une nation entiere, fait d'un vaste état, une grande machine bien montée, bien organisée, & de tous les citoyens un corps animé, souple & vivant.

Ces profondes spéculations sont faites pour les génies supérieurs; elles surpassent toutes les autres par leur utilité particuliere & immédiate. Plusieurs sciences sont de pure curiosité; la politique est la véritable science du citoyen. Combien il doit lui être glorieux de s'occuper de la félicité nationale, &

Mais, que dis-je ? délivré des prestiges d'un sommeil favorable, je crains, hélas ! je crains plutôt que ton soleil ne vienne

---

d'embrasser dans son sein agrandi, l'intérêt de la patrie & celui de l'humanité entiere !

On a voulu que *les hommes en place* n'eussent plus à songer aux besoins de la vie ; on leur a assigné une subsistance honnête, afin que, tout entiers à des besoins plus nobles, ils ne connussent plus que le desir de la gloire, de cette gloire immortelle qui accompagnera les noms de ceux qui auront su faire régner l'ordre & la paix parmi les hommes, donner aux arts & aux sciences leur développement, aux belles actions leur récompense, & conduire une nation par des moyens souples, ingénieusement combinés ; car dès que le coursier se cabre, c'est que l'écuyer est mal-habile.

Nous devons le répéter ; les calculs astronomiques, les systêmes superbes sur la formation de l'univers, sont le luxe de l'esprit humain ; mais ces brillantes spéculations étrangeres à l'ordre public, à la stabilité des loix, ou à leur réformation, ne rendent pas les citoyens plus heureux, & ne veillent point à ce qu'il y a de plus important, à la prospérité des états.

Ne pourroit-on pas comparer en ce moment la nation françoise (qui semble abandonner l'étude *du droit des gens*, la réformation *des loix civiles*, pour des expériences physiques, chymiques, pour des voyages aériens, &c.) ne pourroit-on pas la com-

un jour à luire triſtement ſur un informe amas de cendres & de ruines.

---

parer, dis-je, à l'aſtrologue de la fable, qui en regardant aux cieux, & ne regardant point à terre, ſe laiſſa cheoir au fond d'un puits! Le précipice eſt ſous nos pas : ce n'eſt point encore le jour des curioſités. La ſcience néceſſaire eſt trop négligée ; qui donc nous a détournés de la véritable & importante étude qu'on avoit commencée !

AVANT-PROPOS.

DESIRER que tout ſoit bien, tel eſt le vœu du philoſophe. J'entends par ce mot, dont on a ſans doute abuſé, l'être vertueux & ſenſible qui veut fortement le bonheur général, parce qu'il a des idées préciſes d'ordre & d'harmonie. Le mal fatigue les regards du ſage, il s'en plaint; on ſoupçonne qu'il a de l'humeur; on a tort. Le ſage ſait que le mal abonde ſur la terre; mais en même temps il a toujours préſente à l'eſprit cette perfection ſi belle & ſi touchante, qui peut & qui doit même être l'ouvrage de l'homme raiſonnable.

En effet, pourquoi nous ſeroit-il défendu d'eſpérer qu'après avoir décrit ce cercle extravagant de ſottiſes autour duquel l'égarent ſes paſſions, l'homme ennuyé reviendra à la lumiere pure de l'entendement? Pourquoi le genre humain ne ſeroit-il pas ſemblable à l'individu? Emporté, violent, étourdi dans ſon jeune âge; ſage, doux,

modéré dans ſa vieilleſſe (1). L'homme qui penſe ainſi, s'impoſe à lui-même le devoir d'être juſte.

Mais ſavons-nous ce que c'eſt que perfection ? Peut-elle être le partage d'un être foible & borné ? Ce grand ſecret n'eſt-il pas caché ſous celui de la vie ? & ne faudra-t-il pas dépouiller notre vêtement mortel pour percer cette ſublime énigme ?

En attendant tâchons de rendre les choſes paſſables, ou, ſi c'eſt encore trop, rêvons du moins qu'elles le ſont. Pour moi, concentré avec Platon, je rêve comme lui. Mes chers concitoyens ! vous que j'ai vu gémir ſi fréquemment ſur cette foule d'abus dont on eſt las de ſe plaindre, quand

---

(1) Le monde n'auroit-il été fait qu'en faveur d'un ſi petit nombre d'hommes qui couvrent actuellement la face de la terre ? Que ſont tous les êtres qui ont exiſté en comparaiſon de tous ceux que Dieu peut créer ! D'autres générations viendront occuper la place que nous occupons ; elles paroîtront ſur le même théatre ; elles verront le même ſoleil, & nous poufferont ſi avant dans l'antiquité, qu'il ne reſtera de nous ni trace, ni veſtige, ni mémoire.

verrons-nous nos grands projets, quand verrons-nous nos ſonges ſe réaliſer! Dormir, voilà donc notre félicité.

Oh! ſi l'on voyoit ſortir comme autrefois du fond des déſerts, après des années de retraite, des hommes armés de la morale, exerçant le miniſtere de la parole contre les vices du peuple, contre les fautes des rois, contre les abus de l'adminiſtration, ſi ce ſacerdoce antique ſe reproduiſoit de nos jours pour tonner ſur les prévaricateurs, oh! que ces prophetes imprimeroient à leur miſſion un caractere de majeſté & de grandeur!

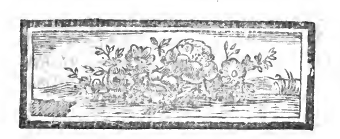
Semblables à ceux de l'antiquité, ils parleroient au nom de l'Eternel; *j'en veux à toi* (crioient-ils jadis aux coupables), *& je t'annonce la calamité.* Ces prophetes anciens oſoient tout dire parce qu'ils ſavoient mourir. Doués d'une éloquence foudroyante, ils terraſſoient l'ame, ils n'employoient que des figures violentes, qui nous font treſſaillir ſur les pages de la bible.

Qu'eſt devenue cette liberté illimitée, & non moins utile & ſalutaire? L'apparition ſoudaine de ces êtres extraordinaires,

de ces anachoretes, devoit frapper tous les esprits; hélas! ils n'ont paru que dans la Palestine, ces moniteurs hardis qui sembloient obéir à une impression surnaturelle.

Or, figurez-vous de nos jours un de ces anciens prophetes au milieu de Paris, & gourmandant les vices; que ne diroit-il pas? il ne seroit point lapidé par le peuple, j'en suis sûr; mais *la police* le feroit enfermer.

Quand je veux me former des images qui quoique singulieres sont dans l'ordre des choses possibles, je me représente *Receveur* arrêtant *Jérémie* qui crieroit dans les rues, *malheur à toi, Jérusalem!* Mais le temps des prophetes, des orateurs publics, & même des écrivains philosophes est passé. La génération nouvelle s'occupe de musique & travaille en chymie.



L'AN DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

CHAPITRE PREMIER.

Paris entre les mains d'un vieil Anglois.

FACHEUX ami, pourquoi m'éveilles-tu? Ah, quel tort tu viens de me faire! Tu m'ôtes un fonge dont je préférois la douce illufion au jour importun de la vérité. Que mon erreur étoit délicieufe, & que ne puis-je y demeurer plongé le refte de ma vie! Mais non, me voilà retombé dans le cahos affreux dont je me croyois dégagé. Affieds-toi & m'écoutes, tandis que mon efprit eft encore plein des objets qui l'ont frappé.

Je converſai hier fort tard avec ce vieil Anglois dont l'ame eſt ſi franche. Tu ſais que j'aime l'homme vraiment anglois. On ne trouve nulle part de meilleurs amis ; on ne rencontre chez aucun autre peuple des hommes d'un caractere auſſi ferme & auſſi généreux. Cet eſprit de liberté qui les anime, leur donne un degré de force & de conſiſtance bien rare chez les autres peuples.

Votre nation, me diſoit-il, eſt remplie d'abus auſſi étranges que multipliés : on ne peut ni les concevoir ni les nombrer, & l'eſprit s'y perd. Rien ne me confond ſur-tout, comme ce repos, ce calme apparent qui couve les débats affreux de tant de guerres inteſtines. Votre capitale eſt un composé incroyable (1). Ce monſtre difforme eſt le réceptacle de l'extrême opulence & de l'exceſſive miſere : leur lutte eſt éternelle. Quel prodige ! que ce corps dé-

(1) Tout le royaume eſt dans Paris. Le royaume reſſemble à un enfant rachitique. Tous les ſucs montent à ſa tête & la groſſiſſent. Ces ſortes d'enfants ont plus d'eſprit que les autres, mais le reſte du corps eſt diaphane & exténué. L'enfant ſpirituel ne vit pas long-temps.

vorant qui se consume dans chaque partie, puisse subsister dans son épouvantable inégalité (2).

On fait tout dans votre royaume pour cette capitale : on lui sacrifie des villes, des provinces entieres. Eh ! qu'est-elle autre chose qu'un diamant entouré de fumier ? Quel mêlange inoui d'esprit & de bêtise, de génie & d'extravagance, de grandeur & de bassesse ! Je quitte l'Angleterre, je me presse, j'accours, je crois arriver dans un centre éclairé, où les hommes, en unissant leurs talents mutuels, auroient dû faire régner tous les plaisirs ensemble, & cette aisance, cette commodité qui ajoutent à leur charme. Mais, Dieu ! que mon espérance est cruellement déçue ! Sur ce point où tout abonde, je vois des malheureux qui souffrent la faim. Au milieu de tant de loix sages, on commet mille crimes. Parmi tant de réglements de police, tout est en dé-

(2) Quelque chose de plus étonnant encore, c'est la maniere dont il subsiste. Il n'est pas rare de voir un homme qui ne sauroit vivre avec cent mille livres de rente, emprunter de l'argent à un autre qui est à son aise avec cent pistoles.

ſordre. Ce ne ſont par-tout qu'entraves, qu'embarras, qu'uſages contraires au bien public.

La foule riſque à chaque inſtant d'être écraſée par cette innombrable profuſion de voitures, où ſont portés tout à leur aiſe des gens qui valent infiniment moins que ceux qu'ils éclabouſſent & qu'ils menacent d'écraſer. Je friſſonne dès que j'entends les pas précipités d'une paire de chevaux qui avancent à toutes jambes dans une ville peuplée de femmes groſſes, de vieillards & d'enfants. En vérité, rien n'eſt plus inſultant à la nature humaine, que cette indifférence cruelle ſur des dangers qui renaiſſent à chaque minute (3).

Vos affaires vous appellent malgré vous dans tel quartier, & il s'en exhale une odeur fétide qui tue. Des milliers d'hommes reſpirent forcément cet air empoiſonné (4).

(3) Premiers habitants de la terre, auriez-vous jamais penſé qu'il exiſteroit un jour une ville où l'on marcheroit impitoyablement ſur les infortunés piétons, à tant par jambes & par bras.

(4) Les Innocents ſervent de cimetiere à 22 pa-

Vos temples ſcandaliſent plus qu'ils n'édifient. On en fait des lieux de paſſage & quelquefois pis. On ne s'y aſſied que pour de l'argent : indécent monopole dans un lieu ſaint où tous les hommes devant l'Etre ſuprême doivent ſe regarder, au moins, comme égaux entr'eux.

Si vous copiez d'après les Grecs & les Romains, vous n'avez pas ſeulement l'eſprit de vous tenir dans leur genre ; vous gâtez leur maniere qui eſt ſimple & noble ; vous la gâtez, dis-je, vous la défigurez par la petiteſſe de vos vues, & par cette fureur puérile que vous avez tous pour le joli. Vous avez quelques pieces de théatre qui ſont des chef-d'œuvres. Si ſur leur lec-

---

roiſſes de Paris. On y enterre des morts depuis mille ans. On auroit dû les placer bien loin hors des murs. Qu'a-t-on fait? On les a mis au centre de la ville, & dans la crainte apparemment qu'ils ne fuſſent pas aſſez fréquentés, on les a entourés de boutiques & de marchands. C'eſt un tombeau toujours ouvert, toujours rempli, toujours vuide. Nos petites-maîtreſſes vont prendre ſur les oſſemens pourris d'un milliard de morts la meſure de leurs pompons & de leurs autres colifichets.

ture il me prend envie de les aller voir représenter, je ne les reconnois plus.

Vous avez trois petits théatres sombres & mesquins. Dans le premier on chante à grands frais; on vous étourdit magnifiquement, & le ridicule machiniste prodigue des miracles au milieu desquels vous bâillez. Dans le second on vous fait rire, quand on devroit vous faire pleurer. Le costume est toujours manqué; & outre vos pitoyables acteurs tragiques que l'on ne se donne pas même la peine de critiquer, vous avez telle confidente dont le nez plat ou gigantesque suffiroit seul pour faire évanouir la plus parfaite illusion. Quant au troisieme, ce sont des farceurs qui tantôt secouent le grelot de Momus, & tantôt glapissent de fades ariettes. Je les préfere cependant à vos fades comédiens françois, parce qu'ils ont plus de naturel, & par conséquent plus de graces, parce qu'ils servent un peu mieux le public (5); mais j'avoue

(5) Il y a une différence essentielle entre les comédiens françois, & les comédiens italiens. Les premiers se croient de la meilleure foi du monde des gens de mérite; ils sont insolents. Les seconds sont

en même temps qu'il faut être excédé de loiſir pour s'amuſer des frivolités qu'ils débitent.

Ce qui me fait ſourire de pitié, c'eſt que de pareilles gens, auxquels chaque particulier fait en quelque ſorte l'aumône, entaſſent impertinemment leurs juges dans un parterre étroit, où debout & ſerrés les uns contre les autres, ils ſouffrent mille tortures, & où il ne leur eſt pas ſeulement permis de crier qu'ils étouffent quand ils vont rendre l'ame. Un peuple qui juſque dans ſes plaiſirs endure une ſervitude auſſi gênante, prouve juſqu'à quel point on peut le réduire en eſclavage. Ainſi tous ces plaiſirs vantés de loin, de près ſont troublés, corrompus, & il faut marcher ſur la tête de la multitude ſi l'on veut reſpirer à ſon aiſe.

Comme je ne me ſens pas ce barbare courage, adieu, je me retire. Soyez fiers de tous vos beaux monuments qui tombent

---

intéreſſés & ne viſent qu'à l'argent. Les uns par amour-propre veulent maîtriſer le goût du public; les autres tâchent de s'y conformer par avarice.

en ruine : montrez avec admiration votre Louvre dont l'aſpect vous fait plus de honte que d'honneur, ſur-tout lorſque l'on apperçoit de tout côté tant de colifichets brillants qui vous coûtent plus à entretenir que vos monuments publics ne vous coûteroient à achever.

Mais tout cela n'eſt encore rien. Si je m'étendois ſur l'horrible diſproportion des fortunes ; ſi j'étalois au grand jour les raiſons ſecretes qui la cauſent ; ſi je parlois de vos mœurs dures & ſuperbes ſous des dehors faciles & polis (6) ; ſi je retraçois l'indigence du miſérable & l'impoſſibilité où il eſt d'en ſortir en conſervant ſa probité ; ſi je comptois les rentes qu'un malhonnête homme acquiert, les degrés de conſidération dont il jouit à meſure qu'il devient plus frippon.... (7) tout cela me meneroit

(6) Si vous exceptez les financiers qui ſont durs & impolis tout emſemble, le reſte des riches n'a que l'un de ces deux défauts, ou ils vous laiſſent mourir de faim poliment, ou ils vous donnent bruſquement quelque ſecours.

(7) Autrefois on n'aidoit point l'homme vertueux, mais on l'eſtimoit au moins. Aujourd'hui, ce n'eſt plus cela. Je me rappelle la réponſe d'une

trop loin : bon ſoir. Je parts demain ; je parts demain , vous dis-je : je ne puis être plus long-temps dans une ville ſi malheureuſe, avec tant de moyens de ne l'être pas.

Je ſuis dégoûté de Paris comme de Londres. Toutes les grandes villes ſe reſſemblent ; Rouſſeau l'a fort bien dit. Il ſemble que plus les hommes font des loix pour être heureux en ſe réuniſſant en corps , plus ils ſe dépravent, & plus ils augmentent la ſomme de leurs maux. On pouvoit cependant raiſonnablement penſer qu'il devoit en arriver le contraire ; mais trop de gens ſont intéreſſés à s'oppoſer au bien général. Je vais chercher quelque village où, dans un air pur & des plaiſirs tranquilles , je puiſſe déplorer le ſort des triſtes habitants

---

princeſſe à ſon intendant. Elle lui donnoit ſix cents livres de gages, & il ſe plaignoit de n'être point aſſez payé. Comment faiſoit donc votre prédéceſſeur, lui dit-elle ? Il n'eſt demeuré que dix ans à mon ſervice, & il s'eſt retiré avec vingt mille livres de rente. Madame, il vous voloit, répondit l'intendant. Hé bien, Monſieur, repliqua la princeſſe, volez-moi.

de ces fastueuses prisons que l'on nomme villes (8).

J'eus beau lui répéter le proverbe vulgaire, que *Paris n'avoit pu se faire en un jour*, que tout étoit déja perfectionné en comparaison des siecles précédents. Encore quelques années, lui disois-je, & peut-être n'aurez-vous plus rien à desirer; s'il est possible toutefois de remplir dans toute leur étendue les différents projets qui ont été conçus... Ah! me repliqua-t-il, voilà bien le tic de votre nation. Toujours des projets! & vous y croyez! Vous êtes François, mon ami; avec tout votre bon sens le goût du terroir vous a gagné. Mais, soit: je reviendrai vous voir quand tous ces projets auront été mis à exécution. D'ici là j'irai vivre ailleurs. Je n'aime point habiter parmi tant de mécontents, tant de malheureux, dont le regard souffrant déchire mon cœur (9).

(8) Dans ce torrent de modes, de fantaisies, d'amusements, dont aucun ne dure, & dont l'un détruit l'autre, l'ame des grands perd jusqu'à la force de jouir, & devient aussi incapable de sentir le grand & le beau que de le produire.

(9) Il n'est aucun établissement en France qui ne tende au détriment de la nation.

Je vois qu'il ſeroit aiſé de remédier aux maux les plus preſſants ; mais croyez-moi, l'on n'y remédiera pas : les moyens ſont trop ſimples pour que l'on y ait recours ; on s'en éloignera, je le parierois. Je ferois un autre pari encore, c'eſt que l'on ne répete parmi vous avec tant d'affectation le mot ſacré d'humanité, que pour s'exempter de remplir les devoirs qu'il renferme (1). Il y a long-temps que vous ne péchez plus par ignorance, ainſi vous ne vous corrigerez jamais. Adieu.

---

(1) Malheur à l'écrivain qui flatte ſon ſiecle & acheve de l'aſſoupir, qui le berce de l'hiſtoire de ſes héros antiques & des vertus qu'il n'a plus, pallie le mal qui le mine & le dévore, & tel qu'un charlatan adroit & courtiſan lui inſinue qu'il porte un front rayonnant de ſanté, tandis que la gangrene va opérer la diſſolution de ſes membres. L'écrivain courageux ne profere point ce dangereux menſonge ; il s'écrie : ô mes concitoyens ! non, vous ne reſſemblez pas à vos peres : vous êtes polis & cruels, vous n'avez que les apparences de l'humanité ; lâches & fourbes, vous n'avez pas même le courage des grands forfaits, vos crimes ſont petits, comme vous.

CHAPITRE II.

J'ai Sept Cents Ans.

IL étoit minuit quand mon vieil Anglois se retira. J'étois un peu las : je fermai ma porte & me couchai. Dès que le sommeil se fut étendu sur mes paupieres, je rêvai qu'il y avoit des siecles que j'étois endormi, & que je m'éveillois (2). Je me levai, & je me trouvai d'une pesanteur à laquelle je n'étois pas accoutumé. Mes mains étoient tremblantes, mes pieds chancelants. En me regardant dans mon miroir, j'eus peine à reconnoître mon visage. Je m'étois couché avec des cheveux blonds, un teint blanc & des joues colorées. Quand je me levai, mon front étoit sillonné de rides, mes che-

(2) Il n'est que d'avoir l'imagination fortement frappée d'un objet, pour se le retracer pendant la nuit. Il y a des choses étonnantes dans les rêves. Celui-ci, comme on le verra par la suite, est assez bien conditionné.

veux étoient blanchis, j'avois deux os faillants au dessous des yeux, un long nez, & une couleur pâle & blême étoit répandue sur toute ma figure. Dès que je voulus marcher, j'appuyai machinalement mon corps sur une canne; mais du moins je n'avois point hérité de la mauvaise humeur trop ordinaire aux vieillards.

En sortant de chez moi je vis une place publique qui m'étoit inconnue. On venoit d'y dresser une colonne pyramidale qui attiroit les regards des curieux. J'avance, & je lis très-distinctement : L'an de grace MMIVcXL. Ces caracteres étoient gravés sur le marbre en lettres d'or.

D'abord je m'imaginai que c'étoit une erreur de mes yeux, ou plutôt une faute de l'artiste, & je m'apprêtois à en faire la remarque, lorsque ma surprise devint plus grande en jetant la vue sur deux ou trois édits du souverain attachés aux murailles. J'ai toujours été curieux lecteur des affiches de Paris. Je vis la même date MMIVcXL fidélement empreinte sur tous les papiers publics. Hé, quoi! dis-je en moi-même, je suis donc devenu bien vieux sans m'en

appercevoir : quoi, j'ai dormi ſix cents ſoixante-douze années (3) !

Tout étoit changé. Tous ces quartiers qui m'étoient ſi connus, ſe préſentoient à moi ſous une forme différente & récemment embellie. Je me perdois dans de grandes & belles rues proprement alignées. J'entrois dans des carrefours ſpacieux où régnoit un ſi bon ordre que je n'y appercevois pas le plus léger embarras. Je n'entendois aucun de ces cris confuſément bizarres qui déchiroient jadis mon oreille (4). Je ne rencontrois point de voitures prêtes à m'écraſer. Un gouteux auroit pu ſe promener commodément. La ville avoit un air animé, mais ſans trouble & ſans confuſion.

J'étois ſi émerveillé que je ne voyois pas les paſſants s'arrêter, & me conſidérer des pieds à la tête avec le plus grand étonnement. Ils hauſſoient les épaules & ſourioient, comme nous ſourions nous-mêmes lorſque nous rencontrons un maſque. En effet mon

(3) Cet ouvrage a été commencé en 1768.

(4) Les cris de Paris forment un langage particulier dont il faut avoir la grammaire.

habillement devoit leur paroître original & grotesque, tant il étoit différent du leur.

Un citoyen (que je reconnus dans la suite pour un savant) s'approcha de moi, & me dit poliment, mais avec une gravité ferme : bon vieillard, à quoi sert ce déguisement ? Votre projet est-il de nous retracer les ridicules usages d'un siecle bizarre ? Nous n'avons aucune envie de les imiter. Laissez-là ce vain badinage.

Comment ? lui répondis-je, je ne suis point déguisé ; je porte les mêmes habits que je portois hier : ce sont vos colonnes, vos affiches qui mentent. Vous semblez reconnoître un autre souverain que Louis XV. Je ne sais quelle peut être votre idée, mais je la crois dangereuse, je vous en avertis ; on ne joue point de pareilles mascarades ; on n'est point fou de cette force-là : en tout cas vous êtes des imposteurs bien gratuits, car vous ne pouvez pas ignorer que rien ne prévaut contre l'évidence de sa propre existence.

Soit que cet homme se persuadât que j'extravaguois, soit qu'il pensât que le grand

âge que je paroiſſois avoir me faiſoit radoter, ſoit qu'il eût qnelqu'autre ſoupçon, il me demanda en quelle année j'étois né. En 1740, lui répondis-je. —— Hé bien, à ce compte, vous avez au juſte ſept cents ans. Il ne faut s'étonner de rien, dit-il à la multitude qui m'environnoit : Enoch, Elie, ne ſont point morts ; Mathuſalem & quelques autres ont vécu 900 ans ; Nicolas Flamel court le monde comme le juif errant, & monſieur, peut-être, a trouvé l'élixir immortel ou la pierre philoſophale.

En prononçant ces mots il ſourioit, & chacun ſe preſſoit autour de moi avec une complaiſance & un reſpect tout particulier. Ils brûloient tous de m'interroger, mais la diſcrétion enchaînoit leur langue ; ils ſe contentoient de ſe dire tout bas : un homme du ſiecle de Louis XV ! oh, que cela eſt curieux !

CHAPITRE III.

Je m'habille à la Fripperie.

J'ÉTOIS fort embarrassé de ma personne. Mon savant me dit : étonnant vieillard, je m'offre volontiers à vous servir de guide ; mais commençons, je vous prie, par entrer chez le premier frippier que nous allons trouver, car (ajouta-t-il avec franchise) je ne pourrois pas vous accompagner si vous n'étiez pas vêtu décemment.

Vous m'avouerez, par exemple, que dans une ville bien policée, où le gouvernement défend tout combat & répond de la vie de chaque particulier, il est inutile, pour ne pas dire indécent, de s'embarrasser les jambes d'une arme meurtriere, & de mettre une épée à son côté pour aller parler à Dieu, aux femmes & à ses amis : c'est tout ce que pourroit faire le soldat dans une ville assiégée. Dans votre siecle on tenoit encore au vieux préjugé de la gothique chevalerie : c'étoit une marque d'honneur de traîner toujours une arme offensive : & j'ai lu dans un des

ouvrages de votre temps, que le foible vieillard faifoit encore parade d'un fer inutile.

Que votre habillement eft gênant & mal fain! Vos épaules & vos bras font emprifonnés, votre corps eft comprimé, votre poitrine eft ferrée; vous ne refpirez pas. Et pourquoi, s'il vous plaît, expofer vos cuiffes & vos jambes à l'intempérie des faifons.

Chaque temps amene de nouvelles modes; mais ou je fuis bien trompé, ou la nôtre eft auffi agréable que falutaire: voyez. En effet la maniere dont il étoit habillé, quoique nouvelle pour moi, n'avoit rien qui me déplût. Son chapeau n'avoit plus cette couleur trifte & lugubre, ni ces cornes embarraffantes (5): il n'en reftoit que la calotte, qui étoit affez profonde pour tenir dans la tête, & qui d'ailleurs étoit entourée d'un bourrelet. Ce bourrelet roulé avec grace

(5) Si j'écrivois l'hiftoire de France, je m'étendrois avec une complaifance marquee fur le chapitre des chapeaux. Ce morceau traité avec foin feroit curieux & intéreffant. J'y ferois contrafter l'Angleterre & la France: l'une prendroit un petit chapeau, quand l'autre en prendroit un grand; & celle-ci en quitteroit un grand, quand celle-là en quitteroit un petit.

demeuroit plié ſur lui-même lorſqu'il étoit inutile, & pouvoit ſe rabattre & s'avancer au gré de celui qui le portoit, pour garantir du ſoleil ou du mauvais temps.

Ses cheveux proprement treſſés formoient un nœud derriere ſa tête (6), & un léger ſoupçon de poudre leur laiſſoit leur couleur naturelle. Ce ſimple accommodage ne préſentoit point une pyramide plâtrée de pommade & d'orgueil, ni ces ailes mauſſades qui donnent un air effaré, ni ces boucles immobiles qui, loin de retracer une chevelure flottante, n'ont d'autre mérite que celui d'une roideur ſans expreſſion comme ſans grace.

Son cou n'étoit plus étranglé par une bande étroite de mouſſeline (7) : il étoit en-

(6) S'il me prenoit fantaiſie de donner un traité ſur l'art de la friſûre, dans quel étonnement je jetterois les lecteurs en leur prouvant qu'il y a trois ou quatre cents manieres de tordre les cheveux d'un honnête homme. Oh ! que les arts ont de profondeur, & qui peut ſe vanter de les parcourir en détail !

(7) Je n'aime point que l'on crie contre nos cols, ils nous ſervent plus qu'on ne l'imagine. Les veilles, la bonne chere & quelques autres excès nous rendent pâles. Nos cols, en nous étranglant un peu, réparent ce défaut, & nous redonnent des couleurs.

touré d'une cravate plus ou moins chaude, ſuivant la ſaiſon. Ses bras jouiſſoient de toute leur liberté dans des manches médiocrement larges; & ſon corps leſtement vêtu d'une eſpece de ſoubreveſte, étoit couvert d'un manteau en forme de robe, dont l'uſage étoit ſalutaire dans les temps de pluie ou dans les froids.

Une longue écharpe ceignoit noblement ſes reins, & procuroit une chaleur égale. Il n'avoit point de ces jarretieres qui coupent les jarrets & gênent la circulation. Un long bas lui prenoit des pieds juſqu'à la ceinture; & un ſoulier commode entouroit ſon pied en forme de brodequin.

Il me fit entrer dans une boutique où l'on me propoſa de changer de vêtement. Le ſiege ſur lequel je me repoſai, n'étoit point de ces chaiſes chargées d'étoffes, qui fatiguent au lieu de délaſſer. C'étoit une eſpece de canapé court, revêtu de natte, fait en pente, & qui ſe prêtoit ſur un pivot au mouvement du corps. Je ne pouvois me croire chez un frippier, car il ne parloit point d'honneur & de conſcience, & ſon magaſin étoit fort clair.

CHAPITRE IV.

Les Porte-faix.

MON guide ſe rendoit chaque inſtant plus affable. Il paya la dépenſe que j'avois faite chez le frippier. Elle ſe montoit à un louis de notre monnoie que je tirai de ma poche. Le marchand ſe promit de le garder comme une piece antique. On payoit comptant dans chaque boutique, & ce peuple ami d'une probité ſcrupuleuſe, ne connoiſſoit point ce mot *crédit*, qui d'un côté ou de l'autre ſervoit de voile à une induſtrieuſe fripponnerie. L'art de faire des dettes & de ne les point payer n'étoit plus la ſcience des gens du beau monde (1).

En ſortant la foule m'environnoit encore,

(1) Charles VII roi de France, ſe trouvant à Bourges ſe fit faire une paire de bottes; mais comme on les lui eſſayoit, l'intendant entra & dit au bottier: remportez votre marchandiſe, nous ne pourrions vous payer ces bottes de quelque temps; ſa majeſté

mais les regards de la multitude n'avoient rien de railleur, rien d'insultant; seulement on bourdonnoit de tout côté à mes oreilles: voilà l'homme qui a sept cents ans! Qu'il a dû être malheureux pendant les premieres années de sa vie (2)!

---

peut encore aller un mois avec les vieilles. Le roi approuva l'intendant, & il méritoit d'avoir un pareil homme à son service. Que pensera en lisant ceci le jeune drôle qui se laisse chausser, riant en lui-même d'avoir encore trouvé un pauve ouvrier à tromper? Il méprise l'homme qui lui met des souliers aux pieds & qu'il ne paie point, & court prodiguer l'or dans les asyles de la débauche & du crime. Que la bassesse de son ame n'est-elle gravée sur son front, sur ce front qui ne rougit pas de se détourner à chaque coin de rue pour éviter l'œil d'un créancier! Si tous ceux auxquels il doit les vètements qu'il porte, l'arrêtoient dans un carrefour, & reprenoient ce qui leur appartient, que lui resteroit-il pour se couvrir? Je voudrois que sur le pavé de Paris chaque homme vêtu d'un habit au-dessus de sont état, fût forcé, sous des peines severes, de porter dans sa poche la quittance de son tailleur.

(2) Celui qui a en main la milice d'un état, celui qui a en main les finances, est despote dans toute la force du terme, & s'il n'acheve pas de tout courber, c'est qu'il ne convient pas toujours à ses interêts d'user de sa toute-puissance.

J'étois étonné de trouver tant de propreté & si peu d'embarras dans les rues : on eût dit la Fête-Dieu. La ville paroissoit cependant extraordinairement peuplée.

Il y avoit dans chaque rue un garde qui veilloit à l'ordre public ; il dirigeoit la marche des voitures & celle des hommes chargés ; il ouvroit sur-tout un libre passage à ces derniers, dont le fardeau étoit toujours proportionné à leurs forces.

On ne voyoit point un malheureux haletant, tout en sueur, l'œil rouge & la tête comprimée, gémir sous un poids qui n'étoit fait que pour une bête de somme chez un peuple humain : le riche ne se jouoit point de l'humanité moyennant quelques pieces de monnoie. On voyoit encore moins un sexe délicat & foible, né pour remplir des devoirs plus doux & plux heureux, attrister les regards des passants en se métamorphosant en porte-faix : on ne le voyoit point dans les marchés publics forcer à chaque pas la nature, & accuser la barbare insensibilité des hommes, tranquilles spectateurs de leurs travaux. Rendues aux devoirs de leur état, les femmes remplissoient l'unique soin que

leur imposa le Créateur, celui de faire des enfants, & de consoler ceux qui les environnent des peines de la vie.

CHAPITRE V.

Les Voitures.

JE remarquai que tous les allants prenoient la droite, & que les venants prenoient la gauche (1). Ce moyen si simple de n'être point écrasé venoit d'être imaginé tout-à-l'heure ; tant il est vrai que ce n'est qu'avec le temps que se font les découvertes utiles. On évitoit par-là les rencontres fâcheuses. Toutes les issues étoient sûres & faciles : & dans les cérémonies publiques où se trouvoit l'affluence de la multitude, elle jouissoit d'un spectacle qu'elle aime naturellement, & qu'il auroit été injuste de lui refuser. Chacun s'en retournoit paisiblement chez soi,

(1) L'étranger ne conçoit guere ce qui occasionne en France ce mouvement perpétuel des hommes qui du matin au soir sont hors de leurs maisons, souvent sans affaires & dans une agitation incompréhensible.

fans être ou froiffé ou mort. Je ne voyois plus le coup d'œil rifible & révoltant de mille carroffes mutuellement accrochés, demeurer immobiles pendant trois heures, tandis que l'homme doré, l'homme imbécille qui fe faifoit traîner, oubliant qu'il avoit des jambes, crioit à la portiere & fe lamentoit de ne pouvoir avancer (2).

Le plus grand peuple formoit une circulation libre, aifée & pleine d'ordre. Je rencontrai cent charrettes chargées de denrées ou de meubles, pour un feul carroffe, encore ce carroffe traînoit-il un homme qui me parut infirme. Que font devenues, dis-je, ces brillantes voitures élégamment dorées, peintes, verniffées, qui de mon temps rempliffoient les rues de Paris? Vous n'avez donc ici ni traitants, ni courtifannes (3),

(2) Rien de plus comique que de voir fur un pont une file de carroffes qui s'embarraffent les uns dans les autres. Les maîtres regardent & s'impatientent. Les cochers fe levent fur leurs fieges & jurent. Ce coup-d'œil venge un peu les malheureux pietons.

(3) On a vu fix chevaux magnifiquement enharnachés; ils étoient attelés à un carroffe fuperbe:

ni petits-maîtres ? Jadis ces trois miférables efpeces infultoient au public, & fembloient jouer à l'envi l'une de l'autre à qui auroit l'avantage d'épouvanter l'honnête bourgeois qui fuyoit à grands pas, de peur d'expirer fous la roue de leur char. Nos feigneurs prenoient le pavé de Paris pour la lice des jeux olympiques, & mettoient leur gloire à crever des chevaux. Alors fe fauvoit qui pouvoit.

Il n'eft plus permis, me répondit-on, de faire de pareilles courfes. De bonnes loix fomptuaires ont réprimé ce luxe barbare, qui engraiffoit un peuple de laquais & de chevaux (4). Les favoris de la fortune ne connoiffent plus cette molleffe coupable qui révoltoit l'œil du pauvre. Nos feigneurs font ufage aujourd'hui de leurs jambes; ils ont de l'argent de plus & la goutte de moins.

---

on fe rangeoit en deux haies pour le voir paffer. Les artifans ôtoient leur bonnet, & c'étoit une catin qu'ils avoient faluée.

(4) On a comparé avec raifon les fots opulents qui entretiennent une foule de valets, à des cloportes, ils ont beaucoup de pieds, & leur marche eft fort lente.

Vous voyez pourtant quelques voitures ; elles appartiennent à d'anciens magiſtrats, ou à des hommes diſtingués par leurs ſervices & courbés ſous le poids de l'âge. C'eſt à eux ſeuls qu'il eſt permis de rouler lentement ſur ce pavé où le moindre citoyen eſt reſpecté ; s'ils avoient le malheur d'eſtropier un homme, ils deſcendroient à l'inſtant même de leur carroſſe pour l'y faire monter, & lui entretiendroient une voiture pour toute ſa vie à leurs dépens.

Ce malheur n'arrive jamais. Les riches titrés ſont des hommes eſtimables, qui ne croient point ſe déshonorer en ſouffrant que leurs chevaux cedent le pas au citoyen.

Notre ſouverain lui-même ſe promene ſouvent à pied parmi nous ; quelquefois même il honore nos maiſons de ſa préſence, & preſque toujours quand il eſt las d'avoir marché, il choiſit pour ſe repoſer la boutique d'un artiſan. Il aime à retracer l'égalité naturelle qui doit régner parmi les hommes : auſſi ne voit-il dans nos yeux qu'amour & reconnoiſſance ; nos acclamations partent du cœur, & ſon cœur les entend & s'y complaît. C'eſt un ſecond Henri IV. Il a ſa

grandeur d'ame, ſes entrailles, ſon auguſte ſimplicité; mais il eſt plus fortuné. La voie publique reçoit ſous ſes pas comme une empreinte ſacrée que chacun révere: on n'oſe s'y quereller; on rougiroit d'y commettre le moindre déſordre: *Si le roi paſſoit*, dit-on; cette réflexion ſeule arrêteroit, je crois, une guerre civile. Que l'exemple devient puiſſant, lorſqu'il eſt donné par la premiere tête! comme il frappe! comme il devient une loi inviolable! comme il commande à tous les hommes!

CHAPITRE VI.

Les Chapeaux brodés.

Les choses me paroiffent un peu changées, dis-je à mon guide ; je vois que tout le monde eft vêtu d'une maniere fimple & modefte ; & depuis que nous marchons je n'ai pas encore rencontré fur mon chemin un feul habit doré : je n'ai diftingué ni galons, ni manchettes à dentelles. De mon temps un luxe puéril & ruineux avoit dérangé toutes les cervelles ; un corps fans ame étoit furchargé de dorure, & l'automate alors reffembloit à un homme. — C'eft juftement ce qui nous a porté à méprifer cette ancienne livrée de l'orgueil. Notre œil ne s'arrête point à la furface. Lorfqu'un homme s'eft fait connoître pour avoir excellé dans fon art, il n'a pas befoin d'un habit magnifique ni d'un riche ameublement pour faire paffer fon mérite ; il n'a befoin ni d'admirateurs qui le prônent, ni de protecteurs qui l'étaient : fes actions parlent, & chaque citoyen s'intéreffe à demander pour

lui la récompenſe qu'elles méritent. Ceux qui courent la même carriere que lui, ſont les premiers à ſolliciter en ſa faveur. Chacun dreſſe un placet, où ſont peints dans tout leur jour les ſervices qu'il a rendus à l'état.

Le monarque ne manque point d'inviter à ſa cour cet homme cher au peuple. Il converſe avec lui pour s'inſtruire; car il ne penſe pas que l'eſprit de ſageſſe ſoit inné en lui. Il met à profit les leçons lumineuſes de celui qui a pris quelque grand objet pour but principal de ſes méditations. Il lui fait préſent d'un chapeau où ſon nom eſt brodé; & cette diſtinction vaut bien celle des rubans bleus, rouges & jaunes, qui chamaroient jadis des hommes abſolument inconnus à la patrie (5).

(5) Chez les anciens la vanité des hommes conſiſtoit à tirer leur origine des Dieux; on faiſoit tous ſes efforts pour être neveu de Neptune, petit-fils de Vénus, couſin-germain de Mars; d'autres, plus modeſtes, ſe contentoient de deſcendre d'un fleuve, d'un nymphe, d'une nayade. Nos fous modernes ont une extravangance plus triſte; ils cherchent à deſcendre, non d'aïeux célebres, mais bien anciennement obſcurs.

Vous

Vous penfez bien qu'un nom infame n'oferoit fe montrer devant un public dont le regard le démentiroit. Quiconque porte un de ces chapeaux honorables, peut paffer par-tout; en tout temps il a un libre accès au pied du trône, & c'eft une loi fondamentale. Ainfi, lorfqu'un prince ou un duc n'ont rien fait pour faire broder leur nom, ils jouiffent de leurs richeffes; mais ils n'ont aucune marque d'honneur; on les voit paffer du même œil que le citoyen obfcur qui fe mêle & fe perd dans la foule (1).

La politique & la raifon autorifent à la

(1) La vertu a un empire fur les êtres les plus farouches; ils s'émeuvent aux grands traits qui caractérifent la bienfaifance; ils oublient leur dureté, ils s'attendriffent; & leur hommage a quelque chofe de plus touchant alors que celui des cœurs les plus fenfibles : c'eft l'airain qui s'enflamme.

Il eft des terres qu'il ne faut point trop fouiller, il eft des vertus qu'il ne faut point trop creufer. Qu'importe que le motif foit perfonnel quand l'effet eft grand, illuftre & s'étend fur toute la patrie.

Ces fcrutateurs éternels des premieres caufes font plus jaloux de rétrecir le cercle des vertus que de reconnoître celles qui exiftent; & plus prompts à vouloir juftifier leur propre indolence qu'à fe rendre utile au public.

fois cette diſtinction : elle n'eſt injurieuſe que pour ceux qui ſe ſentent incapables de jamais s'élever. L'homme n'eſt pas aſſez parfait pour faire le bien, pour le ſeul honneur d'avoir bien fait. Mais cette nobleſſe, comme vous le penſez bien, eſt perſonnelle, & non héréditaire ou vénale. A vingt-un ans le fils d'un homme illuſtre ſe préſente, & un tribunal décide s'il jouira des prérogatives de ſon pere. Sur ſa conduite paſſée, & quelquefois ſur les eſpérances qu'il donne, on lui confirme l'honneur d'appartenir à un citoyen cher à ſa patrie. Mais ſi le fils d'un Achille eſt un lâche Therſite, nous détournons les yeux, nous lui épargnons la honte de rougir à notre vue: il deſcend dans l'oubli à meſure que le nom de ſon pere devient plus glorieux.

De votre temps on ſavoit punir le crime, & l'on n'accordoit aucune récompenſe à la vertu; c'étoit une légiſlation bien imparfaite. Parmi nous, l'homme courageux qui a ſauvé la vie à un citoyen dans quelque danger (a), qui a prévenu quelque malheur

(a) Il eſt étonnant que l'on n'accorde aucune récom-

public, qui a fait quelque chose de grand & d'utile, porte le chapeau brodé, & son nom respectable exposé aux yeux de tous, marche avant celui qui possede la plus belle fortune, fût-il Midas ou Plutus (3). — Cela est fort bien imaginé. De mon temps on donnoit des chapeaux, mais ils étoient rouges: on alloit les chercher au-delà des mers; ils ne signifioient rien; on les ambitionnoit singuliérement, & je ne sais trop à quel titre on les recevoit.

---

pense à l'homme qui sauve la vie à un citoyen. Une ordonnance de police donne dix écus au batelier qui retire un noyé de la riviere; mais le batelier qui sauve la vie à un homme en danger n'a rien. On a réformé cet abus depuis l'impression de mon livre.

(3) Quand l'extrême cupidité remue tous les cœurs, l'enthousiasme de la vertu disparoît, & le gouvernement ne peut plus récompenser que par des sommes immenses ceux qu'il récompensoit par de légeres marques d'honneur. Leçon à tous les monarques de créer une monnoie qui illustre; mais elle n'aura cours que lorsque les ames sentiront vivement ce noble aiguillon.

CHAPITRE VII.

Le Pont Débaptisé.

LORSQU'ON cauſe avec intérêt, on fait du chemin ſans s'en appercevoir. Je ne ſentois plus le poids de la vieilleſſe, tout rajeuni que j'étois par l'aſpect de tant d'objets nouveaux. Mais qu'apperçois-je ! ô ciel ! quel coup d'œil ! Je me trouve ſur les bords de la Seine. Ma vue enchantée ſe promene, s'étend ſur les plus beaux monuments. Le Louvre eſt achevé ! L'eſpace qui regne entre le château des Tuileries & le Louvre, donne une place immenſe où ſe célebrent les fêtes publiques. Une galerie nouvelle répond à l'ancienne, où l'on admiroit encore la main de Perrault. Ces deux auguſtes monuments ainſi réunis, formoient le plus magnifique palais qui fût dans l'univers. Tous les artiſtes diſtingués habitoient ce palais. C'étoit là le plus digne cortege de la majeſté ſouveraine. Elle ne s'énorgueilliſſoit que des arts qui faiſoient la gloire & le bonheur de l'empire. Je vis une ſuperbe

place de ville qui pouvoit contenir la foule des citoyens. Un temple lui faisoit face ; ce temple étoit celui de la justice. L'architecture de ses murailles répondoit à la dignité de son objet.

Est-ce bien là le Pont-Neuf, m'écriai-je? Comme il est décoré! — Qu'appellez-vous le Pont-Neuf? Nous lui avons donné un autre nom. Nous en avons changé beaucoup d'autres pour leur en substituer de plus significatifs ou de plus convenables; car rien n'influe plus sur l'esprit du peuple que lorsque les choses ont leurs termes propres & réels. Voilà le pont de Henri IV, entendez-vous? formant la communication des deux parties de la ville: il ne pouvoit porter un titre plus respecté. Dans chacune des demi-lunes nous avons placé l'effigie des grands hommes qui, comme lui, ont aimé les hommes, & qui n'ont voulu que le bien de la patrie. Nous n'avons pas hésité de mettre à ses côtés le chancelier l'Hôpital, Sully, Jannin, Colbert. Quel livre de morale! Quelle leçon publique est aussi forte, aussi éloquente que cette file de héros, dont le front muet, mais imposant, crie à tous

qu'il eſt utile & grand d'obtenir l'eſtime publique! Votre ſiecle n'a point eu la gloire de faire pareille choſe. — Oh! mon ſiecle éprouvoit les plus grandes difficultés à la moindre entrepriſe. On faiſoit les plus rares préparatifs pour annoncer avec pompe un avortement. Un grain de ſable arrêtoit le mouvement des reſſorts les plus orgueilleux. On bâtiſſoit les plus belles choſes en ſpéculation, & la langue ou la plume ſembloient l'inſtrument univerſel. Tout a ſon temps. Le nôtre étoit celui des innombrables projets; le vôtre eſt celui de l'exécution. Je vous en félicite. Que je me fais bon gré d'avoir vécu ſi long-temps!

CHAPITRE VIII.

Le Nouveau Paris.

EN me tournant du côté du pont que je nommois jadis le Pont-au-change, je vis qu'il n'étoit plus écrasé de vilaines petites maisons (1). Ma vue se plongeoit avec plaisir dans tout le vaste cours de la Seine ; & ce coup d'œil vraiment unique m'étoit toujours nouveau.

En vérité, voilà des changements admirables! — Il est vrai : c'est dommage qu'ils

(1) Des milliers d'hommes qui viennent se réunir sur le même point, qui habitent des maisons à sept étages, qui s'entassent dans des rues étroites, qui rongent, qui dessechent un sol déja épuisé, tandis que la nature leur ouvroit de tout côté ses vastes & riantes campagnes, présentent un spectacle bien étonnant à l'œil du philosophe. Les riches s'y rendent pour multiplier leur puissance, & défendre l'abus de leur puissance par leur puissance même. Les petits fourbent, flattent & se vendent. On pend ceux qui échouent ; les autres deviennent des importants. On sent que dans ce conflit perpétuel & barbare d'intérêt, on ne doit plus guere connoître les devoirs de l'homme & du citoyen.

nous rappellent un événement funeste, causé par votre extrême négligence. — Nous! comment, s'il vous plaît? — L'histoire rapporte que vous parliez toujours d'abattre ces vilaines maisons, & que vous ne les abattiez point. Un jour donc que vos échevins faisoient précéder un somptueux repas d'un maigre feu d'artifice, (le tout pour célébrer l'anniversaire d'un saint à qui, sans doute, les François ont la plus grande obligation) le bruit des canons, des boîtes & des pétards suffit à renverser les vieilles masures dressées sur ces vieux ponts; ils tremblerent & s'écroulerent sur leurs habitants. Le bouleversement de l'un entraîna la ruine de l'autre. Mille citoyens périrent; & les échevins à qui appartenoit le revenu des maisons, maudirent le feu d'artifice & jusqu'au repas.

Les années suivantes on ne fit plus tant de bruit à propos de rien. L'argent qui sautoit en l'air, ou qui causoit de graves indigestions, fut employé à faire somme pour la restauration & l'entretien des ponts. On regretta de n'avoir point suivi cette idée les années précédentes; mais c'étoit le lot de votre siecle de ne vouloir reconnoître ses

énormes fottifes que lorfqu'elles étoient complétement achevées.

Venez vous promener un peu de ce côté; vous verrez quelques démolitions que nous avons faites, je crois fort à propos. Ces deux ailes des Quatre-Nations ne gâtent plus un des plus beaux quais, en laiffant fubfifter des marques d'une vindication cardinale. Nous avons placé l'hôtel-de-ville en face du Louvre; & lorfque nous donnons quelques réjouiffances publiques, nous penfons bonnement qu'elles font faites pour le peuple. La place eft fpacieufe: perfonne n'eft eftropié par le feu d'artifice ou par les coups de bourrade de la foldatefque qui, de votre temps (ô chofe incroyable!) bleffoit quelquefois le fpectateur, & le bleffoit impunément (a).

Voyez comme nous avons mis chaque ftatue équeftre des rois qui ont fuccédé au vôtre, au milieu de chaque pont. Cette file

(a) C'eft ce que j'ai vû, c'eft ce que je défere publiquement aux magiftrats, qui doivent plus veiller à la confervation d'un homme qu'aux apprêts de vingt fêtes publiques.

de rois élevés ſans pompe au ſein de ſa ville, préſente un coup d'œil intéreſſant. Dominant ſur le fleuve qui arroſe & féconde la cité, ils en paroiſſent les dieux tutélaires. Placés tous comme le bon Henri IV, ils ont un air plus populaire que s'ils étoient renfermés dans des places (3) où l'œil eſt borné. Celles-ci, vaſtes & naturelles, n'ont pas jeté dans de grands frais. Nos rois après leur mort ne levent pas ce dernier tribut qui, dans votre ſiecle, fatiguoit le citoyen déja épuiſé.

Je vis avec beaucoup de ſatisfaction qu'on avoit ôté ces eſclaves enchaînés (4) aux pieds des ſtatues de nos rois; qu'on avoit effacé toute inſcription faſtueuſe; & quoique cette groſſiere flatterie ſoit la moins dangereuſe de toutes, on avoit écarté ſoigneuſe-

(3) Les maiſons des traitants ceignent pour la plupart les ſtatues de nos Rois. Ils ne peuvent même après leur mort éviter le cercle des frippons !

(4) Louis XIV diſoit que de tous les gouvernements du monde celui du grand Turc lui plaiſoit davantage. On ne pouvoit être à la fois, plus orgueilleux & plus ignorant.

ment la moindre apparence de menſonge & d'orgueil.

On me dit que la Baſtille avoit été renverſée de fond en comble, par un prince qui ne ſe croyoit pas le dieu des hommes, & qui craignoit le juge des rois; que ſur les débris de cet affreux château, ſi bien appellé le palais de la vengeance, (& d'une vengeance royale) on avoit élevé un temple à la Clémence (5): qu'aucun citoyen ne diſparoiſſoit de la ſociété ſans que ſon procès ne lui fût fait publiquement; & que les lettres de cachet étoient un nom inconnu au peuple: que ce nom n'exerçoit plus que l'infatigable érudition de ceux qui perçoient dans la nuit des temps barbares; on avoit compoſé même un livre intitulé: *Parallele des lettres de cachet & du cordeau aſiatique.*

Inſenſiblement nous traverſâmes les Tuileries, où tout le monde entroit: elles ne m'en parurent que plus belles (6). On ne

(5) On a pillé mon idée dans pluſieurs ouvrages poſtérieurs au mien.

(6) Refuſer l'entrée de ce jardin au petit peuple, me ſemble un inſulte gratuite, & d'autant plus grande qu'il ne la ſent pas.

me demanda rien pour m'asseoir dans ce jardin royal. Nous nous trouvâmes à la place de Louis XV. Mon guide me prenant par la main me dit en souriant : vous avez dû voir l'inauguration de cette statue équestre. — Oui, j'étois jeune alors, & tout aussi curieux qu'à présent. — Mais savez-vous bien que voilà un chef-d'œuvre digne de notre siecle ; nous l'admirons encore tous les jours, & lorsque nous voulons en contempler la perspective du château, elle nous paroît, sur-tout au soleil couchant, couronnée des plus beaux rayons. Ces magnifiques allées forment un ceintre heureux, & celui qui a donné ce plan ne manquoit point de goût ; il a eu le mérite de pressentir le grand effet que cela devoit faire un jour. J'ai lu cependant que de votre temps, des hommes aussi jaloux qu'ignorants exerçoient leur censure sur cette statue & sur cette place, qu'ils n'auroient dû qu'admirer (7).

---

(7) Il n'y a qu'en France où l'art de se taire n'est point un merite. Vous reconnoîtrez moins un François à son visage & à son accent qu'à la légéreté qu'il a de parler & de prononcer sur tout ; jamais il n'a su dire : *je ne me connois point à cela.*

S'il ſe trouvoit aujourd'hui un homme capable de dire une telle ſottiſe, dès qu'il ouvriroit la bouche, nous lui tournerions le dos.

Je continuai ma curieuſe promenade; mais le détail en ſeroit trop long. D'ailleurs on perd toujours en ſe rappellant un ſonge. Chaque coin de rue m'offroit une belle fontaine, qui laiſſoit couler une eau pure & tranſparente: elle retomboit d'une coquille en nappe d'argent, & ſon cryſtal donnoit envie d'y boire. Cette coquille préſentoit à chaque paſſant une taſſe ſalutaire. Cette eau couloit dans le ruiſſeau toujours limpide, & lavoit abondamment le pavé.

Voilà le projet de votre M. Deſparcieux, académicien de l'académie des ſciences, accompli & perfectionné. Voyez comme toutes ces maiſons ſont fournies de la choſe la plus néceſſaire & la plus utile à la vie. Quelle propreté! quelle fraîcheur en réſulte dans l'air! Regardez ces bâtiments commodes, élégants. On ne conſtruit plus de ces cheminées funeſtes, dont la ruine menaçoit chaque paſſant. Les toits n'ont plus cette

pente gothique qui, au moindre vent, faisoit glisser les tuiles dans les rues les plus fréquentées.

Nous montâmes au haut d'une maison par un escalier où l'on voyoit clair. Quel plaisir ce fut pour moi qui aime la vue & le bon air, de rencontrer une terrasse ornée de pots de fleurs & couverte d'une treille parfumée. Le sommet de chaque maison offroit une pareille terrasse; de sorte que les toits, tous d'une égale hauteur, formoient ensemble comme un vaste jardin: & la ville apperçue du haut d'une tour étoit couronnée de fleurs, de fruits & de verdure.

Je n'ai pas besoin de dire que l'hôtel-dieu n'étoit plus enfermé au centre de la cité. Si quelque étranger ou quelque citoyen, me dit-on, tombe malade hors de sa patrie ou de sa famille, nous ne l'emprisonnons pas, comme de votre temps, dans un lit dégoûtant entre un cadavre & un agonisant, pour y respirer l'haleine empoisonnée du trépas, & convertir une simple incommodité en une cruelle maladie.

Nous avons partagé cet hôtel-dieu en

vingt maisons particulieres, situées aux différentes extrêmités de la ville. Par-là le mauvais air que ce gouffre d'horreur (8) exhaloit, se trouve dispersé & n'est plus dangereux à la capitale. D'ailleurs les malades ne sont pas conduits dans ces hôpitaux par l'extrême indigence: ils n'arrivent point déja frappés de l'idée de mort, & pour s'assurer uniquement de leur sépulture; ils viennent, parce que les secours y sont plus prompts, plus multipliés que dans leurs propres foyers. On ne voit plus ce mêlange horrible, cette confusion révoltante, qui annonçoit plutôt un séjour de vengeance

(8) Six mille malheureux sont entassés dans les salles de l'hôtel-dieu, où l'air ne circule point. Le bras de la riviere qui coule auprès, reçoit toutes les immondices, & cette eau qui contient tous les germes de la corruption, abreuve la moitié de la ville. Dans le bras de la riviere qui baigne le quai Pelletier, & entre les deux ponts, nombre de teinturiers répandent leur teinture trois fois par semaine. J'ai vu l'eau en conserver une couleur noire pendant plus de six heures. L'arche qui compose le quai de Gêvres est un foyer pestilentiel. Toute cette partie de la ville boit une eau infecte, & respire un air empoisonné. L'argent qu'on prodigue en fusées volantes, suffiroit à la cessation d'un tel fléau.

qu'un féjour de charité. Chaque malade a fon lit, & peut expirer fans accufer la nature humaine. On a revifé les comptes des directeurs. O honte ! ô douleur ! ô forfait incroyable fous la voûte du ciel ! des hommes dénaturés s'engraiffoient de la fubftance des pauvres ; ils étoient heureux des douleurs de leurs femblables ; ils avoient conclu un marché avantageux avec la mort..... Je m'arrête : le temps de ces iniquités eft écoulé, l'afyle des malheureux eft refpecté comme le temple où les regards de la Divinité s'arrêtent avec le plus de complaifance ; les abus énormes font corrigés, & les pauvres malades n'ont plus à combattre que les maux que leur impofa la nature. Quand on n'a à fouffrir que d'elle, on fouffre en filence (9).

(9) Un jour je me fuis promené feul & à pas lents dans les falles de l'hôtel-dieu de Paris. Quel lieu plus propre à méditer fur l'homme ! J'ai vu l'avarice inhumaine décorée du nom de charité publique. J'ai vu des moribonds plus preffés qu'ils ne devoient l'être dans le tombeau, confondre leur haleine, & précipiter le trépas des triftes compagnons de leur mifere. J'ai vu la douleur & les larmes

Des médecins ſavants & charitables ne dictent point des ſentences de mort, en prononçant au haſard des préceptes généraux: ils ſe donnent la peine d'examiner chaque malade en particulier; & la ſanté ne tarde point à refleurir ſous leur œil attentif & prudent. Ces médecins ſont au rang des citoyens les plus conſidérés Et quel ouvrage plus beau, plus auguſte, plus digne d'un être vertueux & ſenſible, que celui de renouer le fil délicat des jours de l'homme, de ces jours fragiles, paſſagers,

---

n'attendrir perſonne; le glaive de la mort frapper à droite & à gauche ſans élever aucun gémiſſement: on eût dit qu'il abattoit de vils animaux dans un ſéjour de carnage. J'ai vu des hommes endurcis à ce ſpectacle, s'étonner que l'on pût y être ſenſible. Deux jours après je me ſuis trouvé à la ſalle de l'opéra. Quel ſpectacle diſpendieux! Décorations, acteurs, muſiciens, on n'avoit rien épargné pour rendre le coup d'œil magnifique. Mais que dira la poſtérité, lorſqu'elle ſaura que la même ville enfermoit deux endroits auſſi différents! Hélas! comment peuvent-ils repoſer ſur le même ſol! L'un n'exclut-il pas néceſſairement l'autre! Depuis ce jour l'académie royale de muſique contriſte mon ame; au premier coup d'archet j'ai ſous les yeux le lit dégoûtant des pauvres malades.

mais dont un art conservateur accroît la force & augmente la durée! — Et l'hôpital général, où est-il situé? — Nous n'avons plus d'hôpital général, plus de bicêtre (10),

(10) Il y a à bicêtre une salle qu'on nomme la salle de force; c'est une image de l'enfer. Six cents malheureux, pressés les uns sur les autres, opprimés de leur misere, de leur infortune, de leur haleine mutuelle, de la vermine qui les ronge, de leur désespoir, & d'un ennui plus cruel encore, vivent dans la fermentation d'une rage étouffée. C'est le supplice de Mezence mille fois multiplié. Les magistrats sont sourds aux réclamations de ces infortunés. On en a vu qui ont commis des homicides sur les geoliers, les chirurgiens, ou les prêtres qui les visitoient, dans la seule vue de sortir de ce lieu d'horreur, & de reposer plus librement sur la roue de l'échafaud. On a raison d'avancer que la mort seroit une moindre barbarie que celle que l'on exerce contre eux. O cruels magistrats, hommes de fer, hommes indignes de ce nom, vous outragez l'humanité plus qu'ils ne l'ont outragée eux-mêmes! Jamais les brigands dans leur férocité n'ont égalé la vôtre. Osez être plus inhumains, avec une justice moins lente: faites brûler vif ce troupeau malheureux; vous vous épargnerez la peine d'étendre votre vigilance sur leur horrible esclavage. Vous ne paroissez que pour le redoubler. Quoi! on pourroit leur mettre un boulet de cent livres au pied, & les faire travailler en plein champ. Mais, non; il est des victimes d'un despotisme arbitraire qu'on veut dérober à tous les regards.... J'entends,

de maiſons de force, ou plutôt de rage. Un corps ſain n'a pas beſoin de cautere. Le luxe, comme un cauſtique brûlant, avoit gangrené chez vous les parties les plus ſaines de l'état, & votre corps politique étoit tout couvert d'ulceres. Au lieu de fermer doucement ces plaies honteuſes, vous les envenimiez encore. Vous compriez étouffer le crime ſous le poids de la cruauté. Vous étiez inhumains, parce que vous n'aviez pas ſu faire de bonnes loix (11).

Il vous étoit plus facile de tourmenter le coupable & le malheureux, que de prévenir le déſordre & la miſere. Votre violence barbare n'a fait qu'endurcir les cœurs criminels; vous y avez fait entrer le déſeſpoir. Et qu'avez-vous recueilli? Des larmes,

(11) Eh! oui, magiſtrats, c'eſt votre ignorance, c'eſt votre pareſſe, c'eſt votre précipitation qui cauſe le déſeſpoir du pauvre. Vous l'empriſonnez pour une véille, vous le couchez à côté d'un ſcélérat, vous aigriſſez, vous empoiſonnez ſon ame, vous l'oubliez dans la foule des malheureux; mais lui ſe ſouvient de votre injuſtice : comme vous n'avez point mis de proportion entre le délit & la punition, il vous imitera, & tout lui deviendra égal.

des cris de rage, & des malédictions. Vous sembliez avoir modelé vos maisons de force sur cet horrible séjour que vous nommiez l'enfer, où des ministres de douleur accumuloient les tortures pour le plaisir affreux d'imprimer un long supplice à des êtres sensibles & plaintifs.

Enfin, pour abréger (car je serois trop long), on ne savoit pas même de votre temps faire travailler les mendiants; toute la science de votre gouvernement consistoit à les enfermer & à les faire mourir de faim. Ces malheureux expirants d'une mort lente dans un coin du royaume, ont cependant fait parvenir jusqu'à nous leurs gémissements: nous n'avons point dédaigné leurs obscures clameurs; elles ont percé l'intervalle de sept siecles: & cette basse tyrannie suffit à en révéler mille autres.

Je baissois les yeux & n'osois répondre; car j'avois été témoin de ses turpitudes, & je n'avois pu que gémir, ne pouvant faire mieux. Je gardai le silence quelque temps, & je repris en lui disant: Ah! ne renouvellez pas les blessures de mon cœur. Dieu a réparé les maux que leur ont fait les

humains, il a puni ces cœurs durs ; vous ſavez.... Mais allons en avant. Vous avez, je crois, laiſſé ſubſiſter un de nos vices politiques. Paris me paroît auſſi peuplé que de mon temps ; il étoit prouvé que la tête étoit trois fois trop groſſe pour le corps. Je ſuis bien aiſe de vous annoncer, reprit mon guide, que le nombre des habitants du royaume eſt augmenté de moitié ; que toutes les terres ſont cultivées, & que par conſéquent le chef ſe trouve aujourd'hui dans une juſte proportion avec ſes membres. Cette belle ville produit toujours autant de grands perſonnages, de ſavants, d'hommes utilement induſtrieux, de beaux génies, que toutes les autres villes de France réunies enſemble. — Mais encore un petit mot aſſez important à recueillir. Placez-vous le magaſin des poudres preſque au centre de votre ville ? — Nous ne ſommes pas imprudents de cette force-là : c'eſt aſſez des volcans qu'allume la main de la nature, ſans en former d'artificiels qui ſont cent fois plus dangereux (12).

(12) Preſque toutes les villes renferment dans leur

CHAPITRE IX.

Les Placets.

JE remarquai plusieurs officiers revêtus des marques de leur dignité, qui venoient recevoir publiquement les plaintes du peuple, & qui en faisoient un fidele rapport aux premiers magistrats. Tous les objets qui regardent l'administration de la police, étoient traités avec la plus grande célérité : on rendoit justice aux foibles (1), & tous bénis-

sein des magasins à poudre. Le tonnerre & mille autres accidents imprévus, inconnus même, peuvent y mettre le feu. Mille exemples terribles (chose incroyable !) n'ont pu corriger jusqu'ici l'espece humaine. Deux mille cinq cents hommes ensevelis récemment sous des ruines dans la ville de Brescia, rendront peut-être les gouvernements attentifs à un fléau, ouvrage de leurs mains, & qu'il leur feroit si facile de nous éviter.

(1) Quand un ministre d'état malverse ou met la monarchie en danger, lorsqu'un général d'armée verse le sang des sujets mal-à-propos & perd honteusement une bataille, son châtiment est tout prêt, on lui défend de revoir le visage du monarque. Ainsi des délits qui perdent une nation entiere, sont punis comme des bagatelles.

ſoient le gouvernement. Je me répandis en louanges ſur cette inſtitution ſage & ſalutaire. — Meſſieurs, vous n'avez pas toute la gloire de cette découverte. De mon temps la ville commençoit à être bien gouvernée. Une police vigilante embraſſoit tous les rangs & tous les faits. Un de ceux qui l'a maintenue avec le plus d'ordre, doit être nommé encore avec éloge parmi vous: on lit parmi ſes belles ordonnances celle d'avoir défendu ces extravagantes & lourdes enſeignes, qui défiguroient la ville & menaçoient les paſſants; d'avoir perfectionné, pour ne pas dire créé, le luminaire; d'avoir mis un plan admirable dans le ſecours prompt des pompes, & d'avoir préſervé par ce moyen les citoyens de pluſieurs incendies, autrefois ſi fréquents.

Oui, me répondit-on, ce magiſtrat étoit un homme infatigable, habile à remplir ſes devoirs, tout étendus qu'ils étoient, mais la police n'avoit pas encore reçu toute ſa perfection. L'eſpionnage étoit la principale reſſource d'un gouvernement foible, inquiet, minutieux. Il y entroit le plus ſouvent une curioſité méchante, plutôt qu'un but bien

déterminé d'utilité publique. Tous ces ſecrets adroitement volés portoient ſouvent une lumiere fauſſe qui égaroit le magiſtrat. D'ailleurs cette armée de délateurs qu'on avoit ſéduits à prix d'argent, formoit une maſſe corrompue qui infectoit la ſociété (2). Adieu toutes ſes douceurs. Il n'étoit plus d'épanchement de cœur: on étoit réduit à la cruelle alternative d'être imprudent ou hypocrite. En vain l'ame s'élançoit vers des idées patriotiques : elle ne pouvoit ſe livrer à ſa ſenſibilité ; elle appercevoit le piege, & retomboit triſtement ſur elle-même, ſolitaire & froide. Enfin il falloit déguiſer ſans ceſſe ſon front, ſon geſte, ſa voix. Eh! quel tourment n'étoit-ce pas pour l'homme généreux qui voyoit les monſtres de la patrie ſourire en égorgeant ; qui les voyoit & n'oſoit les nommer (3).

---

(2) Tout cet amas de réglements frivoles, bizarres toute cette police, ſi recherchée n'eſt propre à en impoſer qu'à ceux qui n'ont jamais médité ſur le cœur de l'homme. Cette ſévérité déplacée produit une ſubordination odieuſe dont les liens ſont mal aſſurés.

(3) Nous n'avons pas encore eu un Juvenal. Eh ! quel ſiecle l'a mieux mérité ! Juvenal n'étoit pas un

CHAPITRE

CHAPITRE X.

L'Homme au Masque.

MAIS, quel est, s'il vous plaît, cet homme que je vois passer un masque sur le visage? Comme il marche précipitamment; il semble fuir. — C'est un auteur qui a écrit un mauvais livre. Quand je dis mauvais, je ne parle pas des défauts de style ou d'esprit : on peut faire un excellent ouvrage avec un gros bon sens (1). Nous disons seulement qu'il a mis au jour des principes dangereux, opposés à la saine

satyrique, égoïste, comme ce flatteur d'Horace & ce plat Boileau. C'étoit une ame forte, profondément indignée du vice, lui livrant la guerre, le poursuivant sous la pourpre. Qui osera se saisir de cet emploi sublime & généreux! Qui sera assez courageux pour rendre l'ame avec la vérité, & dire à son siecle : *Je te laisse le testament que m'a dicté la vertu; lis & rougis : c'est ainsi que je te fais mes adieux.*

(1) Rien n'est plus vrai, & tel prône d'un curé de campagne est plus solidement utile que tel livre ingénieux rempli de vérités & de sophismes.

morale, à cette morale univerſelle qui parle à tous les cœurs. Pour réparation il porte un maſque afin de cacher ſa honte juſqu'à ce qu'il l'ait effacée en écrivant des choſes plus raiſonnées & plus ſages.

Chaque jour deux citoyens vertueux vont lui rendre viſite, combattre ſes opinions erronées avec les armes de la douceur & de l'éloquence, écouter ſes objections, y répondre, & l'engager à ſe rétracter dès qu'il ſera convaincu. Alors il ſera réhabilité; il tirera de l'aveu même de ſa faûte une plus grande gloire : car qu'y a-t-il de plus beau que d'abjurer ſes erreurs (2) & d'embraſſer une lumiere nouvelle avec une noble ſincérité? — Mais ſon livre auroit-il été approuvé? — Quel eſt l'homme, je vous prie, qui oſeroit juger un livre avant le public? Qui peut deviner l'influence de telle penſée dans telle circonſtance? Chaque écrivain répond en perſonne de ce qu'il écrit, & ne déguiſe jamais ſon nom. C'eſt le public qui le frappe d'opprobre, s'il contredit les

(2) Tout eſt démonſtratif dans la théorie; l'erreur elle-même a ſa géométrie.

principes sacrés qui servent de base à la conduite & à la probité des hommes; mais c'est lui en même temps qui le soutient s'il a avancé quelque vérité neuve, propre à réprimer certains abus: enfin la voix publique est seule juge dans ces sortes de cas, & c'est elle qu'on écoute. Tout auteur, qui est un homme public, est jugé par cette voix générale, & non par les caprices d'un homme qui rarement aura le coup d'œil assez juste, assez étendu pour découvrir ce qui devant la nation sera véritablement digne de louange ou de blâme.

On l'a tant de fois prouvé; la liberté de la presse est la vraie mesure de la liberté civile (3) On ne peut donner atteinte à l'une sans détruire l'autre. La pensée doit avoir son plein effet. Y mettre un frein, vouloir l'étouffer dans son sanctuaire, c'est un crime de lese-humanité. Et qui m'appartiendra donc, si ma pensée n'est pas à moi?

Mais, repris-je, de mon temps les hommes en place ne redoutoient rien tant que

(3) Ceci équivaut à une démonstration géométrique.

la plume des bons écrivains. Leur ame orgueilleuſe & coupable frémiſſoit dans ſes derniers replis, dès que l'équité oſoit dévoiler ce qu'ils n'avoient pas rougi de commettre (4). Au lieu de protéger cette cenſure publique, qui bien adminiſtrée auroit été le frein le plus puiſſant du crime & du vice, on condamna tous les écrits à paſſer par un crible ; mais le crible étoit ſi étroit, ſi ſerré, que ſouvent les meilleurs traits étoient perdus : les élans du génie étoient ſubordonnés au ciſeau cruel de la médiocrité, qui lui coupoient les ailes ſans miſéricorde (5).

(4) Dans un drame intitulé : *les noces d'un fils de roi*, un miniſtre de la juſtice, ſcélérat de cour, dit à ſon valet, en parlant des écrivains philoſophes : Mon ami, ces gens-là ſont pernicieux. On ne peut ſe permettre la moindre injuſtice ſans qu'ils la remarquent. C'eſt en vain qu'un maſque adroit dérobe notre vrai viſage aux regards les plus perçants. Ces hommes, en paſſant, ont l'air de vous dire : Je te connois. — Meſſieurs les philoſophes, j'eſpere vous apprendre qu'il eſt dangereux de connoître un homme de ma ſorte : je ne veux pas être connu.

(5) La moitié des cenſeurs dits royaux, ſont

On se mit à rire autour de moi. Ce devoit, me dit-on, être une chose fort plaisante, que de voir des gens gravement occupés à couper une pensée en deux, & à peser des syllabes. Il est bien étonnant que vous ayez produit quelque chose de bon avec de pareilles entraves. Comment danser avec grace & légéreté sous le poids énorme des chaînes? — Oh! nos meilleurs écrivains ont pris le parti tout naturellement de les secouer. La crainte abâtardit l'ame; & l'homme qu'anime l'amour de l'humanité doit être fier & courageux. — Vous pouvez écrire sur tout ce qui vous choquera, reprit-on, car nous n'avons plus ni crible, ni ciseaux, ni menotes; & l'on écrit très-peu de sottises, parce qu'elles tombent d'elles-mêmes dans la fange qui est leur élément. Le gouvernement est bien au-dessus de tout ce que l'on peut dire: il ne craint point les plumes éclairées; il s'accuseroit lui-même en les redoutant. Ses opérations sont droites & sinceres. Nous ne fai-

des gens qu'on ne peut compter parmi les littérateurs, même de la derniere classe; & l'on peut dire d'eux, à la lettre, qu'ils ne savent point lire.

fons que le louer; & lorfque l'intérêt de la patrie l'exige, chaque homme dans fon genre eft auteur, fans prétendre exclufivement à ce titre (6).

CHAPITRE XI.

Les Nouveaux Teftaments.

QUOI, tout le monde eft auteur! ô ciel! que dites-vous là? Vos murailles vont s'embrafer comme le falpêtre, & tout va fauter

(6) Le gouvernement fera toujours bon lorfqu'il fera approprié au caractere & au génie du peuple qui eft gouverné. Un peuple éclairé peut adopter le monarque, fans crainte. Un peuple barbare ou dans l'ignorance, en auroit trop à craindre : le chef ne fe portera point à certaines extrêmités contre des hommes qui fauront juger fes actions. Les partifans outrés de la liberté, s'égarent; ils fe paient de mots.

Le gouvernement monarchique tire évidemment fon origine des talents & des connoiffances fupérieures qui éleverent ceux qui les poffédoient au-deffus de leurs égaux. Ce gouvernement fera toujours le meilleur tant que le fouverain fera éclairé; c'eft-à-dire, attentif à appeller les lumieres qui l'environnent : s'il fuit l'impulfion que lui donne la

en l'air. Bon Dieu, tout un peuple auteur! — Oui, mais il eſt ſans fiel, ſans orgueil,

---

portion de ſes ſujets livrée à la méditation, il fera le bien.

Ainſi toute conſtitution peut enfanter de grands biens, lorſque la juſtice préſidera à toutes les opérations politiques. Le gouvernement démocratique eſt le plus mauvais de tous, parce que le plus grand nombre ne ſauroit être éclairé.

Etre libre contre les loix, voilà le fort de la démocratie. Les états populaires tombent dans la confuſion; la liberté n'y eſt que licence; il eſt preſqu'impoſſible que les loix, la juſtice & l'ame s'y ſoutiennent.

Les efforts de Sparte, les décemvirs de Rome n'étoient pas moins cruels que Néron & Caligula. La démocratie d'Athenes forma bientôt un conſeil ſanguinaire qui peſa ſur les citoyens. Il fallut renverſer cette démocratie. Ecoutez cet empereur de la Chine qui diſoit : *Des citoyens éclairés, voilà ce qui forme ma puiſſance : elle eſt plus entiere que ſi j'avois à gouverner un peuple ſtupide & féroce qui trembleroit devant moi.*

Rien n'eſt plus dangereux pour le peuple même qu'une indépendance entiere & abſolue. Toute ſociété ſuppoſe des ſupérieurs qui commandent, & des inférieurs qui obéiſſent.

L'état de nature, dit Loke, doit être réglé par la loi naturelle à laquelle chacun eſt obligé de ſe ſoumettre, & celui de la ſociété doit être reglé par les loix de la ſociété.

ſans préſomption. Chaque homme écrit ce qu'il penſe dans ſes meilleurs moments, & raſſemble à un certain âge les réflexions les plus épurées qu'il a eu pendant ſa vie. Avant ſa mort, il en forme un livre plus ou moins gros, ſelon ſa maniere de voir & de s'exprimer : ce livre eſt l'ame du défunt. On le lit le jour de ſes funérailles à haute voix, & cette lecture compoſe tout ſon éloge. Les enfants raſſemblent avec reſpect toutes les penſées de leurs ancêtres, & les méditent. Telles ſont nos urnes funebres. Je crois que cela vaut bien vos ſomptueux mauſolées, vos tombeaux chargés de mauvaiſes inſcriptions, que dictoit l'orgueil, & que gravoit la baſſeſſe.

C'eſt ainſi que nous nous faiſons un devoir de tracer à nos deſcendants une image vivante de notre vie. Ce ſouvenir honorable ſera le ſeul bien qui nous reſtera alors ſur la terre (1). Nous ne le négli-

(1) Ciceron ſe demandoit ſouvent à lui-même ce qu'on diroit de lui après ſa mort. L'homme qui ne fait aucun cas d'une bonne réputation négligera les moyens de l'acquérir.

geons pas. Ce sont des leçons immortelles que nous laissons à nos descendants ; ils nous en aimeront davantage. Les portraits & les statues n'offrent que les traits corporels. Pourquoi ne pas représenter l'âme elle-même & les sentiments vertueux qui l'ont affectée ? Ils se multiplient sous nos expressions animées par l'amour. L'histoire de nos pensées, & celle de nos actions instruit notre famille. Elle apprend par le choix & la comparaison des pensées à perfectionner la maniere de sentir & de voir. Remarquez cependant que les écrivains prédominants, que les génies du siecle sont toujours les soleils qui entraînent & font circuler la masse des idées. Ce sont eux qui impriment les premiers mouvements ; & comme l'amour de l'humanité brûle leur cœur généreux, tous les cœurs répondent à cette voix sublime & victorieuse qui vient de terrasser le despotisme & la superstition. — Messieurs, permettez-moi, je vous prie, de défendre mon siecle ; du moins dans ce qu'il avoit de louable. Nous avons eu, je crois, des

hommes vertueux, des hommes de génie. — Oui ; mais, barbares ! vous les avez tantôt méconnus, tantôt persécutés. Nous avons été obligés de faire une réparation expiatoire à leurs manes outragés. Nous avons dressé leurs bustes dans la place publique où ils reçoivent notre hommage & celui de l'étranger. Leur pied droit foule la face ignoble de leur Zoïle ou de leur tyran (a). Savez-vous bien que vous avez eu des hommes étonnants ? & nous ne concevons pas la rage folle & téméraire de leurs persécuteurs. Ils sembloient proportionner leur degré de bassesse au degré d'élévation que parcouroient ces aigles ; mais ils sont livrés à l'opprobre qui doit être leur éternel partage.

En disant ces mots il me conduisit vers une place où étoient les bustes des grands

(a) Je voudrois bien que l'auteur eût nommé sur quelles têtes marcheront & Rousseau & Voltaire, & ceux dont les noms s'unissent à ces grands noms. Il se trouvera sûrement des têtes mitrées & non-mitrées qui ne seront pas à leur aise ; mais chacun son tour.

hommes. J'y vis Corneille, Moliere, la Fontaine, Monteſquieu, Rouſſeau (3), Buffon, Voltaire, Mirabeau, &c. — Tous ces célebres écrivains vous ſont donc bien connus? — Leur nom forme l'alphabet de nos enfants; dès qu'ils ont atteint l'âge du raiſonnement, nous leur mettons en main votre fameux dictionnaire encyclopédique que nous avons rédigé avec ſoin. — Vous me ſurprenez! L'encyclopédie, un livre élémentaire! Oh, quel vol vous avez dû prendre vers les hautes ſciences, & que je brûle de m'inſtruire avec vous! Ouvrez-moi tous vos tréſors, & que je jouiſſe au même inſtant des travaux accumulés de ſix ſiecles de gloire!

(3) On veut parler ici de l'auteur d'Emile, & non de ce poëte ampoulé, vuide d'idées, qui n'a eu que le talent d'arranger des mots & de leur donner quelquefois une pompe impoſante, mais qui cachoit ainſi la ſtérilité de ſon ame & la froideur de ſon génie.

CHAPITRE XII.

Le college des Quatre-Nations.

ENSEIGNEZ-VOUS le grec & le latin à de pauvres enfants qu'on faisoit de mon temps mourir d'ennui ? Consacrez-vous dix années de leur vie (les plus belles, les plus précieuses) à leur donner une teinture superficielle de deux langues mortes qu'ils ne parleront jamais ? — Nous savons mieux employer le temps. La langue grecque est très-vénérable, sans doute, par son antiquité ; mais nous avons Homere, Platon, Sophocle parfaitement traduits (1) :

(1) Au lieu de nous donner des dissertations sur la tête d'Anubis, sur Osiris & mille rapsodies inutiles, pourquoi les academiciens de l'académie royale des inscriptions n'occupent-ils leur temps à nous donner des traductions des ouvrages grecs ! Eux qui se vantent de les entendre. Demosthene est à peine connu. Cela vaudroit mieux que d'examiner quelle sorte d'épingle les femmes romaines portoient sur leurs têtes, la forme de leurs colliers, & si les agraffes de leurs robes étoient rondes ou ovales.

quoi qu'il ait été dit par des pédants insignes qu'on ne pourroit jamais atteindre à leur beauté. Quant à la langue latine qui, plus moderne, ne doit pas être si belle, elle est morte de sa belle mort. — Comment! — La langue françoise a prévalu de toute part. On a fait d'abord des traductions si achevées qu'elles ont presque dispensé de recourir aux sources; ensuite on a composé des ouvrages dignes d'effacer ceux des anciens. Ces nouveaux poëmes sont incomparablement plus utiles, plus intéressants pour nous, plus relatifs à nos mœurs, à notre gouvernement, à nos progrès dans nos connoissances physiques & politiques, au but moral, enfin, qu'il ne faut jamais perdre de vue. Les deux langues antiques dont nous parlions tout-à-l'heure, ne sont plus que celles de quelques savants. On lit Tite-Live à peu près comme l'Alcoran. — Mais cependant ce college que j'apperçois, porte encore sur son frontispice écrit en gros caracteres: *Ecole des Quatre-Nations?* — Nous avons conservé ce monument & même son nom, mais pour le mettre mieux à profit. Il y

a quatre différentes classes dans ce collège, où l'on enseigne l'italien, l'anglois, l'allemand & l'espagnol. Enrichis des trésors de ces langues vivantes, nous n'envions rien aux anciens. Cette derniere nation qui portoit en elle-même un germe de grandeur que rien n'avoit pu détruire, s'est tout-à-coup éclairée par un des coups puissants qu'on ne pouvoit attendre ni prévoir. La révolution a été rapide & heureuse, parce que la lumiere a d'abord occupé la tête, tandis que dans les autres états celle-ci a presque toujours été plongée dans l'ombre.

La sottise & le pédantisme sont bannis de ce college, où les étrangers sont appellés pour faciliter la prononciation des langues qu'on y enseigne. On y traduit les meilleurs auteurs. De cette correspondance mutuelle jaillit une masse de lumieres. Un autre avantage s'y rencontre ; c'est que le commerce de la pensée s'étendant davantage, les haines nationales s'éteignent insensiblement. Les peuples ont vu que quelques coutumes particulieres ne détruisoient pas cette raison universelle qui parle d'un

bout du monde à l'autre, & qu'ils pensoient à peu près la même chose sur les mêmes objets qui avoient allumé des disputes si longues & si vives. — Mais que fait l'université, cette fille aînée des rois? — C'est une princesse délaissée. Cette vieille fille, après avoir reçu les derniers soupirs d'une langue fastidieuse, dénaturée, vouloit encore la faire passer pour neuve, fraîche & ravissante. Elle voloit des périodes, estropioit des hémistiches, & dans un jargon barbare & maussade prétendoit ressusciter la langue du siecle d'Auguste. Enfin l'on s'apperçut qu'elle n'avoit plus qu'un filet de voix aigre & discordant, & qu'elle faisoit bâiller la cour, la ville & sur-tout ses disciples. Il lui fut ordonné par arrêt de l'académie françoise de comparoître devant son tribunal, pour rendre compte du bien qu'elle avoit fait depuis quatre siecles, pendant lesquels on l'avoit alimentée, honorée & pensionnée. Elle vouloit plaider sa cause dans son risible idiôme, que sûrement les Latins n'auroient jamais pu comprendre. Pour le françois, elle n'en savoit pas un mot;

elle n'osa pas se hasarder devant ses juges.

L'académie eut pitié de son embarras. Il lui fut ordonné charitablement de se taire. On eut ensuite l'humanité de lui apprendre à parler la langue de la nation ; & depuis ce temps, dépouillée de son antique coëffure, de sa morgue & de sa férule, elle ne s'applique plus qu'à enseigner avec soin & facilité cette belle langue que perfectionne tous les jours l'académie françoise. Celle-ci, moins timide, moins scrupuleuse, la châtie, sans toutefois l'énerver. — Et l'école militaire, qu'est-elle devenue ? — Elle a suivi le destin des autres colleges : elle en réunissoit tous les abus, sans compter les abus privilégiés qui tenoient à son institution particuliere. On ne fait pas des hommes comme on fait des soldats. — Pardon, si j'abuse de votre complaisance, mais ce point est trop important pour que je l'abandonne ; on ne parloit dans ma jeunesse que d'éducation. Chaque pédant faisoit son livre ; heureux encore tant qu'il n'étoit qu'ennuyeux. Le meilleur de tous, le plus simple, le plus raisonnable & en même temps le plus

profond, avoit été brûlé par la main d'un bourreau, & décrié par des gens qui ne l'entendoient pas plus que le valet de cet exécuteur. Enſeignez-moi, de grace, la marche que vous avez ſuivie pour former des hommes.

— Les hommes ſont plutôt formés par la ſage tendreſſe de notre gouvernement que par toute autre inſtitution : mais pour ne parler ici que de la culture de l'eſprit, en familiariſant les enfants avec les lettres, nous les familiariſons avec les opérations de l'algebre. Cet art eſt ſimple & d'une utilité générale ; il n'en coûte pas plus pour le ſavoir que d'apprendre à lire : l'ombre même des difficultés a diſparu, les caracteres algébriques ne paſſent plus chez le vulgaire pour des caracteres magiques (2). Nous avons remarqué que cette

(2) L'imprimerie étoit connue depuis peu à Paris, lorſque quelqu'un entreprit de faire imprimer les éléments d'Euclide ; comme il y entre comme chacun ſait, des cercles, des quarrés, des triangles & toutes ſortes de lignes, un ouvrier de l'imprimeur crut que c'étoit un livre de ſorcel-

ſcience accoutumoit l'eſprit à voir les choſes rigoureuſement telles qu'elles ſont, & que cette juſteſſe eſt précieuſe, appliquée aux arts.

On apprenoit aux enfants une infinité de connoiſſances qui ne ſervent de rien au bonheur de la vie. Nous n'avons choiſi que ce qui pouvoit leur donner des idées vraies & réfléchies. On leur enſeignoit à tous indiſtinctement deux langues mortes, qui ſembloient renfermer la ſcience univerſelle, & qui ne pouvoient leur donner la moindre idée des hommes avec leſquels ils devoient vivre. Nous nous contentons de leur enſeigner la langue nationale, & nous leur permettons même de la modifier d'après leur génie, parce que nous ne voulons pas des grammairiens, mais des hommes éloquents. Le ſtyle eſt l'homme, & l'ame forte doit

lerie, propre à évoquer le diable, qui pourroit l'emporter au milieu de ſon travail. Cependant le maître inſiſtoit; ce malheureux imbécille s'imagina qu'on avoit machiné ſa perte, & ſa tête fut tellement frappée que n'écoutant ni raiſon, ni confeſſeur, il mourut d'effroi quelques jours après.

avoir un idiôme qui lui ſoit propre & bien différent de la nomenclature, la ſeule reſſource de ces eſprits foibles qui n'ont qu'une triſte mémoire.

On leur enſeigne peu d'hiſtoire, parce que l'hiſtoire eſt la honte de l'humanité, & que chaque page eſt un tiſſu de crimes & de folies. A Dieu ne plaiſe ! que nous leur mettions ſous les yeux ces exemples de brigandage & d'ambition. Le pédantiſme de l'hiſtoire a pu ériger les rois en dieux. Nous enſeignons à nos enfants une logique plus ſûre & des idées plus ſaines. Ces froids chronologiſtes, ces nomenclateurs de tous les ſiecles, tous ces écrivains romaneſques ou corrompus, qui ont pâli les premiers devant leur idole, ſont éteints avec les panégyriſtes des princes de la terre (3). Quoi ! le temps eſt court & rapide, & nous emploierions le loiſir de

(3) Depuis Pharamond juſqu'à Henri IV, à peine compte-t-on deux rois, je ne dis pas qui aient ſu régner, mais qui aient ſu mettre dans l'adminiſtration publique le bon ſens qu'un particulier emploie dans l'économie de ſa maiſon.

nos enfants à arranger dans leur mémoire des noms, des dates, des faits innombrables, des arbres généalogiques ? Quelles futilités miférables, lorfqu'on a devant les yeux le vafte champ de la morale & de la phyfique! En vain dira-t-on que l'hiftoire fournit des exemples qui peuvent inftruire les fiecles fuivants ; exemples pernicieux & pervers (4), qui ne fervent qu'à enfeigner le defpotifme, à le rendre plus fier, plus terrible, en montrant les humains toujours foumis comme un troupeau d'efclaves, & les efforts impuiffants de la liberté expirant fous les coups que lui ont porté quelques hommes, qui fondoient fur l'ancienne tyrannie les droits

(4) La fcene change, il eft vrai, dans l'hiftoire, mais le plus fouvent pour amener de nouveaux malheurs ; car avec les rois c'eft une chaîne indiffoluble de calamités. Un roi à fon avénement au trône, croiroit ne pas régner s'il fuivoit les anciens plans. Il faut abîmer les anciens fyftêmes qui ont coûté tant de fang, & en établir de nouveaux; ils ne s'accordent pas avec les premiers, & ne deviennent pas moins préjudiciables que ceux-ci étoient nuifibles.

d'une tyrannie nouvelle. S'il fut un homme eftimable, vertueux, il a été le contemporain des monftres ; il a été étouffé par eux : & ce tableau de la vertu foulée aux pieds, n'eft que trop vrai, fans doute, mais il eft tout auffi dangereux à préfenter. Il n'appartient qu'à un homme fait, de contempler ce tableau fans pâlir, & d'en reffentir même une joie fecrete, en voyant le triomphe paffager du crime, & le fort éternel qui doit appartenir à la vertu. Mais pour les enfants, il faut éloigner ce tableau, il faut qu'ils contractent une habitude heureufe avec les notions d'ordre & d'équité, & en compofer, pour ainfi dire, la fubftance de leur ame. Ce n'eft point cette morale oifive qui confifte en queftions frivoles, que nous leur enfeignons ; c'eft une morale pratique qui s'applique à chacune de leurs actions ; qui parle par images, qui forme leurs cœurs à la douceur, au courage, au facrifice de l'amour-propre, ou, pour dire tout, en un mot, à la générofité.

Nous avons affez de mépris pour la métaphyfique, cet efpace ténébreux où

chacun édifioit un fyftême chimérique & toujours inutile. C'eft là qu'on alloit puifer des images imparfaites de la Divinité, qu'on défiguroit fon effence à force de fubtilifer fur fes attributs, & qu'on étourdiffoit la raifon humaine en lui offrant un point gliffant & mobile, d'où elle étoit toujours prête à tomber dans le doute. C'eft à l'aide de la phyfique, cette clef de la nature, cette fcience vivante & palpable, que parcourant le dédale de cet enfemble merveilleux, nous leur apprenons à fentir l'intelligence & la fageffe du Créateur. Cette fcience bien approfondie les délivre d'une infinité d'erreurs, & la maffe informe des préjugés cede à la lumiere pure qu'elle répand fur tous les objets.

A un certain âge nous permettons à un jeune homme de lire les poëtes. Les nôtres ont fu allier la fageffe à l'enthoufiafme. Ce ne font point de ces hommes qui impofent à la raifon par la cadence & l'harmonie des paroles, qui fe trouvent conduits, comme malgré eux, dans le faux & dans le bizarre, ou qui s'amufent à parer des nains, à faire tourner des moulinets; à

agiter le grelot & la marotte : ils ſont les chantres des grandes actions qui illuſtrent l'humanité ; leurs héros ſont choiſis partout où ſe rencontre le courage & la vertu. Cette trompette vénale & menſongere, qui flattoit orgueilleuſement les coloſſes de la terre, eſt à jamais briſée. La poéſie n'a conſervé que cette trompette véridique qui doit retentir dans l'étendue des ſiecles, parce qu'elle annonce, pour ainſi dire, la voix de la poſtérité. Formés ſur de tels modeles, nos enfants reçoivent des idées juſtes de la véritable grandeur ; & le rateau, la navette, le marteau, ſont devenus des objets plus brillants que le ſceptre, le diadême, le manteau royal, &c.

CHAPITRE XIII.

Où est la Sorbonne ?

DANS quelle langue se disputent donc MM. les docteurs de Sorbonne ? Ont-ils toujours un risible orgueil, des robes longues & des chaperons fourrés ? — On ne se dispute plus en Sorbonne ; car dès qu'on a commencé à y parler françois, cette troupe d'ergoteurs a disparu : graces à Dieu, les voûtes ne retentissent plus de ces mots barbares, moins insensés encore que les extravagances qu'ils vouloient signifier. Nous avons découvert que les bancs sur lesquels s'asseyoient ces docteurs hibernois, étoient formés d'un certain bois, dont la funeste vertu dérangeoit la tête la mieux organisée, & la faisoit déraisonner avec méthode. — Oh ! que ne suis-je né dans votre siecle ! Les misérables faiseurs d'arguments ont fait le supplice de mes jeunes ans ; je me suis cru long-temps un imbécille, parce que je ne pouvois les comprendre. Mais que fait-on de

de ce palais élevé par ce cardinal qui faisoit de mauvais vers avec enthousiasme, & qui faisoit couper de bonnes têtes avec tout le sang-froid possible? — Ce grand bâtiment renferme plusieurs salles où l'on fait un cours d'étude bien plus utile à l'humanité. On y dissèque toutes sortes de cadavres. Des anatomistes sages cherchent dans les dépouilles de la mort, des ressources pour diminuer les maux physiques. Au lieu d'analyser de sottes propositions, on essaie de découvrir l'origine cachée de nos cruelles maladies, & le scalpel ne s'ouvre une voie sur ces cadavres insensibles que pour le bien de leur postérité. Tels sont les docteurs honorés, ennoblis, pensionnés par l'état. La chirurgie s'est réconciliée avec la médecine, & cette derniere n'est plus divisée avec elle-même.

Oh, l'heureux prodige! On parloit de l'animosité des jolies femmes, de la fureur jalouse des poëtes, du fiel des peintres: c'étoient des passions douces en comparaison de la haine qui, de mon temps, enflammoit les suppôts d'Esculape. On a vu plus d'une fois, comme l'a dit un bon plaisant,

la médecine ſur le point d'appeller la chirurgie à ſon ſecours (1).

---

(1) La théologie & la philoſophie long-temps rivales commencent enfin à ſe rapprocher ; bientôt à l'exemple de la phyſique & de la chymie, elles ſe donneront la main pour la plus grande perfection de l'homme. La philoſophie n'eſt autre choſe que la connoiſſance de la verité, par les ſeules lumieres de la raiſon : elle montre toute la théorie de la vie humaine, puis elle dit à l'homme : *marche, ſi tu peux*. La théologie (c'eſt-à-dire la connoiſſance de Dieu, & non cette ſcience obſcure & contentieuſe à qui on a donné mal-à-propos ce nom) vient & lui tend la main, dans ſa carriere difficile. Ce que la philoſophie a preſcrit, elle en fait voir l'utilité, & découvrant les magnifiques eſpérances d'une vie future, elle donne à l'ame une force nouvelle. Ce ſont donc deux ſœurs d'une même origine ; ſi elles ſe combattent, elles n'operent aucun bien & nous laiſſent livrés aux doutes de toutes eſpeces, qui ſont le tourment des ames foibles.

Quels ſont ces hommes qui prétendent que le grand Architecte a bâti un monde imparfait, parce qu'il ne pouvoit mieux le faire, qui veulent qu'avec le dernier ſoupir l'ame ceſſe d'exiſter ; que l'eſprit, que l'auteur de la nature a communiqué à l'homme ne ſoit qu'un ſouffle qui s'éteint avec la machine ; enfin qui, malgré la quantité & l'etendue des facultés morales & intellectuelles dont il

— Tout eſt changé aujourd'hui : amies, & non rivales, elles ne forment plus qu'un

eſt doué, bornent ſon exiſtençe au court eſpace de temps qu'il paſſe ſur la terre, & aiment mieux ſuppoſer que l'ouvrier a créé des vaſes trop grands, qu'il ne peut remplir !

Philoſophes, théologiens, voilà la doctrine qu'il faut combattre ; & jamais vous n'aurez un ſujet plus heureux pour déployer vos arguments & diſputer avec avantage. Démontrez à tous les hommes que la mort, à laquelle nul n'échappera, choſe la plus certaine, n'eſt qu'une révolution de notre nature & le commencement d'une nouvelle vie. Ne vous laſſez point de le répéter ; l'ame vit au-delà du tombeau ; une durée éternelle eſt ſon partage ; & cette felicité dont elle ſe forme l'idée, à laquelle elle aſpire avec tant d'ardeur, & qu'elle ne peut trouver ſur la terre, ſera réaliſée dans l'avenir.

Avec cette eſpérance l'homme juſte voit approcher tranquillement la fin de ſa carriere ; le malheureux que les événements & ſes ſemblables perſécutent, éprouve une conſolation intérieure qui allege ſes maux. Mais quand nous plaçons le néant pour terme à notre vie, quel appui nous reſte-t-il, non-ſeulement dans les revers, mais encore dans le bien-être ? Oui, l'homme comblé des biens qui font l'objet de nos deſirs, eſt vraiment à plaindre ſans la religion ; chaque jour il perd une portion de ſon bonheur : & chaque inſtant l'approche de celui où

corps ; elles ſe prêtent un ſecours mutuel ; & leurs opérations ainſi réunies tiennent quelquefois du miracle. Le médecin ne rougit pas de pratiquer lui-même les opérations qu'il juge convenables ; quand il ordonne quelques remedes, il ne laiſſe pas à un ſubalterne le ſoin de les apprêter, tandis que la négligence ou l'impéritie de ſon miniſtre peuvent les rendre mortels ; il juge par ſes propres yeux de la qualité, de la doſe, & de la préparation : choſes importantes, & d'où dépend rigoureuſement la guériſon. Un homme ſouffrant ne voit plus au chevet de ſon lit trois praticiens qui, comiquement ſubordonnés l'un à l'autre, ſe diſputent, ſe meſurent des yeux, & attendent quelque bévue de leurs rivaux pour en rire tout à leur aiſe.

---

il doit finir, & cette fin de ſa proſpérité qu'il a en perſpective, en trouble la jouiſſance.

Dites-nous donc, ô vous, qui êtes doués d'une intelligence plus vaſte & cultivé par l'étude, dites-nous, que notre derniere fin, ainſi que notre origine ſont dignes de l'Etre tout parfait qui nous a créés, & que cette vérité doit être la baſe ſur laquelle l'homme bâtit l'édifice de ſon bonheur.

Une médecine n'eſt plus l'alliage bizarre des principes les plus oppoſés. L'eſtomac affoibli du malade ne devient plus l'arêne où les poiſons du midi accourent combattre les poiſons du nord. Les ſucs bienfaiſants des herbes nées dans notre ſol, & appropriées à notre tempérament, diſſipent les humeurs, ſans déchirer nos entrailles.

Cet art eſt jugé le premier de tous, parce qu'on en a banni l'eſprit de ſyſtème & de routine, qui a été auſſi funeſte au monde que l'avidité des rois & la cruauté de leurs miniſtres.

— Je ſuis bien aiſe de ſavoir que les choſes ſont ainſi. J'aime vos médecins : ils ne ſont donc plus des charlatans intéreſſés & cruels, tantôt adonnés à une routine dangereuſe, tantôt faiſant des eſſais barbares & prolongeant le ſupplice du malade qu'ils aſſaſſinoient ſans remords. A propos, juſqu'à quel étage montent-ils ? — A tout étage où ſe trouve un homme qui aura beſoin de leur ſecours. — Cela eſt merveilleux : de mon temps les fameux ne paſſoient pas le premier ; & comme

certaines jolies femmes ne vouloient recevoir chez elles que des manchettes à dentelle, ils ne vouloient guérir eux que des gens à équipage. — Un médecin qui parmi nous se rendroit coupable d'un pareil trait d'inhumanité, se couvriroit d'un déshonneur ineffaçable. Tout homme a droit de les appeller. Ils ne voient que la gloire d'ordonner à la santé de refleurir sur les joues d'un malade; & si l'infortuné, ce qui est très-rare, ne peut produire un juste salaire, l'état se charge alors du soin de la récompense. Tous les mois on tient regiſtre des malades morts ou guéris. Le nom du mort est toujours suivi du nom du médecin qui l'a traité. Celui-ci doit rendre compte de ses ordonnances, & justifier la marche qu'il a tenue pendant chaque maladie. Ce détail est pénible : mais la vie d'un homme a paru trop précieuse pour négliger les moyens de la conserver; & les médecins sont intéressés eux-mêmes à l'accomplissement de cette sage loi.

Ils ont simplifié leur art. Ils l'ont débarrassé de plusieurs connoissances absolument

étrangeres à l'art de guérir. Vous penfiez fauffement qu'un médecin devoit renfermer dans fa tête toutes les fciences poffibles ; qu'il devoit poffeder à fond l'anatomie, la chymie, la botanique, les mathématiques ; & tandis que chacun de ces arts demanderoit la vie entiere d'un homme, vos médecins n'étoient rien fi par-deffus le marché ils n'étoient pas encore de beaux-efprits, plaifants, adroits à femer de bons mots. Les nôtres fe bornent à bien favoir définir toutes les maladies, à en marquer exactement les divifions, à en connoître tous les fymptômes, à bien diftinguer fur-tout les tempéraments en général & celui de chacun de fes malades en particulier. Ils n'emploient guere de ces médicaments eaux & dits précieux, ni de ces recettes myftérieufes, compofées dans le cabinet : un petit nombre de remedes leur fuffifent. Ils ont reconnu que la nature agit uniformément dans la végétation des plantes & dans la nutrition des animaux. Voici un jardinier, difent-ils, il eft attentif à ce que la feve, c'eft-à-dire, l'efprit univer-

ſel circule également dans toutes les parties de l'arbre ; toutes les maladies de la plante viennent de l'épaiſſiſſement de ce fluide merveilleux. Ainſi tous les maux qui affligent la race humaine, n'ont d'autre cauſe que la coagulation du ſang & des humeurs : rendez-leur leur liquidité naturelle, ſi-tôt que la circulation reprendra ſon cours, la ſanté commencera à refleurir. Ce principe poſé, il n'eſt pas queſtion d'un grand nombre de connoiſſances pour en remplir les vues, puiſqu'elles s'offrent d'elles-mêmes. Nous regardons comme un remede univerſel toutes les plantes odoriférantes, abondantes en ſels volatils ; comme infiniment propres à diſſoudre le ſang trop épaiſſi : c'eſt le plus précieux don de la nature pour conſerver la ſanté ; nous l'étendons à toutes les maladies, & nous en avons vu naître toutes les guériſons.

CHAPITRE XIV.

L'Hôtel de l'Inoculation.

DITES-MOI, je vous prie, quel est ce bâtiment isolé que je découvre de loin au milieu de la campagne ? — C'est l'hôtel de l'inoculation, si combattue de vos jours, comme tous les présents utiles qu'on vous a donnés. Vous aviez des têtes bien opiniâtres, puisque les expériences évidentes & multipliées ne pouvoient vous faire entendre raison pour votre propre bien. Sans quelques femmes amoureuses de leur beauté & qui craignoient plus de la perdre que la vie, sans quelques princes peu curieux de déposer leur sceptre entre les mains de Pluton ; vous n'auriez jamais hasardé cette heureuse découverte. Le succès l'ayant pleinement couronnée, les laides ont été obligées de se taire, & ceux qui n'avoient point de diadême, n'en ont pas moins senti le desir de rester ici-bas un peu plus long-temps.

Tôt ou tard, il faut que la vérité perce & regne ſur les eſprits les plus indociles. Nous pratiquons aujourd'hui l'inoculation, comme on la pratiquoit de votre temps à la Chine, en Turquie, en Angleterre. Nous ſommes loin de bannir des ſecours ſalutaires, parce qu'ils ſont nouveaux. Nous n'avons point, comme vous, la fureur de diſputer uniquement pour paroître en ſcene & captiver l'œil du public.

Graces à notre activité, à notre eſprit de recherche, nous avons découvert pluſieurs ſecrets admirables, qu'il n'eſt pas temps de vous expoſer encore. L'étude approfondie de ces ſimples merveilleux, que vôtre ignorance fouloit aux pieds, nous a donné l'art de guérir la pulmonie, la phthyſie, l'hydropiſie, & d'autres maladies que vos remedes peu connus faiſoient ordinairement empirer : l'hygienne, ſur-tout, a été traitée avec tant de clarté, que chacun a ſu veiller par lui-même ſur ſa ſanté. On ne ſe repoſe plus entiérement ſur le médecin, quelqu'habile qu'il ſoit ; on s'eſt donné la peine d'étudier ſon tempérament, au lieu de vouloir qu'un

étranger le devine au premier aspect : d'ailleurs, la tempérance, ce véritable élixir réparateur & conservateur, contribue à former des hommes sains & vigoureux, qui logent des ames fortes & pures comme leur sang (*).

CHAPITRE XI.

Théologie & Jurisprudence.

HEUREUX mortels! vous n'avez donc plus de théologiens (1)? Je ne vois plus ces gros volumes qui sembloient les piliers fondamentaux de nos bibliotheques, ces masses pesantes que l'imprimeur seul, je

(*) On n'a point fait sur les médecins de comparaison plus vraie, plus fine, ni plus ingénieuse que celle qui les compare à des couvreurs qui, pour remettre sur le toit d'une maison cinq à six tuiles, que le vent a emportées, en cassent une centaine, qu'ils font payer au propriétaire.

(1) Il ne faut point ici confondre les moralistes avec les théologiens : les moralistes sont les bienfaiteurs du genre humain; les théologiens en sont l'opprobre & le fléau.

penſe, avoit lues : mais, enfin, la théologie eſt une ſcience ſublime &... — Comme nous ne parlons plus de l'Etre ſuprême que pour le bénir & l'adorer en ſilence, ſans diſputer ſur ſes divins attributs à jamais impénétrables, on eſt convenu de ne plus écrire ſur cette queſtion trop ſublime & ſi fort au-deſſus de notre intelligence. C'eſt l'ame qui ſent Dieu, elle n'a pas beſoin de ſecours étrangers pour s'élancer juſqu'à lui (2).

---

(2) Deſcendons en nous-mêmes ; interrogeons notre ame, demandons-lui de qui elle tient le ſentiment & la penſée. Elle nous révélera ſon heureuſe dépendance, elle nous atteſtera cette intelligence ſuprême, dont elle n'eſt qu'une foible émanation. Lorſqu'elle ſe replie ſur elle-même, elle ne peut ſe dérober à ce Dieu dont elle eſt la fille & l'image ; elle ne peut méconnoître ſa céleſte origine. C'eſt une vérité de ſentiment qui a été commune à tous les peuples. L'homme ſenſible ſera ému du ſpectacle de la nature, & reconnoîtra ſans peine un Dieu bienfaiſant qui nous réſerve d'autres largeſſes. L'homme inſenſible ne mêlera point à nos louanges le cantique de ſon admiration. Le cœur qui n'aima point, fut le premier athée.

Tous les livres de théologie, ainsi que ceux de jurisprudence, sont scellés sous de gros barreaux de fer dans les souterrains de la bibliotheque ; & si jamais nous sommes en guerre avec quelques nations voisines, au lieu de pointer des canons, nous leur enverrons ces livres dangereux. Nous conservons ces volcans de matiere inflammable pour servir de vengeance contre nos ennemis : ils ne tarderont point à se détruire, au moyen de ces poisons subtils qui saisissent à la fois la tête & le cœur.

— Vivre sans théologie, je conçois cela très-aisément ; mais sans jurisprudence, c'est ce que je ne conçois guere. — Nous avons une jurisprudence, mais différente de la vôtre, qui étoit gothique & bizarre. Vous portiez encore l'empreinte de votre antique servitude. Vous aviez adopté des loix, qui n'étoient faites ni pour vos mœurs, ni pour vos climats. Comme la lumiere est descendue par degrés dans presque toutes les têtes, on a réformé les abus qui faisoient du sanctuaire de la justice un antre de voleurs. On s'est étonné

que le monftre noir qui dévore la veuve & l'orphelin, ait joui fi long-temps d'une coupable impunité. On ne conçoit pas qu'un procureur ait pu traverfer paifiblement la ville, fans être lapidé par quelque main défefpérée.

Le bras augufte qui tenoit le glaive de la juftice, a frappé cette foule de corps fans ames, qui n'avoient que l'inftinct du loup, la rufe du renard, & le croaffement du corbeau : leurs propres clercs, qu'ils faifoient mourir de faim & d'ennui, ont été les premiers à révéler leurs iniquités & à s'armer contre eux. Thémis a parlé, & la race a difparu. Telle fut la fin tragique & effrayante de ces larrons qui ruinoient des familles entieres, en barbouillant du papier.

— De mon temps on prétendoit que fans leur miniftere, une partie des citoyens refteroit oifive aux barrieres des tribunaux, & que les tribunaux deviendroient peut-être le théatre de la licence & de la fureur. — Affurément, c'eft la ferme du papier timbré qui parloit ainfi. — Mais comment les affaires fe jugent-

elles ? que faire ſans procureurs ? — Ah ! les affaires ſe jugent le mieux du monde. Nous avons conſervé l'ordre des avocats, qui connoît toute la nobleſſe & l'excellence de ſon inſtitution ; encore plus déſintéreſſé, il eſt devenu plus reſpectable. Ce ſont eux qui ſe chargent d'expoſer clairement & ſur-tout d'un ſtyle laconique la cauſe de l'opprimé, le tout ſans emphaſe, ſans déclamation. On ne voit plus un long plaidoyer bien froid, bien nourri d'invectives, en les échauffant ſeuls, leur coûter la perte de la vie. Le méchant, dont la cauſe eſt injuſte, ne trouve dans ces défenſeurs integres que des hommes incorruptibles : ils répondent ſur leur honneur des cauſes qu'ils entreprennent ; ils abandonnent le coupable, déja condamné par le refus qu'ils font de le ſervir, s'excuſer en tremblant devant les juges où il comparoît ſans défenſeur.

Chacun eſt rentré dans le droit primitif de plaider ſa cauſe. On ne laiſſe jamais le temps aux procès de s'embrouiller : ils ſont éclaircis & jugés dans leur naiſſance ; & le plus long-temps qu'on leur accorde,

quand l'affaire eſt obſcure, eſt l'eſpace d'une année. Mais auſſi les juges ne reçoivent plus d'épices : ils ont rougi de ce droit honteux, modique en ſa naiſſance (3), & qu'ils ont fait monter à des ſommes exorbitantes : ils ont reconnu qu'ils donnoient eux-mêmes l'exemple de la rapacité, & que s'il eſt un cas où l'intérêt ne doit pas prévaloir, c'eſt le moment honorable & terrible où l'homme prononce au nom ſacré de la juſtice. — Je vois que vous avez prodigieuſement changé nos loix. — Vos loix! encore un coup, pouviez-vous donner ce nom à ce ramas indigeſte de coutumes oppoſées, à ces vieux lambeaux découſus, qui ne préſentoient que des idées ſans liaiſons & des imitations groteſques? Pouviez-vous adopter ce monument barbare, qui n'avoit ni plan, ni ordonnance, ni objet; qui n'offroit qu'une compilation dégoûtante,

(3) Il conſiſtoit alors en quelques boîtes de dragées ou de confitures ſeches. Aujourd'hui il faut remplir ces mêmes boîtes en eſpeces d'or. Tels ſont les goûts friands de ces auguſtes ſénateurs, peres de la patrie.

où la patience du génie s'engloutissoit dans un abyme bourbeux ? Il est venu des hommes assez intelligents, assez amis de leurs semblables, assez courageux pour méditer une refonte entiere, & d'une masse bizarre en faire une statue exacte & bien proportionnée.

Nos rois ont donné toute leur attention à ce vaste projet qui intéressoit des milliers d'hommes. On a reconnu que l'étude par excellence étoit celle de la législation. Les noms des Lycurgue, des Solon, & de ceux qui ont marché sur leurs traces, sont les plus respectables de tous. Le point lumineux a parti du fond du nord ; & comme si la nature avoit voulu humilier notre orgueil, c'est une femme qui a commencé cette importante révolution (4).

Alors la justice a parlé par la voix de la nature, souveraine législatrice, mere

(4) On a brûlé à Paris secrétement une édition entiere du code de Catherine II. J'en conserve un exemplaire échappé par hasard des flammes.

des vertus & de tout ce qui eſt bon ſur la terre : appuyée ſur la raiſon & l'humanité, ſes préceptes ont été ſages, clairs, diſtincts, en petit nombre. Tous les cas généraux ont été prévus & comme enchaînés par la loi. Les cas particuliers en dériverent naturellement, comme des branches qui ſortent d'un tronc fertile; & la droiture, plus ſavânte que la juriſprudence elle-même, appliqua la probité pratique à tous les événements.

Ces nouvelles loix ſont avares ſur-tout du ſang des hommes : la peine eſt proportionnée au délit. Nous avons banni & vos interrogatoires captieux, & les tortures de la queſtion, dignes d'un tribunal d'inquiſiteurs, & vos ſupplices affreux faits pour un peuple de cannibales. Nous ne mettons plus à mort le voleur, parce que c'eſt une injuſtice inhumaine de tuer celui qui n'a point donné la mort : tout l'or de la terre ne vaut pas la vie d'un homme ; nous le puniſſons par la perte de ſa liberté. Le ſang coule rarement ; mais lorſqu'on eſt forcé de le verſer pour l'effroi des ſcélérats, c'eſt avec le plus

grand appareil. Par exemple, il n'y a pas de grace pour un miniftre (5) qui abufe de la confiance du fouverain, & qui fe fert contre le peuple du pouvoir qui lui eft confié. Mais le criminel ne languit point dans les cachots : la punition fuit le forfait ; & fi quelque doute

(5) La bonne farce à repréfenter que le tableau de nos miniftres ! Celui-ci entre dans le miniftere à l'aide de quelques vers galants ; celui-là, après avoir fait allumer des lanternes paffe aux vaiffeaux, & croit que les vaiffeaux fe font comme des lanternes : un autre, lorfque fon pere tient encore l'aune, gouverne les finances, &c. Il fembleroit qu'il y ait une gageure pour mettre à la tête des affaires des gens qui n'y entendent rien.

Les rois choififfent toujours pour miniftres des hommes privés plutôt que des princes de leur fang, parce qu'ils renverfent plus facilement la fortune d'un homme qu'ils ont élevé & qui n'a reçu une grande exiftence que par leur faveur ; car s'ils rencontroient une naiffance prefqu'égale à la leur, alors plus gênés, ils ne pourroient détruire leur propre ouvrage : les peuples accoutumés à voir une moindre diftance, confondroient le miniftre & le monarque ; celui-ci a toujours pour bouclier la haine du peuple contre un homme qui eft forti de l'obfcurité. Cette haine ne s'attache pas de même à un fang illuftre.

s'éleve, on aime mieux lui faire grace que de courir le riſque horrible de retenir plus long-temps un innocent.

Le coupable qu'on arrête eſt enchaîné publiquement. On peut le voir, parce qu'il doit être un exemple viſible & éclatant de la vigilance de la juſtice. Au deſſus de la grille qui le renferme, demeure à perpétuité un écriteau qui porte la cauſe de ſon empriſonnement. Nous n'enfermons plus des hommes vivants dans la nuit des tombeaux, ſupplice infructueux & plus horrible que le trépas ! C'eſt en plein jour qu'il offre la honte du châtiment. Chaque citoyen ſait pourquoi tel homme eſt condamné à la priſon, & tel autre aux travaux publics. Celui que trois châtiments n'ont pu corriger, eſt marqué, non ſur l'épaule, mais au front, & chaſſé pour jamais de la patrie.

— Eh! dites-moi, je vous prie, les lettres de cachet ? Qu'eſt devenu ce moyen prompt, infaillible, qui tranchoit toute difficulté, qui mettoit ſi à leur aiſe l'orgueil, la vengeance & la perſécution ? — Si vous faiſiez cette queſtion ſérieuſement, me ré-

pondit mon guide d'un ton févere, vous infulteriez au monarque, à la nation, à moi-même. La queftion & les lettres de cachet (6) font au même rang ; elles ne fouillent plus que les pages de votre hiftoire.

---

(6) Un citoyen eft enlevé fubitement à fa famille, à fes amis, à la fociété. Une feuille de papier eft un trait de foudre invifible. L'ordre d'exil ou d'emprifonnement eft expédié au nom du roi, & motivé uniquement de fon bon plaifir. Il n'eft revêtu d'autres formes que de la fignature des miniftres. Des intendants, des évêques ont à leur difpofition des liaffes de lettres de cachet ; ils n'ont plus qu'à mettre le nom de celui qu'ils veulent perdre : la place eft en blanc. On a vu des malheureux vieillir dans les prifons, oubliés de leurs perfécuteurs ; & jamais le monarque n'a pu être informé de leur faute, de leur infortune & de leur exiftence. Il feroit à fouhaiter que tous les parlements du royaume fe réuniffent contre cet étrange abus du pouvoir ; il n'a aucun fondement dans nos loix. Cette caufe importante ainfi éveillée feroit celle de la nation, & l'on ôteroit au defpotifme fon arme la plus redoutable.

CHAPITRE XVI.

Exécution d'un Criminel.

Les coups redoublés d'un bourdon effrayant frapperent tout-à-coup mon oreille: ces sons tristes & lugubres sembloient murmurer dans les airs les noms de désastre & de mort. Le tambour des gardes de la ville faisoit lentement sa ronde, en battant l'alarme; & cette marche sinistre, qui se répétoit dans les ames, y portoit une profonde terreur. Je vis chaque citoyen sortir tristement de sa maison, parler à son voisin, lever les mains au ciel, pleurer & donner toutes les marques de la plus vive douleur. Je demandai à l'un d'eux pourquoi on sonnoit ces cloches funebres & quel accident étoit arrivé.

Un des plus terribles, me répondit-il en gémissant. Notre justice est forcée de condamner aujourd'hui un de nos concitoyens à perdre la vie, dont il s'est rendu indigne en trempant une main homicide dans le sang

de ſon frere. Il y a plus de trente ans que le ſoleil n'a éclairé un ſemblable forfait: il faut qu'il s'expie avant la fin du jour. Oh! que j'ai verſé de larmes ſur les fureurs où ſe porte une aveugle vengeance! Avez-vous appris le crime qui s'eſt commis avant-hier au ſoir?... O douleur! ce n'eſt donc pas aſſez d'avoir perdu un vrai citoyen, il faut que l'autre ſubiſſe encore la mort..... Il ſanglotoit..... Ecoutez, écoutez le récit du triſte événement qui répand un deuil univerſel.

Un de nos compatriotes, d'un tempérament ſanguin, né avec un caractere emporté, mais qui d'ailleurs avoit des vertus, aimoit à l'excès une jeune fille qu'il étoit ſur le point d'obtenir en mariage. Son caractere étoit auſſi doux que celui de ſon amant étoit impétueux. Elle ſe flattoit de pouvoir adoucir ſes mœurs; mais pluſieurs traits de colere qui lui échapperent fréquemment (malgré le ſoin du'il prenoit à les déguiſer) la firent trembler ſur les ſuites funeſtes que pourroit entraîner ſon union avec un homme auſſi violent.

Toute femme, par nos loix, eſt abſolu-

ment maîtresse de disposer de sa main. Elle se détermina donc, dans la crainte d'être malheureuse, à en épouser un autre, qui possédoit un caractere plus conforme au sien. Les flambeaux de cet hymen allumerent la rage dans un cœur extrême, & qui dès sa plus tendre jeunesse n'avoit jamais connu la modération. Il fit plusieurs défis secrets à son heureux rival, mais celui-ci les méprisa; car il y a plus de bravoure à dédaigner l'insulte, à étouffer un juste ressentiment, qu'à céder en furieux à un appel que d'ailleurs nos loix & la raison proscrivent également. Cet homme passionné n'écoutant que la jalousie, l'attaqua avant-hier au détour d'un sentier hors de la ville; & sur le refus nouveau que celui-ci fit d'en venir aux mains, il saisit une branche d'arbre & l'étendit mort à ses pieds. Après ce coup affreux le barbare osa se mêler parmi nous; mais le crime étoit déja gravé sur son front. Dès que nous le vîmes, nous reconnûmes le forfait qu'il vouloit cacher. Nous le jugeâmes criminel sans connoître encore la nature du délit. Bientôt nous apperçûmes plusieurs citoyens, les yeux mouillés de pleurs, qui portoient à pas lents

lents & juſqu'au pied du trône de la juſtice ce cadavre ſanglant qui crioit vengeance.

A l'âge de quatorze ans, on nous lit les loix de la patrie. Chacun eſt obligé de les écrire de ſa main (1), & nous faiſons tous ferment de les accomplir. Ces loix nous ordonnent de déclarer à la juſtice tout ce qui peut l'éclairer ſur les infractions qui troublent l'ordre de la ſociété, & ces loix ne pourſuivent que ce qui lui porte un dommage réel. Nous renouvellons ces ſerments ſacrés tous les dix ans; & ſans être délateurs, chacun de nous veille à la garde du dépôt reſpectacle des loix.

Hier on a lancé le monitoire, qui eſt un

(1) C'eſt une choſe inconcevable que nos loix les plus importantes, tant civiles que criminelles, ſoient ignorées de la plus grande partie de la nation. Il feroit ſi facile de leur imprimer un caractere de majeſté; mais elles n'éclatent que pour foudroyer, & jamais pour porter le citoyen à la vertu. Le code ſacré des loix eſt écrit en langage ſec & barbare, & dort dans la pouſſiere du greffe. Seroit-il mal-à-propos de le revêtir des charmes de l'éloquence & de le rendre ainſi précieux à la multitude.

acte purement civil. Quiconque tarderoit à déclarer ce qu'il a vu, se couvriroit d'une tache infamante. C'est par cette voie que l'homicide s'est tout-à-coup découvert. Il n'y a que le scélérat familiarisé dès long-temps avec le crime, qui puisse nier de sang-froid l'attentat qu'il vient de commettre; & ces sortes de monstres dont notre nation est purgée, ne nous épouvantent plus que dans l'histoire des derniers siecles.

Venez, courez avec moi à la voix de la justice, qui appelle tout le peuple pour être témoin de ses arrêts formidables. C'est le jour de son triomphe, & tout funeste qu'il est, nous ne pouvons qu'y applaudir. Vous ne verrez point un malheureux plongé depuis six mois dans les cachots, les yeux éblouis de la lumiere du soleil, les os brisés par un supplice préliminaire & obscur (2),

(2) Malheur à l'état qui rafine les loix pénales. La mort ne suffit-elle pas, & pouvoit-on penser que l'homme ajouteroit à son horreur! Qu'est-ce qu'un magistrat qui interroge avec des leviers, & qui écrase à loisir un malheureux sous la progression lente & graduée des plus horribles douleurs; qui, ingénieux dans ses tortures, arrête la mort,

plus horrible que celui qu'il va ſubir, s'avancer hideux & mourant vers un échafaud dreſſé dans une petite place. De votre temps, le criminel jugé ſous le ſecret des guichets, étoit quelquefois roué dans le ſilence des nuits, à la porte du citoyen qui dormoit, & qui s'éveilloit en ſurſaut aux cris lamentables du patient; incertain ſi le malheureux tomboit ſous le glaive d'un bourreau, ou ſous le fer d'un aſſaſſin. Nous n'avons point de ces tourments qui font frémir la nature: nous reſpectons l'humanité dans ceux mêmes qui l'ont outragée. Il ſembloit dans votre ſiecle qu'on ne vouloit tuer qu'un homme, tant vos ſcenes tragiques, multipliées de ſang-froid, avoient perdu de leur force énergique, tout horribles qu'elles étoient.

Le coupable, loin d'être traîné d'une maniere qui donne à la juſtice un air bas &

lorſque, douce & charitable, elle s'avançoit pour délivrer la victime! Ici le ſentiment ſe révolte. Mais s'il faut raiſonner l'inutilité de la queſtion, voyez l'admirable *Traité des délits & des peines*; je défie qu'on réponde quelque choſe de ſolide en faveur de cette loi barbare.

ignoble, ne ſera pas même enchaîné. Eh! pourquoi ſes mains ſeroient-elles chargées de fers, lorſqu'il ſe livre volontairement à la mort! La juſtice a bien le droit de le condamner à perdre la vie, mais elle n'a pas le droit de lui imprimer la marque de l'eſclavage. Vous le verrez marcher librement au milieu de quelques ſoldats, poſés ſeulement pour contenir la multitude. On ne craint point qu'il ſe flétriſſe une ſeconde fois, en voulant échapper à la voix terrible qui l'appelle. Et où fuiroit-il? Quel pays, quel peuple recevroit dans ſon ſein un homicide (3)? Et lui, comment pourroit-il effacer cette marque effrayante qu'une main

(3) On dit que l'Europe eſt policée; & un homme qui a commis un aſſaſſinat à Paris, ou qui a fait une banqueroute frauduleuſe, ſe retire à Londres, à Madrid, à Lisbonne, à Vienne, où il jouit paiſiblement du fruit de ſon forfait. Au milieu de tant de traités puériles, ne pourroit-on pas ſtipuler que le meurtrier ne trouveroit nulle part aucun aſyle! Tous les états & tous les hommes ne ſont-ils pas intéreſſés à pourſuivre un homicide? mais les monarques s'accordent plutôt ſur la deſtruction des jéſuites.

divine imprime ſur le front d'un meurtrier? La tempête du remords s'y peint en caracteres viſibles ; & l'œil accoutumé au viſage de la vertu diſtingueroit ſans peine la phyſionomie du crime. Comment, enfin, le malheureux reſpireroit-il librement ſous le poids immenſe qui peſe ſur ſon cœur ?

Nous arrivâmes à une place ſpacieuſe, qui environnoit les marches du palais de la juſtice. Un large perron régnoit en face de la ſalle des audiences. C'etoit ſur cette eſpece d'amphithéatre que le ſénat s'aſſembloit dans les affaires publiques, en préſence du peuple ; c'étoit ſous ſes yeux qu'il ſe plaiſoit à traiter des grands intérêts de la patrie. La multitude des citoyens aſſemblées leur inſpiroit des penſées dignes de la cauſe auguſte remiſe entre leurs mains. La mort d'un homme étoit une calamité pour l'état. Les juges ne manquoient pas de donner à ce jugement tout l'appareil, toute l'importance qu'il mérite. L'ordre des avocats étoit d'un côté, tout prêt à parler pour l'innocent, à ſe taire pour le coupable. De l'autre, le prélat, accompagné des paſteurs, la tête nue, invoquoit en ſilence le Dieu des miſéricordes, &

édifioit le peuple répandu en foule sur toute la place (4).

(4) Notre justice n'épouvante point, elle dégoûte : s'il est au monde un spectacle odieux, révoltant, c'est de voir un homme ôter son chapeau bordé, déposer son épée sur l'échafaud, monter à l'échelle en habit de soie ou en habit galonné, & danser indécemment sur le malheureux qu'il étrangle. Pourquoi ne pas donner à ce bourreau l'aspect formidable qu'il doit avoir ? Que signifie cette atrocité froide ! Les loix perdent leur dignité, & le supplice sa terreur. Le juge est encore mieux poudré que le bourreau. Faut-il accuser ici l'impression que j'ai ressentie ? J'ai frémi, non du forfait du criminel, mais du sang-froid horrible de tous ceux qui l'environnoient. Il n'y a eu que l'homme généreux qui réconcilioit l'infortuné avec l'Etre suprême, qui lui aidoit à boire le calice de mort, qui m'ait semblé conserver quelque chose d'humain. Ne voulons-nous que tuer des hommes ? Ignorons-nous l'art d'effrayer l'imagination, sans outrager l'humanité ? Apprenez enfin, hommes légers & cruels, apprenez à être juges : sachez prévenir le crime : conciliez ce qu'on doit aux loix & à l'homme. Je n'aurai point la force de parler ici de ces tortures recherchées, qu'on a fait subir à quelques criminels réservés, pour ainsi dire, à un supplice privilégié. O honte de ma patrie ! les yeux de ce sexe qui sembloit fait pour la pitié, furent ceux qui resterent le plus long-temps attachés sur cette scene d'horreur. Tirons le rideau. Que dirois-je à ceux qui ne m'entendent pas !

Le criminel parut. Il marchoit revêtu d'une chemise ensanglantée. Il se frappoit la poitrine avec toutes les marques d'un repentir sincere. Son front ne présentoit point cet accablement affreux, qui ne convient point à un homme qui doit savoir mourir lorsqu'il le faut & sur-tout lorsqu'il a mérité la mort. On le fit passer auprès d'une espece de cage, que l'on me dit être le lieu où l'on avoit exposé le cadavre de l'homme assassiné. On le conduisit à cette grille; & cette vue porta dans son cœur de si violents remords, qu'on lui permit de se retirer. Il s'approcha de ses juges; mais il ne mit un genou en terre que pour baiser le livre sacré de la loi. Alors on l'ouvrit, & on lut à haute voix l'article qui regardoit les homicides; on le lui mit sous les yeux, afin qu'il le lût. Il tomba à genoux une seconde fois, & s'avoua coupable. Le chef du sénat, monté sur une estrade, lut sa condamnation d'une voix forte & majestueuse. Tous les conseillers, ainsi que les avocats, qui s'étoient tenus debout, s'assirent alors pour annoncer que nul d'entr'eux ne prenoit sa défense.

Après que le chef du sénat eut achevé

la lecture, il tendit la main au criminel & daigna le relever, en lui disant : « Il ne » vous reste plus qu'à mourir avec fermeté, » pour obtenir votre pardon de Dieu & des » hommes. Nous ne vous haïssons pas ; » nous vous plaignons, & votre mémoire » ne sera pas en horreur parmi nous. Obéis- » sez volontairement à la loi, & respectez » sa rigueur salutaire. Voyez nos larmes » qui coulent ; elles vous sont un sûr té- » moignage que l'amour sera le sentiment » qui succédera dans nos cœurs, lorsque la » justice aura accompli son fatal ministere. » La mort est moins affreuse que l'igno- » minie. Subissez l'une, pour vous affran- » chir de l'autre. Il vous est encore permis » de choisir : si vous voulez vivre, vous » vivrez, mais dans l'opprobre & chargé » de notre indignation. Vous verrez ce so- » leil, qui vous accusera chaque jour d'avoir » privé un de vos semblables de sa douce » & brillante lumiere. Elle ne vous sera plus » qu'odieuse, car les regards de tous, tant » que nous sommes, ne vous peindront que » le mépris que nous faisons d'un assassin. » Vous porterez par-tout le poids de vos

» remords & la honte éternelle d'avoir réſiſté » à la loi juſte qui vous condamne. Soyez » équitable envers la ſociété, & jugez-vous » vous-même (5). »

Le criminel fit un ſigne de tête, par lequel il ſignifioit qu'il ſe jugeoit digne de mort (6). Il s'apprêta alors à la ſubir avec courage, & même avec cette décence qui, dans ce dernier moment, eſt le plus beau

---

(5) Ceux qui occupent une place qui leur donne quelque pouvoir ſur les hommes doivent trembler d'agir ſuivant leur caractere; ils doivent regarder tous les coupables comme des malheureux plus ou moins inſenſés. Il faut donc que l'homme qui agit ſur eux ſente toujours dans ſon cœur qu'il agit ſur ſes ſemblables, que des cauſes qui nous ſont inconnues ont égaré dans des routes malheureuſes. Il faut que le juge ſévere, en prononçant la condamnation avec majeſté, gémiſſe de ne pouvoir ſouſtraire le criminel au ſupplice. Epouvanter le crime par le plus grand appareil de la juſtice, ménager en ſecret le coupable; tels doivent être les deux pivots de la juriſprudence criminelle.

(6) Heureuſe conſcience, juge équitable & prompt, ne t'éteins point dans mon être! Apprends-moi que je ne puis porter aux hommes la moindre atteinte ſans en recevoir le contre-coup, & qu'on ſe bleſſe toujours ſoi-même en bleſſant un autre.

caractere de l'humanité (7). Il cessa d'être traité en coupable. Le cercle des pasteurs vint & l'environna. Le prélat lui donna le baiser de paix, & lui ôtant sa chemise ensanglantée, le revêtit d'une tunique blanche, emblême de sa réconciliation avec les hommes. Ses parents, ses amis coururent à lui & l'embrasserent. Il parut consolé en recevant leurs caresses, en se voyant couvert de ce vêtement, gage du pardon qu'il recevoit de la patrie. Les témoignages de leur amitié lui déroboient l'horreur de ses derniers moments. Livré à leurs embrassements, il perdoit de vue l'image de la mort. Le prélat s'avança vers le peuple, & choisit ce moment pour faire un discours véhément & pathétique sur le danger des passions. Il étoit si beau, si vrai, si touchant, que tous les cœurs étoient saisis d'admiration & de terreur. Chacun se promettoit bien de veiller avec soin sur soi-même, & d'étouffer ces germes de ressentiment qui croissent à notre

(7) Agésilas voyant un malfaiteur endurer constamment le supplice : *Ah ! le méchant homme*, dit-il, *d'abuser ainsi de la vertu !*

infu, & qui forment bientôt la matiere des paſſions déſordonnées.

Pendant ce temps un député du ſénat portoit la ſentence de mort au monarque, pour qu'il la ſignât de ſa propre main. Perſonne ne pouvoit être mis à mort que par la volonté de celui en qui réſidoit la puiſſance du glaive. Ce bon pere auroit bien voulu ſauver la vie à un inforuné (8); mais il ſacrifia dans ce moment les plus chers deſirs de ſon cœur à la néceſſité d'une juſtice exemplaire.

Le député revint. Alors les cloches de la ville recommencerent leur ſon funebre; les tambours répéterent leur marche lugubre, & les gémiſſements d'un peuple nombreux ſe mêlant dans l'air à ces déplorables accents, on eût dit que la ville touchoit à un déſaſtre univerſel. Les amis, les parents de l'infortuné qui alloit perdre la vie, lui donnerent les derniers baiſers. Le prélat invoqua à haute

(8) Je ſuis fâché que nos rois aient renoncé à cette ancienne & ſage coutume : ils ſignent tant de papiers; pourquoi ont-ils renoncé au plus auguſte privilege de leur couronne ?

voix la miséricorde de l'Etre suprême ; & tout le peuple, d'une voix unanime, cria vers la voûte des cieux : *Grand Dieu, ouvre-lui ton sein ! Dieu clément, pardonne-lui, comme nous lui pardonnons !* Ce n'étoit qu'une voix immense qui montoit fléchir la colere céleste.

On le conduisit à pas lents près de cette grille dont j'ai parlé, toujours environné de ses proches. Six fusiliers, le front voilé d'un crêpe, s'avancerent : le chef du sénat donna le signal, en élevant le livre de la loi ; les coups partirent, & l'ame se dégagea de ses liens (9).

On releva le corps de l'infortuné ; son crime étant pleinement expié par la mort, il rentroit dans la classe des citoyens. Son nom qui avoit été effacé, fut inscrit de nouveau sur les registres publics, avec les noms de ceux qui étoient décédés le même jour. Ce

(9) Il m'est arrivé plusieurs fois d'entendre débattre cette question : *Si la personne du bourreau est infame.* J'ai toujours tremblé qu'on ne prononçât en sa faveur, & je n'ai jamais pu me lier d'amitié avec ceux qui le rangeoient dans la classe des autres citoyens. J'ai peut-être tort, mais je sens ainsi.

peuple n'avoit pas la baſſe cruauté de pourſuivre la mémoire d'un homme juſque dans le tombeau, & de faire rejaillir ſur toute une famille innocente le crime d'un ſeul (10); il ne ſe plaiſoit pas à déshonorer gratuitement des citoyens utiles, à faire des malheureux pour le plaiſir barbare de les humilier. On porta ſon corps pour être brûlé avec les corps de ſes compatriotes, qui la veille avoient payé l'inévitable tribut qu'exige la nature. Ses parents n'avoient d'autre douleur à combatre que celle que leur inſpiroit la perte d'un ami ; & le ſoir même une place de confiance étant venue à vaquer, le roi conféra cette place honorable au frere du criminel. Chacun applaudit à ce choix, que dictoit à la fois l'équité & la bienfaiſance.

Tout attendri, tout pénétré, je diſois à mon voiſin : ô que l'humanité eſt reſpectée parmi vous ! La mort d'un citoyen eſt un

(10) Vil & mépriſable préjugé, qui confond toutes les notions de juſtice, contraire à la raiſon, & peu digne d'un peuple qui n'eſt ni méchant, ni imbécille.

deuil univerfel pour la patrie ! — C'eft que nos loix, me répondit-il, font fages & humaines : elles penchent vers la réformation plutôt que vers le châtiment ; & le moyen d'épouvanter le crime n'eft point de rendre la punition commune, mais formidable. Nous avons foin de prévenir les crimes : nous avons des lieux deftinés à la folitude, où les coupables ont auprès d'eux des gens qui leur infpirent le repentir, qui amolliffent peu-à-peu leur cœur endurci, qui l'ouvrent par degré aux charmes purs de la vertu, dont les attraits fe font fentir à l'homme le plus dépravé.

Voyons-nous le médecin au premier accès d'une fievre violente abandonner le malade à la mort ? Pourquoi n'agiroit-on pas de même avec ceux qui fe font rendus coupables, mais qui peuvent s'améliorer ? Il y a peu de cœurs affez corrompus pour que la perfévérance ne puiffe les corriger ; & peu de fang verfé à propos cimente notre tranquillité & notre bonheur.

Vos loix pénales étoient toutes faites en faveur des riches, toutes impofées fur la tête du pauvre. L'or étoit devenu le dieu

des nations. Des édits, des gibets entouroient toutes les possessions ; & la tyrannie, le glaive en main, marchandoit les jours, la sueur & le sang du malheureux : elle ne mit point de distinction dans le châtiment, & accoutuma le peuple à n'en point voir dans les crimes : elle punissoit le moindre délit comme un attentat énorme. Qu'arriva-t-il ? La multitude de ces loix multiplia les crimes, & les infracteurs devinrent aussi cruels que leurs juges : ainsi le législateur, en voulant unir les membres de la société, serra les liens jusqu'à produire des mouvements convulsifs. Au lieu de soulager, ces liens déchirerent, & la plaintive humanité jetant un cri de douleur, vit trop tard que les tortures des bourreaux n'inspirerent jamais la vertu (11).

---

(11) Si l'on vient à examiner la validité du droit que les sociétés humaines se sont attribué de punir de mort, on demeure effrayé du point imperceptible qui sépare l'équité de l'injustice. Alors on a beau accumuler les raisonnements, toutes les lumieres ne servent qu'à nous égarer. Il faut revenir à la seule loi naturelle, qui respecte bien plus que nos institutions la vie des uns des autres ; elle nous apprend que la loi du talion

CHAPITRE XVII.

Pas ſi éloigné qu'on le penſe.

Nous converſâmes long-temps ſur cette matiere importante ; mais, comme ce ſujet ſérieux nous gagnoit profondément & que notre tête échauffée alloit tomber dans cet

eſt la plus conforme de toutes à la droite raiſon. Parmi ces gouvernements naiſſants qui ont encore l'empreinte de la nature, il n'y a preſque pas de crime qui ſoit puni de mort. Dans le cas du meurtre, ce n'eſt plus douteux, car la nature crie de s'armer contre les meurtriers; mais dans le cas de vol, la barbarie qui condamne au trépas ſe fait pleinement ſentir : c'eſt une punition immenſe pour une bagatelle, & la voix d'un million d'hommes, adorateurs de l'or, ne peut rendre valable ce qui eſt eſſentiellement nul. On dira que le voleur aura fait un contrat avec moi, de conſentir à être puni de mort s'il me vole mon bien; mais aucun n'a droit de faire ce marché, parce qu'il eſt injuſte, barbare & inſenſé : injuſte, en ce que ſa vie ne lui appartient pas; barbare, en ce qu'aucune proportion n'eſt gardée; inſenſé, en ce qu'il eſt incomparablement plus utile que deux hommes vivent, qu'il ne l'eſt qu'un autre jouiſſe de quelque commodité excluſive ou ſuperflue.

Cette note eſt tirée d'un bon roman intitulé : *Miniſtre de Wakefield.*

excès de ſentiment où l'on perd le calme toujours néceſſaire à la réflexion, je l'interrompis bruſquement, comme on va le voir. --- Dites-moi, je vous prie, qui l'emporte, du *moliniſte*, ou du *janſéniſte* ? — Mon ſavant me répondit par un grand éclat de rire. Je ne pus en tirer autre choſe. Mais, diſois-je, répondez-moi, de grace. Ici étoient les capucins, là les cordeliers, plus loin les carmes: que ſont devenus tous ces porte-frocs avec leurs ſandales, leur barbe & leurs diſciplines ?

— Nous n'engraiſſons plus dans notre état une foule d'automates auſſi ennuyés qu'ennuyeux, qui faiſoient le vœu imbécille de n'être jamais hommes, & qui rompoient toute ſociété avec ceux qui l'étoient. Nous les avons cru cependant plus dignes de pitié que de blâme. Engagés dès l'âge le plus tendre dans un état qu'ils ne connoiſſoient pas, c'étoient les loix qui étoient coupables en leur permettant de diſpoſer aveuglément d'une liberté dont ils ne connoiſſoient pas le prix.

Les ſolitaires, dont la maiſon de retraite étoit élevée avec pompe au milieu du tumulte des villes, ſentirent peu-à-peu les

charmes de la ſociété & s'y livrerent. En voyant des freres unis, des peres heureux, des familles tranquilles, ils regretterent de ne pas partager ce bonheur : ils ſoupirerent en ſecret ſur ce moment d'erreur qui leur avoit fait abjurer une vie plus douce; & ſe maudiſſant les uns les autres, comme des forçats dans les chaînes (1), ils hâterent l'inſtant qui devoit ouvrir les portes de leur priſon. Il ne tarda pas : le joug fut ſecoué ſans criſe & ſans efforts, parce que l'heure étoit venue. Ainſi l'on voit un fruit mûr ſe détacher à la plus légere ſecouſſe de la branche qui le portoit (2). Sortis en foule,

(1) Toutes ces maiſons religieuſes où les hommes ſont entaſſés les uns ſur les autres, couvent des guerres inteſtines. Ce ſont des ſerpents qui ſe déchirent dans l'ombre. Le moine eſt un animal froid & chagrin : l'ambition d'avancer dans ſon corps le deſſeche; il a tout le loiſir de réfléchir ſa marche, & ſon ambition plus concentrée a quelque choſe de ſombre. Lorſqu'une fois il a ſaiſi le commandement, il eſt dur & impitoyable par eſſence.

(2) En fait d'adminiſtration publique, point de ſecouſſe violente; rien n'eſt plus dangereux : la raiſon & le temps operent les plus grands changements & mettent un ſceau irrévocable.

& avec toutes les démonſtrations de la plus grande alégreſſe, ils redevinrent hommes, d'eſclaves qu'ils étoient.

Ces moines robuſtes (3), en qui ſembloit revivre la ſanté des premiers âges du monde, le front vermeil d'amour & de joie, épouſerent ces colombes gémiſſantes, ces vierges pures, qui ſous le voile monaſtique avoient ſoupiré plus d'une fois après un état un peu moins ſaint & plus doux (4). Elles accom-

(3) Luther tonnant avec ſon éloquence fougueuſe contre les vœux monaſtiques, a avancé qu'il étoit auſſi peu poſſible d'accomplir la loi de continence que de ſe dépouiller de ſon ſexe.

(4) Quelle cruelle ſuperſtition enchaîne dans une priſon ſacrée tant de jeunes beautés qui recelent tous les feux permis à leur ſexe, que redouble encore une clôture éternelle, & juſqu'aux combats qu'elles ſe livrent! Pour bien ſentir tous les maux d'un cœur qui ſe dévore lui-même, il faudroit être à ſa place. Timide, confiante, abuſée, étourdie par un enthouſiaſme pompeux, cette jeune fille a cru long-temps que la religion & ſon Dieu abſorberoient toutes ſes penſées: au milieu des tranſports de ſon zele, la nature éveille dans ſon cœur ce pouvoir invincible qu'elle ne connoît pas & qui la ſoumet à ſon joug impérieux. Ces traits ignés portent le ravage dans ſes ſens: elle brûle dans le calme de la retraite; elle combat, mais ſa conſtance

plirent les devoirs de l'hymen avec une ferveur édifiante ; leurs chaſtes flancs enfanterent des rejetons dignes d'un ſi beau lien. Leurs époux fortunés & non moins radieux, eurent moins d'empreſſement à ſolliciter la canoniſation de quelques os vermoulus : ils ſe contenterent tout uniment d'être bons peres, bons citoyens ; & je crois fermement qu'ils n'en allerent pas moins en paradis après leur mort, ſans avoir fait leur enfer pendant leur vie.

---

eſt vaincue : elle rougit & deſire. Elle regarde autour d'elle, & ſe voit ſeule ſous des barreaux inſurmontables, tandis que tout ſon être ſe porte avec violence vers un objet fantaſtique que ſon imagination allumée pare de nouveaux attraits. Dès ce moment plus de repos. Elle étoit née pour une heureuſe fécondité : un lien éternel la captive & la condamne à être malheureuſe & ſtérile. Elle découvre alors que la loi l'a trompée, que le joug qui détruit la liberté n'eſt pas le joug d'un Dieu, que cette religion qui l'a engagée ſans retour, eſt l'ennemie de la nature & de la raiſon. Mais que ſervent ſes regrets & ſes plaintes ! Ses pleurs, ſes ſanglots ſe perdent dans la nuit du ſilence. Le poiſon brûlant qui fermente dans ſes veines, détruit ſa beauté, corrompt ſon ſang, précipite ſes pas vers le tombeau. Heureuſe d'y deſcendre, elle ouvre elle-même le cercueil où elle doit goûter le ſommeil de ſes douleurs.

Il eſt vrai qu'au temps de cette réforme cela parut un peu extraordinaire à l'évêque de Rome ; mais lui-même eut bientôt de ſi ſérieuſes affaires à démêler pour ſon propre compte.... —— Qu'appellez-vous l'évêque de Rome ? -- C'eſt la pape, pour parler conformément à vos expreſſions ; mais, comme je vous l'ai dit, nous avons changé beaucoup de termes gothiques. Nous ne ſavons plus ce que c'eſt que canonicats, bulles, bénéfices, évêchés d'un revenu immenſe (5). On ne va plus baiſer les pantoufles du ſucceſſeur d'un apôtre, à qui ſon maître n'a donné que des exemples d'humilité : & comme ce même apôtre prêchoit la pauvreté, tant par ſon exemple que par ſa parole, nous n'avons plus envoyé l'or le plus pur, le plus néceſſaire à l'état, pour des indulgences dont ce bon magicien n'étoit rien moins qu'a-

(5) Je ne puis m'accoutumer à voir des princes eccléſiaſtiques, environnés de tout l'appareil du luxe, ſourire dédaigneuſement aux malheurs publics, & oſer parler de mœurs & de religion dans de plats mandements qu'ils font écrire par des cuiſtres qui inſultent au bon ſens avec une effronterie ſcandaleuſe.

vare. Tout cela lui a caufé d'abord quelques déplaifirs; car on n'aime pas à perdre de fes droits, lors même qu'ils font peu légitimes: mais bientôt il a fenti que fon véritable appanage étoit le ciel; que les chofes terreftres n'étoient pas de fon regne, & qu'enfin les richeffes du monde étoient des vanités, comme tout ce qui eft fous le foleil.

Le temps, dont la main invifible & fourde mine les tours orgueilleufes, a fappé ce fuperbe & incroyable monument de la crédulité humaine (6). Il eft tombé fans bruit: fa force étoit dans l'opinion; l'opinion a changé, & le tout s'eft exhalé en fumée. C'eft ainfi qu'après un redoutable incendie on ne voit plus qu'une vapeur infenfible & légere, où régnoit un vafte embrafement.

Un prince digne de régner tient fous fa main cette partie de l'Italie; & cette Rome antique a revu des Céfars: j'entends par ce mot des Titus, des Marc-Aurele, & non ces

(6) Le mufti chez les Turcs étend fon infaillibilité jufque fur les faits hiftoriques. Il s'avifa fous le regne d'Amurat de déclarer hérétiques tous ceux qui ne croiroient pas que le fultan iroit en Hongrie.

monftres qui portoient une face humaine. Ce beau pays s'eft ranimé, dès qu'il a été purgé de ces plantes parifites. Ce royaume tient aujourd'hui fon rang, & porte une phyfionomie vive & parlante, après avoir été emmailloté pendant plus de dix-fept fiecles dans des haillons ridicules & fuperftitieux qui lui coupoient la parole & lui gênoient la refpiration.

CHAPITRE XVIII.

Les Miniftres de Paix.

POURSUIVEZ, charmant endoctrineur! cette révolution, dites-vous, s'eft faite de la maniere la plus paifible & la plus heureufe. ——Elle a été l'ouvrage de la philofophie: elle agit fans bruit, elle agit comme la nature, avec une force d'autant plus fûre qu'elle eft infenfible. --- Mais j'ai bien des difficultés à vous propofer. Il faut une religion. --- Sans doute, reprit-il avec tranfport. Eh! quel eft l'ingrat qui demeurera muet au milieu des miracles de la création, fous la

voûte brillante du firmament ? Nous adorons l'Etre suprême ; mais le culte qu'on lui rend ne cause plus aucun trouble, aucun débat. Nous avons peu de ministres : ils sont sages, éclairés, tolérants ; ils ignorent l'esprit de faction, & en sont plus chéris, plus respectés : ils ne sont jaloux que d'élever des mains pures vers le trône du pere des humains : ils les chérissent tous à l'imitation du Dieu de bonté : l'esprit de paix & de concorde anime leurs actions, autant que leurs discours ; aussi, vous dis-je, sont-ils universellement aimés. Nous avons un saint prélat qui vit avec ses pasteurs comme avec ses égaux & ses freres.

Ces places ne s'accordent qu'à l'âge de quarante ans, parce que c'est alors seulement que les passions turbulentes s'éteignent, & que la raison si tardive dans l'homme exerce son paisible empire. Leur vie exemplaire marque le plus haut degré de la vertu humaine. Ce sont eux qui consolent les affligés, qui découvrent au malheureux un Dieu bon, qui veille sur eux & qui contemple leurs combats pour les récompenser un jour. Ils cherchent l'indigence cachée sous le manteau de la honte,

honte ; & lui donnent des secours sans la faire rougir. Ils réconcilient les esprits divisés, en leur portant des paroles de douceur & de paix. Les plus fiers ennemis s'embrassent en leur présence, & leurs cœurs attendris ne sont plus ulcérés. Enfin ils remplissent tous les devoirs d'hommes qui osent parler au nom du Maître éternel.

---J'aime beaucoup ces ministres, repris-je ; mais vous n'avez donc plus parmi vous de gens spécialement consacrés à réciter à toutes les heures du jour d'une voix nasale des cantiques, des pseaumes, des hymnes ? Aucun parmi vous n'aspire à la canonisation ? Qu'est-elle devenue ? Quels sont vos saints ? --- Nos saints ! vous voulez, sans doute, dénoter ceux qui prétendent à un plus haut degré de perfection, qui s'élevent au-dessus de la foiblesse humaine : oui, nous avons de ces hommes célestes ; mais vous croyez bien qu'ils ne menent pas une vie obscure & solitaire, qu'ils ne se font pas un mérite de jeûner, de psalmodier de mauvais latin, ou de demeurer muets & sots toute leur vie : c'est au grand jour qu'ils montrent la force, la constance de leurs ames. Apprenez qu'ils se chargent

volontairement de tous les travaux pénibles ou qui dégoûtent le reste des hommes ; ils pensent que les bons offices, les œuvres charitables, sont plus agréables à Dieu que la priere.

S'agit-il, par exemple, de curer les égouts, les puits, de transporter les immondices, de s'assujettir aux emplois les plus bas, les plus abjects ou les plus dangereux, comme de porter au milieu d'un incendie le secours des pompes, de marcher sur des poutres brûlantes, de s'élancer dans les eaux pour sauver la vie à un malheureux prêt à périr, &c. ces généreuses victimes du bien public se remplissent, s'enflamment d'un courage actif, par l'idée grande & sublime de se rendre utiles & d'épargner le sentiment de la douleur à leurs compatriotes. Ils se font un devoir de ces occupations, avec autant de joie & de plaisir que si c'étoient les plus douces, les plus belles : ils font tout pour l'humanité, tout pour la patrie & jamais rien pour eux. Les uns sont cloués au chevet du lit des malades, & les servent de leurs mains ; d'autres descendent dans les carrieres, en détachent, en arrachent les pierres : tour-à-tour

manœuvres, pionniers, porte-faix, &c. Ils semblent des esclaves qu'un tyran a courbés sous un joug de fer. Mais ces ames charitables ont en vue le desir de plaire à l'Eternel en servant leurs semblables : insensibles aux maux présents, ils attendent que Dieu les récompensera, parce que le sacrifice des voluptés de ce monde est fondé sur une utilité réelle, & non sur un caprice bigot.

Je n'ai pas besoin de vous dire que nos respects les accompagnent pendant leur vie & après leur mort ; & comme notre plus vive reconnoissance seroit insuffisante, nous laissons à l'auteur de tout bien cette dette immense à acquitter, persuadés qu'il est le seul qui sache la juste mesure des récompenses méritées.

Tels sont les saints que nous vénérons, sans croire autre chose sinon qu'ils ont perfectionné la nature humaine dont ils sont l'honneur. Ils ne font d'autres miracles que ceux dont je viens de vous entretenir. Les martyrs du christianisme avoient assurément leur dignité. Il étoit beau, sans doute, de braver les tyrans des ames, de souffrir la mort la plus horrible, plutôt que d'immoler

le ſentiment intime d'une vérité qu'on a adoptée de cœur & d'eſprit : mais qu'il y a plus de grandeur à conſacrer une vie entiere à des ouvrages renaiſſants & ſerviles, à ſe rendre les bienfaiteurs perpétuels de l'humanité affligée & plaintive, à ſécher toutes les larmes qui coulent (1), à arrêter, à prévenir l'effuſion d'une ſeule goutte de ſang. Ces hommes extraordinaires ne préſentent point leur genre de vie comme un modele à ſuivre ; ils ne ſe glorifient point de leur héroïſme ; ils ne s'abaiſſent point pour attirer la vénération publique : ſur-tout ils ne cenſurent point les dé-

(1) Un conſeiller au parlement, dans le ſiecle dernier, avoit donné tout ſon bien aux pauvres : n'ayant plus rien il quêtoit par-tout pour eux. Il rencontre dans la rue un traitant, s'attache à lui, le pourſuit en diſant : *quelque choſe pour mes pauvres, quelque choſe pour mes pauvres*. Le traitant réſiſte & répond la formule ordinaire : *je ne puis rien pour eux, Monſieur, je ne puis rien*. Le conſeiller ne le quitte pas, le prêche, le ſollicite, le ſuit juſque dans ſon hôtel, monte à ſon appartement, le ſupplie à pluſieurs repriſes, le relance juſque dans ſon cabinet, toujours intercédant pour ſes pauvres. Le brutal millionnaire impatienté lui donne un ſoufflet. *Hé bien ! voilà pour moi*, reprit le conſeiller, *& pour mes pauvres !*

fauts du prochain ; beaucoup plus attentifs à lui procurer une vie douce & commode, fruit de leurs innombrables ſoins. Lorſque ces ames auguſtes vont rejoindre l'Etre parfait dont elles ſont émanées, nous n'enchâſſons point leurs cadavres dans un métal plus vil encore ; nous écrivons l'hiſtoire de leur vie, & nous tâchons de l'imiter, au moins dans ſon détail. — Plus j'avance, plus je vois des changements inattendus. — Vous en verrez bien d'autres ! Si vingt plumes n'atteſtoient la même choſe, nous révoquerions aſſurément en doute l'hiſtoire de votre ſiecle. Comment ! les ſerviteurs des autels étoient turbulents, cabaleurs, intolérants. De miſérables vermiſſeaux ſe perſécutoient & ſe haïſſoient pendant le court eſpace de leur vie, parce que ſouvent ils ne penſoient pas de même ſur de vaines ſubtilités & ſur des choſes incompréhenſibles ; de foibles créatures avoient l'audace de ſonder les deſſeins du Tout-Puiſſant, en les marquant au coin de leurs paſſions minutieuſes, orgueilleuſes & folles.

J'ai lu que ceux qui avoient moins de charité, & par conſéquent de religion, étoient ceux qui la prêchoient aux autres ; que l'on

avoit fait un métier de prier Dieu; que le nombre de ceux qui portoient cet habit lucratif, gage d'une indolente pareſſe, s'étoit multiplié à un point incroyable; qu'ils vivoient, enfin, dans un célibat ſcandaleux (a). On ajoute que vos égliſes reſſembloient à des marchés, que la vue & l'odorat y étoient également bleſſés, & que vos cérémonies étoient plus faites pour diſtraire, que pour élever l'ame vers Dieu.... Mais j'entends la trompette ſacrée, qui annonce l'heure de la priere par ſes ſons édifiants. Venez connoître notre religion, venez dans le temple voiſin rendre grace au créateur d'avoir vu lever ſon ſoleil.

(a) Quelle lepre ſur un état, qu'un clergé nombreux, faiſant profeſſion publique de ne s'attacher à d'autre femme qu'à celle d'autrui.

CHAPITRE XIX.

Le temple.

NOUS tournâmes le coin d'une rue, & j'apperçus au milieu d'une belle place un temple en forme de rotonde, couronné d'un dôme magnifique. Cet édifice soutenu sur un seul rang de colonnes avoit quatre grands portails. Sur chaque fronton on lisoit cette inscription : *Temple de Dieu.* Le temps avoit déja imprimé une teinte vénérable à ses murailles ; elles en avoient plus de majesté. Arrivé à la porte du temple, quel fut mon étonnement lorsque je lus dans un tableau ces quatre vers tracés en gros caracteres :

Loin de rien décider sur cet Etre suprême,
Gardons, en l'adorant, un silence profond ;
Sa nature est immense & l'esprit s'y confond,
Pour savoir ce qu'il est, il faut être lui-même.

Oh ! pour le coup, lui dis-je à voix basse, vous ne direz pas que ceci soit de votre siecle. — Cela ne fait pas plus l'éloge du vôtre, reprit-il, car vos théologiens devoient s'en

tenir-là. Mais cette réponse qui semble avoir été faite par Dieu même, est restée confondue parmi les vers dont on ne faisoit pas grand cas ; je ne sais cependant s'il y en a de plus beaux pour le sens qu'ils renferment, & je crois qu'ils sont ici à leur véritable place.

Nous suivîmes le peuple qui, d'un air recueilli, d'un pas tranquille & modeste, alloit remplir la profondeur du temple. Chacun s'asseyoit à son tour sur des rangs de petits sieges sans dos, & les hommes étoient séparés des femmes. L'autel étoit au centre, il étoit absolument nu, & chacun pouvoit distinguer le prêtre qui faisoit fumer l'encens. A l'instant où sa voix prononçoit les cantiques sacrés, le chœur des assistants élevoit alternativement la sienne. Leur chant doux & modéré peignoit le sentiment respectueux de leur cœur, ils sembloient pénétrés de la majesté divine. Point de statues, point de figures allégoriques, point de tableaux (1). Le saint

(1) Les protestants ont raison. Tous ces ouvrages des hommes disposent le peuple à l'idolâtrie. Pour annoncer un Dieu invisible & présent, il faut un temple où il n'y ait que lui.

nom de Dieu mille fois répété, tracé en plusieurs langues, régnoit sur toutes les murailles. Tout annonçoit l'unité d'un Dieu ; & l'on avoit banni scrupuleusement tout ornement étranger : Dieu seul enfin étoit dans son temple.

Si on levoit les yeux vers le sommet du temple, on voyoit le ciel à découvert ; car le dôme n'étoit pas fermé par une voûte de pierre, mais par des vitraux transparents. Tantôt un ciel clair & serein annonçoit la bonté du créateur ; tantôt d'épais nuages qui fondoient en torrents, peignoient le sombre de la vie, & disoient que cette triste terre n'est qu'un lieu d'exil : le tonnerre publioit combien ce Dieu est redoutable lorsqu'il est offensé ; & le calme des airs qui succédoit aux éclairs enflammés annonçoit que la soumission désarme sa main vengeresse. Quand le souffle du printemps faisoit descendre l'air de la vie, comme un fleuve balsamique, alors il imprimoit cette vérité salutaire & consolante, que les trésors de la clémence divine sont inépuisables. Ainsi les éléments & les saisons, dont la voix est si éloquente à qui sait l'entendre, parloient à ces hommes

ſenſibles & leur découvroient le maître de la nature ſous tous ſes rapports (2).

On n'entendoit point de ſons diſcordants. La voix des enfants mêmes étoit formée à un plain-chant majeſtueux. Point de muſique ſautillante & profane. Un ſimple jeu d'orgue (lequel n'étoit point bruyant) accompagnoit la voix de ce grand peuble, & ſembloit le chant des immortels qui ſe mêloit aux vœux publics. Perſonne n'entroit ni ne ſortoit pendant la priere. Aucun ſuiſſe groſſier, aucun quêteur importun ne venoit interrompre le recueillement des fideles adorateurs. Tous les aſſiſtants étoient frappés d'un religieux & profond reſpect ; pluſieurs étoient proſternés, le viſage contre terre. Au milieu de ce ſilence, de ce recueillement univerſel, je fus ſaiſis d'une terreur ſacrée : il ſembloit que la Divinité fût deſcendue dans le temple & le rempliſſoit de ſa préſence inviſible.

(2) Un ſauvage errant dans les bois contemplant le ciel & la nature, ſentant, pour ainſi dire, le ſeul maître qu'il reconnoît, eſt plus près de la veritable religion qu'un chartreux enfoncé dans ſa loge & vivant avec les fantômes d'une imagination échauffée.

Il y avoit des troncs aux portes pour les aumônes, mais ils étoient placés dans des paſſages obſcurs. Ce peuple ſavoit faire des œuvres de charité ſans le beſoin d'être remarqué. Enfin dans les moments d'adoration le ſilence étoit ſi religieuſement obſervé, que la ſainteté du lieu, jointe à l'idée de l'Etre ſuprême, portoit dans tous les cœurs une impreſſion profonde & ſalutaire.

L'exhortation du paſteur à ſon troupeau étoit ſimple, naturelle, éloquente par les choſes encore plus que par le ſtyle. Il ne parloit de Dieu que pour le faire aimer; des hommes, que pour leur recommander l'humanité, la douceur & la patience. Il ne cherchoit point à faire parler l'eſprit, tandis qu'il devoit toucher le cœur. C'étoit un pere qui converſoit avec ſes enfants ſur le parti qui leur étoit le plus convenable de prendre. On étoit d'autant plus pénétré, que cette morale ſe trouvoit dans la bouche d'un parfait honnête homme. Je ne m'ennuyai point, car le diſcours ne comportoit ni déclamation, ni portraits vagues, ni figures recherchées, & ſur-tout point de lambeaux de poëtes découſus & fondus dans

une profe qui en devient ordinairement plus froide (3).

C'eft ainfi, me dit mon guide, que tous les matins on a coutume de faire une priere publique. Elle dure une heure; & le refte du jour les portes de l'édifice demeurent fermées. Nous n'avons guere de fêtes religieufes; mais nous en avons de civiles, qui délaffent le peuple fans le porter au libertinage. En aucun jour l'homme ne doit refter oifif: à l'exemple de la nature qui n'abandonne point fes fonctions, il doit fe reprocher de quitter les fiennes Le repos n'eft point l'oifiveté. L'inaction eft un dommage réel fait à la patrie, & la ceffation du travail eft au fond un diminutif du trépas. Le temps de la priere

(3) Ce qui me déplaît four-tout dans nos prédicateurs, c'eft qu'ils n'ont point de principes ftables & affurés en fait de morale; ils puifent leurs idées dans leur texte & non dans leur cœur: aujourd'hui ils font modérés, raifonnables; allez les entendre le lendemain, ils feront intolérants, extravagants. Ce ne font que des mots qu'ils proferent: peu leur importe même qu'ils fe contredifent, pourvu que leurs trois points foient remplis. J'en ai entendu un qui pilloit l'encyclopédie, & qui déclamoit contre les encyclopédiftes.

eſt fixé : il eſt ſuffiſant pour élever le cœur vers Dieu. De longs offices amenent la tiédeur & le dégoût. Toutes les oraiſons ſecretes ſont moins méritoires que celles qui réuniſſent la publicité à la ferveur.

Ecoutez la formule de la priere uſitée parmi nous ; chacun la répete & médite ſur toutes les penſées qu'elle renferme.

« Etre unique, increé, Créateur intelligent de ce vaſte univers ! puiſque ta bonté l'a donné en ſpectacle à l'homme, puiſqu'une auſſi foible créature a reçu de toi les dons précieux de réfléchir ſur ce grand & bel ouvrage, ne permets pas qu'à l'exemple de la brute elle paſſe ſur la ſurface de ce globe ſans rendre hommage à ta toute-puiſſance & à ta ſageſſe. Nous admirons tes œuvres auguſtes. Nous béniſſons ta main ſouveraine. Nous t'adorons comme maître : mais nous t'aimons comme pere univerſel des êtres. Oui, tu es bon, autant que tu es grand ; tout nous le dit, & ſur-tout notre cœur. Si quelques maux paſſagers nous affligent ici-bas (4), c'eſt ſans doute parce qu'ils

(4) Le mal phyſique eſt comme un fardeau immenſe,

ſont inévitables : d'ailleurs tu le veux, cela nous ſuffit ; nous nous ſoumettons avec confiance, & nous eſpérons en ta clémence infinie. Loin de murmurer, nous te rendons grace de nous avoir créés pour te connoître.

» Que chacun t'honore à ſa maniere & ſelon ce que ſon cœur lui dictera de plus tendre & de plus enflammé : nous ne donnerons point de bornes à ſon zele. Tu n'as daigné nous parler que par la voix éclatante de la nature. Tout notre culte ſe réduit à t'adorer, à te bénir, à crier vers ton trône que nous ſommes foibles, miſérables, bornés, & que nous avons beſoin de ton bras ſecourable.

» Si nous nous trompions, ſi quelque culte ancien ou moderne étoit plus agréable à tes yeux que le nôtre, ah ! daigne ouvrir nos yeux & diſſiper les ténebres de notre eſprit ; tu nous trouveras fideles à tes ordres. Mais ſi

---

mais ſupporté par la maſſe entiere des hommes. Chacun n'a que ſon poids, de ſorte que cette peſanteur, qui révolte au premier coup-d'œil, par la maniere dont elle eſt diviſée, n'excede point les forces de chaque individu.

tu es satisfait de ces foibles hommages que nous savons être dus à ta grandeur, à ta tendresse vraiment paternelle, donne-nous la constance pour persévérer dans les sentiments respectueux qui nous animent. Conservateur du genre humain ! toi, qui l'embrasses d'un coup d'œil, fais que la charité embrase de même le cœur de tous les habitants de ce globe, qu'ils s'aiment tous comme freres, qu'ils t'adressent le même cantique d'amour & de reconnoissance!

» Nous n'osons dans nos vœux limiter la durée de notre vie ; soit que tu nous enleves de cette terre, soit que tu nous y laisses, nous n'échapperons point à ton regard : nous ne te demandons que la vertu, dans la crainte d'aller contre tes impénétrables décrets ; mais humbles, soumis & résignés à tes volontés, daigne, soit que nous passions par une mort douce, soit par une mort douloureuse, daigne nous attirer vers toi, source éternelle du bonheur. Nos cœurs soupirent après ta présence. Qu'il tombe ce vêtement mortel, & que nous volions dans ton sein ! Ce que nous voyons de ta grandeur nous fait desirer d'en voir davantage. Tu as trop fait

en faveur de l'homme, pour ne pas donner de l'audace à ſes penſées : il n'éleve vers toi des vœux ſi ardents que parce que ta créature ſe ſent née pour tes bienfaits. »

Mais, mon cher Monſieur, lui dis-je, votre religion, ſi vous me permettez de vous le dire, eſt à peu près celle des anciens patriarches, qui adoroient Dieu en eſprit & en vérité ſur le ſommet des montagnes. — Juſtement, vous avez trouvé le mot propre. Notre religion eſt celle d'Enoch, d'Elie, d'Adam. C'eſt bien là du moins la plus ancienne. Il en eſt de la religion comme de la loi; la plus ſimple eſt la meilleure. Adorer Dieu, reſpecter ſon prochain, écouter cette conſcience, ce juge qui toujours veille aſſis au dedans de nous, n'étouffer jamais cette voix céleſte & ſecrete; tout le reſte eſt impoſture, fourberie, menſonge. Nos prêtres ne ſe diſent point excluſivement inſpirés de Dieu : ils ſe nomment nos égaux; ils avouent qu'ils nagent, comme nous, dans les ténebres; ils ſuivent le point lumineux que Dieu a daigné nous montrer; ils l'indiquent à leurs freres ſans deſpotiſme, ſans oſtentation. Une morale pure, & point de

dogmes extravagants, voilà le moyen de n'avoir ni impies, ni fanatiques, ni superstitieux. Nous l'avons trouvé ce moyen heureux, & nous en remercions sincérement l'auteur de tout bien.

— Vous adorez un Dieu; mais admettez-vous l'immortalité de l'ame? Quelle est votre opinion sur ce grand & impénétrable secret? Tous les philosophes ont voulu le percer. Le sage & l'insensé ont dit leur mot. Les systêmes les plus diversifiés, les plus poétiques se sont élevés sur ce fameux chapitre. Il semble avoir allumé par excellence l'imagination des législateurs. Qu'en pense votre siecle?

— Il ne faut que des yeux pour être adorateur, me répondoit-il; il ne faut que rentrer en soi-même pour sentir qu'il y a quelque chose en nous qui vit, qui sent, qui pense, qui veut, qui se détermine. Nous pensons que notre ame est distincte de la matiere, qu'elle est intelligente par sa nature. Nous raisonnons peu sur cet objet: nous aimons à croire tout ce qui éleve la nature humaine. Le systême qui l'agrandit davantage nous devient le plus cher, & nous ne pensons pas

que des idées qui honorent les créatures d'un Dieu, puissent jamais être fausses. En adoptant le plan le plus sublime, ce n'est point se tromper, c'est frapper au véritable but. L'incrédulité n'est que foiblesse, & l'audace de la pensée est la foi d'un être intelligent. Pourquoi ramperions-nous vers le néant, tandis que nous nous sentons des aîles pour voler jusqu'à Dieu, & que rien ne contredit cette hardiesse généreuse ? S'il étoit possible que nous nous trompassions, l'homme auroit donc imaginé un ordre de choses plus beau que celui qui existe ; la puissance souveraine seroit donc limitée : j'ai presque dit sa bonté.

Nous croyons que toutes les ames sont égales par leur essence, différentes par leurs qualités. L'ame d'un homme, & celle d'un animal, sont également immatérielles ; mais l'une a fait un pas de plus que l'autre vers la perfectibilité ; & voilà ce qui constitue son état actuel, mais qui toutefois peut changer.

Nous pensons ensuite que tous les astres & que toutes les planetes sont habités, mais que rien de ce que l'on voit, de ce

qu'on ſent dans l'un ne ſe trouve dans l'autre. Cette magnificence ſans bornes, cette chaîne infinie de ces différents mondes, ce cercle radieux devoit entrer dans le vaſte plan de la création. Eh bien! ces ſoleils, ces mondes ſi beaux, ſi grands, ſi divers, ils nous paroiſſent les habitations qui ont été toutes préparées à l'homme : elles ſe croiſent, ſe correſpondent, & ſont toutes ſubordonnées l'une à l'autre. L'ame humaine monte dans tous ces mondes, comme à une échelle brillante & graduée, qui l'approche à chaque pas de la plus grande perfection. Dans ce voyage, elle ne perd point le ſouvenir de ce qu'elle a vu, & de ce qu'elle a appris : elle conſerve le magaſin de ſes idées, c'eſt ſon plus cher tréſor ; elle le tranſporte par-tout avec elle. Si elle s'eſt élancée vers quelque découverte ſublime, elle franchit les mondes peuplés d'habitants qui ſont reſtés au-deſſous d'elle ; elle monte en raiſon des connoiſſances & des vertus qu'elle a acquiſes. L'ame de Newton a volé par ſa propre activité vers toutes ces ſpheres qu'il avoit peſées. Il ſeroit injuſte de penſer que le ſouffle de la mort eût

éteint ce puiſſant génie. Cette deſtruction ſeroit plus affligeante, plus inconcevable que celle de l'univers matériel. Il ſeroit de même abſurde de dire que ſon ame ſe ſeroit trouvée de niveau à celle d'un homme ignorant ou ſtupide. En effet, il eût été inutile à l'homme de perfectionner ſon ame, ſi elle n'eût pas dû s'élever, ſoit par la contemplation, ſoit par l'exercice des vertus; mais un ſentiment intime, plus fort que toutes les objections, lui crie : *développe toutes tes forces, mépriſe la mort; il n'appartient qu'à toi de la vaincre & d'augmenter ta vie qui eſt la penſée.*

Pour ces ames rampantes, qui ſe ſont avilies dans la fange du crime ou de la pareſſe, elles retournent au même point d'où elles ſont parties, ou bien elles rétrogradent. C'eſt pour long-temps qu'elles ſont attachées ſur les triſtes bords du néant, qu'elles penchent vers la matiere, qu'elles forment une race animale & vile; & tandis que les ames généreuſes s'élancent vers la lumiere divine, éternelle, elles s'enfoncent dans ces ténebres où jaillit à peine un pâle rayon d'exiſtence. Tel monarque à ſon décès devient

taupe ; tel miniftre, un ferpent vénimeux, habitant des marais empeftés : tandis que l'écrivain qu'il dédaignoit ou plutôt qu'il méconnoiffoit, a obtenu un rang glorieux parmi ces intelligences amies de l'humanité.

Pythagore avoit apperçu cette égalité des ames ; il avoit fenti cette tranfmigration d'un corps à un autre ; mais ces ames tournoient fur le même cercle, & ne fortoient jamais de leur globe. Notre métempfycofe eft plus raifonnée, & fupérieure à l'ancienne. Ces efprits nobles & généreux qui ont choifi pour guide de leur conduite le bonheur de leurs femblables, la mort leur ouvre une route glorieufe & brillante. Que penfez-vous de notre fyftême ? — Il me charme ; il ne contredit ni le pouvoir ni la bonté de Dieu. Cette marche progreffive, cette afcenfion dans différents mondes, tous l'ouvrage de fes mains, cette vifite de la création des globes, tout me paroît répondre à la dignité du monarque qui ouvre tous fes domaines à l'œil fait pour les contempler. — Oui, mon frere, reprit-il avec enthoufiafme, quelle image intéreffante que tous ces foleils parcourus, que toutes ces ames s'enrichiffant dans leur courfe où fe ren-

contrent des millions de nouveautés, se perfectionnant sans cesse, devenant plus sublimes à mesure qu'elles s'approchent du souverain être, le connoissant plus parfaitement, l'aimant d'un amour plus éclairé, se plongeant dans l'océan de sa grandeur ! O homme, réjouis-toi ! tu ne peux marcher que de merveilles en merveilles ; un spectacle toujours nouveau, toujours miraculeux t'attend ; tes espérances sont grandes ; tu parcourras le sein immense de la nature, jusqu'à ce que tu ailles te perdre dans le Dieu dont elle tire sa superbe origine. — Mais les méchants, m'écriai-je, qui ont péché contre la loi naturelle, qui ont fermé leur cœur au cri de la pitié, qui ont égorgé l'innocence, qui ont régné pour eux seuls, que deviendront-ils ? Sans aimer la haine & la vengeance, je bâtirois de mes mains un enfer pour y plonger certaines ames cruelles, qui ont fait bouillonner mon sang d'indignation à la vue des maux qu'elles ont fait tomber sur le foible & le juste. — Ce n'est point à notre foiblesse subordonnée encore à tant de passions, à prononcer sur la maniere dont Dieu les punira ; mais il est certain que le méchant sentira le poids de sa justice.

Loin de ſes regards, tout être perfide, cruel, indifférent aux maux d'autrui. Jamais l'ame de Socrate ou de Marc-Aurele ne rencontrera celle de Néron: elles ſeront toujours à une diſtance infinie. Voilà ce que nous oſons aſſurer. Mais ce n'eſt point à nous à meſurer les poids qui entreront dans la balance éternelle. Nous croyons que les fautes qui n'ont pas entiérement obſcurci l'entendement humain, que le cœur qui ne s'eſt point avili juſqu'à l'inſenſibilité, que les rois mêmes qui ne ſe ſont pas cru des dieux, pourront ſe purifier en améliorant leur eſpece pendant une longue ſuite d'années. Ils deſcendront dans des globes où le mal phyſique prédominant ſera le fouet utile qui leur fera ſentir leur dépendance, le beſoin qu'ils ont de clémence, & rectifiera les preſtiges de leur orgueil. S'ils s'humilient ſous la main qui les châtie, s'ils ſuivent les lumieres de la raiſon pour ſe ſoumettre, s'ils reconnoiſſent combien ils ſont éloignés de l'état où ils pourroient parvenir, s'ils font quelques efforts pour y arriver, alors leur pélerinage ſera infiniment abrégé; ils mourront à la fleur de leur âge: on les pleurera; tandis que ſouriant en abandonnant ce triſte

globe, ils gémiront fur le fort de ceux qui doivent refter après eux fur une planete malheureufe dont ils font délivrés. Ainfi tel qui craint la mort ne fait ce qu'il craint ; fes terreurs font filles de fon ignorance, & cette ignorance eft la premiere punition de fes fautes.

Peut-être auffi que les plus coupables perdront le précieux fentiment de la liberté. Ils ne feront point anéantis ; car l'idée du néant nous répugne : il n'y a point de néant fous un Dieu créateur, confervateur & réparateur. Que le méchant ne fe flatte point de pouvoir s'y enfoncer ; il fera pourfuivi par cet œil abfolu qui pénetre tout. Les perfécuteurs de toute efpece végéteront ftupidement dans la derniere claffe de l'exiftence ; ils feront livrés inceffamment à une deftruction renaiffante qui ramenera leur efclavage & leur douleur : mais Dieu feul fait le temps qui doit les punir ou les abfoudre.

CHAPITRE

CHAPITRE XX.

Le Prélat.

TENEZ, voilà, par exemple, un ſaint vivant qui paſſe ; cet homme ſimplement vêtu d'une robe violette, ſe ſoutenant ſur un bâton, & dont la démarche & le regard n'annoncent ni oſtentation ni modeſtie affectée, c'eſt notre prélat. — Quoi! votre prélat à pied ? — Oui, à l'imitation du premier des apôtres. On lui a donné cependant depuis peu une chaiſe à porteurs, mais il ne s'en ſert que dans la plus grande néceſſité. Son revenu coule preſque en entier dans le ſein des pauvres : avant de répandre ſes bienfaits, il ne s'informe pas ſi un homme eſt attaché à ſes opinions particulieres ; il diſtribue des ſecours à tous les malheureux : il ſuffit qu'ils ſoient hommes. Il n'eſt point entêté, point fanatique, point opiniâtre, point perſécuteur ; il n'abuſe point d'une autorité ſacrée pour ſe croire au niveau du trône. Son œil eſt toujours ſerein, image de cette ame, douce, égale & paiſible,

qui ne met de chaleur & d'activité que dans l'emploi de faire le bien. Il dit souvent à ceux qu'il rencontre : *Mes amis, la charité, comme dit St. Paul, marche avant la foi. Soyez bienfaisants, & vous aurez accompli la loi. Reprenez votre prochain s'il s'égare, mais sans orgueil, sans aigreur. Ne tourmentez personne au sujet de sa croyance, & gardez-vous de vous préférer dans le fond du cœur à celui que vous voyez commettre une faute, car demain vous serez peut-être plus coupable que lui. Ne prêchez que d'exemple. N'allez point mettre au nombre de vos ennemis un homme qui disposeroit absolument de sa pensée. Le fanatisme, dans sa cruelle opiniâtreté, a déja fait trop de mal pour ne pas redouter & prévenir jusqu'à ses moindres apparences. Ce monstre paroît d'abord flatter l'orgueil humain & agrandir l'ame qui lui donne accès ; mais bientôt il a recours à la ruse, à la perfidie, à la cruauté ; il foule aux pieds toute vertu, & devient le plus terrible fléau de l'humanité.*

Mais, lui dis-je, quel est ce magistrat au port vénérable qui l'arrête & avec qui il converse avec tant d'amitié ? — C'est

un des peres de la patrie, c'eſt le chef du ſénat qui emmene notre patriarche dîner avec lui. Dans leur ſobre & court repas, il ſera plus d'une fois queſtion du pauvre indigent, de la veuve, de l'orphelin & des moyens de ſoulager leurs maux. Tel eſt l'intérêt qui les raſſemble & qu'ils traitent avec le plus beau zele ; ils n'entrent jamais dans la vaine diſcuſſion de ces antiques & riſibles prérogatives qui exerçoient ſi puérilement les eſprits graves de votre temps.

CHAPITRE XXI.

Communion des deux Infinis.

MAIS quel eſt ce jeune homme que je vois environné d'une foule empreſſée ? Comme la joie ſe peint dans tous ſes mouvements ! comme ſon front eſt brillant ! que lui eſt-il arrivé d'heureux ? d'où vient-il ? — Il vient d'être initié, me répondit gravement mon guide. Quoique nous ayons peu de cérémonies, nous en avons cependant une qui répond à ce que vous appelliez parmi vous *premiere communion.* Nous obſervons de fort près le goût, le caractere, les actions les plus ſecretes d'un jeune homme. Dès qu'on s'apperçoit qu'il cherche les endroits ſolitaires pour y réfléchir ; dès qu'on le ſurprend l'œil attendri, attaché ſur la voûte du firmament, contemplant dans une douce extaſe ce rideau azuré qui lui ſemble prêt à s'ouvrir ; alors il n'y a plus de temps à perdre, c'eſt un ſigne que ſa raiſon a toute ſa maturité & qu'il peut recevoir avec fruit le dé-

veloppement des merveilles que le Créateur a opérées.

Nous choisissons une nuit où, dans un ciel serein, l'armée des étoiles brille dans tout son éclat. Accompagné de ses parents & de ses amis, le jeune homme est conduit à notre observatoire : tout-à-coup nous appliquons à son œil un télescope (1) ; nous faisons descendre sous ses yeux Mars, Saturne, Jupiter, tous ces grands corps flottants avec ordre dans l'espace : nous lui ouvrons, pour ainsi dire, l'abyme de l'infini. Tous ces soleils allumés viennent en foule se presser sous son regard étonné. Alors un pasteur vénérable lui dit d'une voix imposante & majestueuse : « Jeune homme ! voilà » le Dieu de l'univers qui se révele à vous » au milieu de ses ouvrages. Adorez le » Dieu de ces mondes, ce Dieu dont le » pouvoir étendu surpasse & la portée de

(1) Le télescope est le canon moral qui a battu en ruine toutes les superstitions, tous les fantômes qui tourmentoient la race humaine. Il semble que notre raison se soit agrandie à proportion de l'espace immesurable que nos yeux ont découvert & parcouru.

» la vue de l'homme & celle même de ſon » imagination. Adorez ce Créateur, dont la » majeſté reſplendiſſante eſt imprimée ſur » le front des aſtres qui obéiſſent à ſes loix. » En contemplant les prodiges échappés » de ſa main, ſachez avec quelle magni- » ficence (2) il peut récompenſer le cœur » qui s'élevera vers lui. N'oubliez point » que parmi ſes œuvres auguſtes, l'homme

---

(2) Monteſquieu dit quelque part que les tableaux qu'on fait de l'enfer ſont achevés; mais que lorſqu'on parle du bonheur éternel on ne fait que promettre aux honnêtes gens. Cette penſée eſt un abus de cet eſprit ſaillant qu'il place quelquefois mal-à-propos. Que tout homme ſenſible réfléchiſſe un moment ſur la foule des plaiſirs vifs & délicats qu'il doit à l'eſprit. Combien ils ſurpaſſent ceux qu'il reçoit des ſens! Et le corps lui-même, qu'eſt-il ſans ame? Que de fois l'on tombe dans une léthargie délicieuſe & profonde, où l'imagination agréablement flattée vole ſans obſtacle & ſe crée des voluptés exquiſes & variées, qui n'ont aucune reſſemblance avec les plaiſirs matériels. Pourquoi la puiſſance du Créateur ne pourroit-elle pas prolonger, fortifier cet heureux état! L'extaſe qui remplit l'ame du juſte méditant ſur de grands objets, n'eſt-elle pas un avant-goût du plaiſir qui l'attend lorſqu'il contemplera ſans voile le vaſte plan de l'univers!

» doué de la faculté de les appercevoir &
» de les sentir, tient le premier rang, &
» qu'enfant de Dieu il doit honorer ce titre
» respectable! »

Alors la scene change : on apporte un microscope ; on lui découvre un nouvel univers, plus étonnant, plus merveilleux encore que le premier. Ces points vivants que son œil apperçoit pour la premiere fois, qui se meuvent dans leur inconcevable petitesse, & qui sont doués des mêmes organes appartenants aux colosses de la terre, lui présentent un nouvel attribut de l'intelligence du créateur.

Le pasteur reprend du même ton : « Etres
» foibles que nous sommes, placés entre
» deux infinis, opprimés de tout côté sous
» le poids de la grandeur divine, adorons
» en silence la même main qui alluma tant
» de soleils, imprima la vie & le senti-
» ment à des atomes imperceptibles! Sans
» doute, l'œil qui a composé la structure
» délicate du cœur, des nerfs, des fibres
» du ciron, lira sans peine dans les der-
» niers replis de notre cœur. Quelle pen-
» sée intime peut se dérober à ce regard

» abſolu, devant lequel la voie lactée ne
» paroît pas plus que la trompe de la mite?
» Rendons toutes nos penſées dignes du
» Dieu qui les voit naître & qui les ob-
» ſerve. Combien de fois dans le jour,
» le cœur peut s'élancer vers lui & ſe for-
» tifier dans ſon ſein! Hélas! tout le temps
» de notre vie ne peut être mieux em-
» ployé, qu'à lui dreſſer au fond de notre
» ame un concert éternel de louanges &
» d'actions de graces! »

Le jeune homme ému, étonné, conſerve la double impreſſion qu'il a reçue preſque au même inſtant: il pleure de joie, il ne peut raſſaſier ſon ardente curioſité; elle s'enflamme à chaque pas qu'il fait dans ces deux univers. Ses paroles ne ſont plus qu'un long cantique d'admiration. Son cœur palpite de ſurpriſe & de reſpect; & dans ces inſtants ſentez-vous avec quelle énergie, avec quelle vérité il adore l'Etre des êtres? Comme il ſe remplit de ſa préſence! Comme ce téleſcope étend, agrandit ſes idées, les rend dignes d'un habitant de cet étonnant univers! Il guérit de l'ambition terreſtre & des petites haines qu'elle

enfante ; il chérit tous les hommes animés du souffle égal de la vie ; il est le frere de tout ce que le Créateur a touché (3).

Sa gloire désormais sera de moissonner dans les cieux cet amas de merveilles. Il se trouve moins petit depuis qu'il a eu l'avantage d'appercevoir ces grandes choses. Il se dit : Dieu s'est manifesté à moi ; mon œil a visité Saturne, l'étoile Sirius & les soleils pressés de la voie lactée. Je sens que mon être s'est agrandi depuis que Dieu a daigné établir une relation entre mon néant & sa grandeur. Oh ! que je me trouve heureux d'avoir reçu l'intelligence & la vie ! J'entrevois quel sera le destin de l'homme vertueux ! O Dieu magnifique ! fais que je t'adore, fais que je t'aime éternellement.

Il revient plusieurs fois se remplir de ces objets sublimes. Dès ce jour il est ini-

---

(3) On a voulu ridiculiser un saint qui disoit : *paissez, ma sœur la brebis ; bondissez de joie, poissons qui êtes mes freres.* Ce saint valoit mieux que ses confreres, il étoit vraiment philosophe.

tié avec les êtres penſants ; mais il garde ſcrupuleuſement le ſecret, afin de ménager le même degré de plaiſir & de ſurpriſe à ceux qui n'ont point atteint l'âge où l'on ſent de tels prodiges. Au jour conſacré aux louanges du Créateur, c'eſt un ſpectacle édifiant que de voir ſur notre obſervatoire les nombreux adorateurs de Dieu, tomber tous à genoux, l'œil appliqué ſur un téleſcope & l'eſprit en prieres, élancer leur ame avec leur vue vers le fabricateur de ces pompeux miracles (4). Alors nous chantons certaines hymnes qui ont été compoſées en langue vulgaire par les premiers écrivains de la nation ; elles ſont dans toutes les bouches, & peignent la ſageſſe & la clémence de la Divinité.

(4) Si demain le doigt de l'Eternel gravoit ces mots ſur la nue, en caracteres de feu : *Mortels, adorez un Dieu !* Qui doute que tout homme ne tombât à genoux & n'adorât ! Eh quoi, mortel inſenſé & ſtupide ! as-tu beſoin que Dieu te parle françois, chinois, arabe ? Que ſont les étoiles innombrables ſemées dans l'eſpace, ſinon des caracteres ſacrés, intelligibles à tous les yeux, & qui annoncent viſiblement un Dieu qui ſe révele !

Nous ne concevons pas comment un peuple entier invoquoit jadis Dieu dans une langue qu'il n'entendoit point ; ce peuple étoit bien abſurde ou brûloit du zele le plus dévorant.

Parmi nous, ſouvent un jeune homme cédant à ſon tranſport, exprime à toute l'aſſemblée les ſentiments dont ſon cœur eſt plein (5) ; il communique ſon enthouſiaſme aux cœurs les plus froids ; l'amour enflamme & frappe ſes expreſſions. L'Eternel ſemble alors deſcendu au milieu de nous, écouter ſes enfants qui s'entretiennent de ſes ſoins auguſtes & de ſa clémence paternelle. Nos phyſiciens, nos aſtronomes s'empreſſent dans ces jours d'alégreſſe à nous révéler leurs plus belles découvertes ; hérauts de la Divinité, ils nous font ſentir ſa préſence dans les objets qui nous paroiſſent les plus inanimés : tout eſt rempli de

(5) Quand un jeune homme a l'enthouſiaſme de la vertu, fût-il dangereux ou faux, il faut craindre de le détromper : laiſſez-le faire, il ſe rectifiera ſans vous : en voulant le corriger, d'un mot vous tueriez peut-être ſon ame.

Dieu, difent-ils, & tout le révele (6)!

Auffi nous doutons que dans toute l'étendue du royaume il fe trouve un feul athée (7). Ce n'eft point la crainte qui fermeroit fa bouche : nous le trouverions affez à plaindre pour lui infliger d'autre fupplice que la honte ; nous le bannirions feulement du milieu de nous, s'il devenoit l'ennemi public & opiniâtre d'une vérité palpable, confolante & falutaire (8).

---

(6) Le culte extérieur des anciens confiftoit en fêtes, en danfes, en hymnes, en feftins, le tout avec très-peu de dogmes. La divinité n'étoit pas pour eux un être folitaire, armé de foudres. Elle daignoit fe communiquer & rendre fa préfence vifible. Ils croyoient l'honorer plutôt par des fêtes que par la trifteffe & les larmes. Le légiflateur qui connoîtra le mieux le cœur humain, le conduira toujours à la vertu par la route du plaifir.

(7) C'eft à l'athée de prouver que la notion d'un Dieu eft contradictoire, & qu'il eft impoffible qu'un tel Etre exifte : c'eft le devoir de celui qui nie d'alléguer fes raifons.

(8) Quand on me parle des mandarins athées de la Chine, qui annoncent la morale la plus admirable, & qui fe confacrent tout entiers au bien public, je ne démentirai point l'hiftoire, mais cela me paroît la chofe du monde la plus inconcevable.

Mais avant, nous lui ferions faire un cours assidu de physique expérimentale ; il ne seroit pas possible alors qu'il se refusât à l'évidence que lui présenteroit cette science approfondie. Elle a su découvrir des rapports si étonnants, si éloignés & en même temps si simples, depuis qu'ils sont connus ; il y a tant de merveilles accumulées qui dormoient dans son sein, maintenant exposées au grand jour ; la nature enfin est si éclairée dans ses moindres parties, que celui qui nieroit un Créateur intelligent, ne seroit pas regardé seulement comme un fou, mais comme un être pervers, & la nation entiere prendroit le deuil à cette occasion pour marquer sa douleur profonde (9).

Graces au ciel, comme personne dans notre ville n'a la misérable manie de vouloir se distinguer par des opinions extravagantes & diamétralement opposées au

---

(9) La présence intime & universelle d'un Dieu bon & magnifique, ennoblit la nature & répand partout je ne sais quel air vivant & animé qu'une doctrine sceptique & désespérante ne peut donner.

jugement univerfel des hommes, nous fommes tous d'accord fur ce point important; & celui-là pofé, je n'aurai pas de peine (10) à vous faire comprendre que tous les principes de la morale la plus pure fe déduifent d'eux-mêmes, appuyés qu'ils font fur cette bafe inébranlable.

On penfoit dans votre fiecle qu'il étoit impoffible de donner au peuple une religion purement fpirituelle; c'étoit une erreur grave. Plufieurs de vos philofophes outrageoient la nature humaine par cette opinion fauffe. L'idée d'un Dieu, dégagée de tout alliage impur, n'étoit pas cependant fi difficile à faifir. Il eft bon de le répéter encore une fois: *C'eft l'ame qui fent Dieu.* Pourquoi le menfonge feroit-il plus naturel à l'homme que la vérité? Il vous auroit fuffi de bannir les impofteurs qui trafiquoient des chofes facrées, qui fe prétendoient médiateurs entre la Divinité & l'homme & qui diftribuoient des préjugés encore plus vils que l'or qu'ils en recevoient.

(10) *Je crains Dieu*, difoit quelqu'un, *& après Dieu je ne crains que celui qui ne le craint pas.*

Enfin l'idolâtrie, ce monſtre antique, que les peintres, les ſtatuaires & les poëtes avoient déifié à l'envi l'un de l'autre pour l'aveuglement & le malheur du monde, eſt tombé ſous nos mains triomphantes.

L'unité d'un Dieu, Etre increé, Etre ſpirituel, telle eſt la baſe de notre religion. Il ne faut qu'un ſoleil pour l'univers, il ne faut qu'une idée lumineuſe pour éclairer la raiſon humaine. Tous ces ſoutiens étrangers & factices que l'on vouloit donner à l'entendement, ne faiſoient que l'étouffer; ils lui prêtoient quelquefois (nous l'avouerons) une énergie que ne produit pas toujours l'aſpect de la ſimple vérité; mais c'étoit un état d'ivreſſe qui devenoit dangereux. L'eſprit religieux a fait naître le fanatiſme : on a voulu commander telle & telle adoration; & la liberté de l'homme bleſſée dans ſon plus beau privilege s'eſt juſtement révoltée. Nous abhorrons cette eſpece de tyrannie; nous ne demandons rien au cœur qui ne ſait pas ſentir : mais en eſt-il un ſeul qui ſe refuſe à ces traits lumineux & touchants qui ne lui ſont of-

ferts que pour ſon propre bonheur (11) ?

C'eſt donner atteinte à l'Etre infiniment

---

(11) Je crois qu'il eſt dangereux de faire des ſermons contre l'incrédulité. Celui qui monte en chaire, ſe propoſe de parler pour la multitude. La multitude n'eſt point incrédule. Se propoſer en ſa préſence de prouver la vérité de la religion, & de réfuter ſes adverſaires, c'eſt lui donner un apperçu qui peut avoir des conſéquences dangereuſes. L'Orateur doit ſuppoſer ſa foi établie ; car comment convaincre, en s'éloignant de cette baſe !

La morale ſera toujours mieux placée dans un ſermon que la théologie. La morale ſe ſent & ſera toujours du goût du peuple. L'expérience journaliere des maux de l'injuſtice, lui rendra toujours chere la peinture des devoirs, auxquels tous les hommes ſont ſoumis. Il reconnoîtra avec volupté que les riches & les grands doivent un tribut à la foibleſſe & à l'infortune.

Comme la religion eſt fondée ſur des faits & ſur des déciſions qui ſont elles-mêmes des faits, qui en imagine en ſuppoſe, & qui en ſuppoſe s'égare. Les controverſes en fait de religion ſont donc déplacées dans la chaire, & devroient être interdites. Car c'eſt l'attaque du théologien, qui le plus ſouvent donne lieu à la défenſe de l'incrédule. Que l'orateur ſacré joigne la prudence à ſes autres talents, le combat n'aura pas lieu, & le ſilence empêchera un grand ſcandale.

En ſe fondant ſur la ſublimité de la morale

parfait, que de calomnier la raiſon & de la préſenter comme un guide incertain & trompeur. La loi divine qui parle d'un bout du monde à l'autre, eſt bien préférable à ces religions factices, inventées par des prêtres. La preuve qu'elles ſont fauſſes, c'eſt qu'elles ne produiſent que de funeſtes effets : c'eſt un édifice qui penche & qui a beſoin d'être perpétuellement étayé.

évangélique, quel avantage n'aura pas l'orateur ſacré ! Il pourra atteſter qu'elle a été inſpirée aux hommes par la Divinité même. Qu'elle eſt belle, qu'elle eſt douce cette morale ! mais, hélas! des charlatans l'ont habillée en comédienne; des déclamations glapiſſantes ont dénaturé ce qu'elle a de grand & d'admirable. La morale évangélique eſt la douceur même, les prêtres l'ont faite dure & acariâtre : elle eſt la ſimplité, la charité même ; les prêtres l'ont faite faſtueuſe, intéreſſée, avaricieuſe.

Il viendra un temps, a dit Jeſus-Chriſt, où les hommes adoreront Dieu en eſprit, en vérité ; ce culte eſt inhérent à la nature de l'homme ; il a beſoin d'épancher ſon cœur vers l'auteur de ſon être. Tous les hommes, même les plus ſtupides, ont une idée d'un Etre créateur, & s'il eſt vrai que cette idée ſoit plus développée chez les uns que chez les autres, elle exiſte chez tous, & dans un ſens il n'y a point d'athée.

La loi naturelle eſt une tour inébranlable (12) ; elle n'apporte point la diſcorde, mais la paix & l'égalité. Les fourbes qui ont oſé faire parler Dieu au ton de leurs propres paſſions, ont fait paſſer pour des vertus les actions les plus noires ; mais ces malheureux, en annonçant un Dieu barbare, ont précipité dans l'athéiſme les cœurs ſenſibles qui aimoient mieux anéantir l'idée d'un être vindicatif que de montrer

(12) La loi naturelle, ſi ſimple & ſi pure, parle un langage uniforme à toutes les nations : elle eſt intelligible pour tout être ſenſible ; elle n'eſt point environnée d'ombres, de myſteres ; elle eſt vivante ; elle eſt gravée dans tous les cœurs en caracteres ineffaçables : ſes décrets ſont à couvert des révolutions de la terre, des injures du temps, des caprices de l'uſage. Tout homme vertueux en eſt le prêtre. Les erreurs & les vices ſont ſes victimes. L'univers eſt ſon temple, & Dieu la ſeule Divinité qu'elle encenſe. On a répété ceci mille fois ; mais il eſt bon de le redire encore. Oui, la morale eſt la ſeule religion néceſſaire à l'homme : il eſt religieux dès qu'il eſt raiſonnable ; il eſt vertueux dès qu'il ſe rend utile : en rentrant dans le fond de ſon cœur, en conſultant ſon être, tout homme ſaura ce qu'il ſe doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres.

cet être effroyable à l'univers (13).

Nous, au contraire, c'eſt ſur la bonté du Créateur ſi viſiblement empreinte que nous élevons nos cœurs vers lui. Les ombres d'ici-bas, les maux paſſagers qui nous affligent, les douleurs, la mort ne nous épouvantent point : tout cela, ſans doute, eſt utile, néceſſaire, & nous eſt même impoſé pour notre plus grande félicité. Il eſt un terme à nos connoiſſances ; nous ne pouvons ſavoir ce que Dieu fait. Que

---

(13) C'eſt en écraſant les hommes à force de terreurs, c'eſt en troublant leur entendement, que la plupart des légiſlateurs en ont fait des eſclaves & ſe ſont flattés de les retenir éternellement ſous le joug. L'enfer des chrétiens eſt ſans contredit le blaſphême le plus injurieux fait à la bonté & à la juſtice divine. Le mal fait toujours ſur l'homme des impreſſions beaucoup plus fortes que le bien ; ainſi un Dieu méchant frappe plus l'imagination qu'un Dieu bon. Voilà pourquoi on voit dominer une teinte lugubre & noire dans toutes les religions du monde. Elle diſpoſent les mortels à la mélancolie. Le nom de Dieu renouvelle ſans ceſſe en eux le ſentiment de la frayeur. Une confiance filiale, une eſpérance reſpectueuſe honoreroient davantage l'Auteur de tout bien.

l'univers vienne à se dissoudre! pourquoi craindre? quelque révolution qui arrive, nous tomberons toujours dans le sein de Dieu.

CHAPITRE XXII.

Singulier Monument.

JE sortois du temple. On me conduisit dans une place non éloignée pour considérer à loisir un monument nouvellement bâti : il étoit en marbre ; il aiguisoit ma curiosité & m'inspira le desir de percer le voile des emblêmes dont il étoit environné. On ne voulut pas m'expliquer ce qu'il signifioit ; on me laissa le plaisir & la gloire de le deviner.

Une figure dominante attiroit tous mes regards. A la douce majesté de son front, à la noblesse de sa taille, à ses attributs de concorde & de paix, je reconnus l'humanité sainte. D'autres statues étoient à genoux, & représentoient des femmes dans l'attitude de la douleur & du remords. Hé-

las! l'emblême n'étoit pas difficile à pénétrer ; c'étoient les nations figurées qui demandoient pardon à l'humanité des plaies cruelles qu'elles lui avoient causées pendant plus de vingt siecles.

La France, à genoux, imploroit le pardon de la nuit horrible de la S. Barthelemi, de la dure révocation de l'édit de Nantes, & de la persécution des sages qui naquirent dans son sein. Comment avec la douceur de son front commit-elle de si noirs attentats ? L'Angleterre abjuroit son fanatisme, ses deux roses, & tendoit la main à la philosophie ; elle promettoit de ne plus verser que le sang des tyrans (1). La Hollande détestoit ses partis de Gomar & d'Arminius, & le supplice du vertueux Barnevelt. L'Allemagne cachoit son front altier, & ne voyoit qu'avec horreur l'histoire de ses divisions intestines, de ses fureurs énergumenes, de sa rage théologique, qui avoit singuliérement contrasté avec sa froideur naturelle. La Pologne avoit en indignation ses méprisables confédérés, qui,

(1) Elle a tenu parole.

de mon temps, déchirerent ſon ſein & renouvellerent les atrocités des croiſades. L'Eſpagne, plus coupable encore que ſes ſœurs, gémiſſoit d'avoir couvert le nouveau continent de trente-cinq millions de cadavres, d'avoir pourſuivi les reſtes déplorables de mille nations dans le fond des forêts, & dans les trous des rochers; d'avoir accoutumé des animaux, moins féroces qu'eux, à boire le ſang humain (2).... Mais l'Eſpagne avoit beau gémir, ſupplier, elle ne devoit point obtenir ſon pardon; le ſupplice lent de tant de malheureux condamnés aux mines devoit dépoſer à jamais contre elle (3). Le ſtatuaire avoit repréſenté

(2) Les Européens au Nouveau-monde, quel livre à faire!

(3) Lorſque je ſonge à ces infortunés qui ne tiennent à la nature que par la douleur, enſevelis vivants dans les entrailles de la terre, ſoupirant après ce ſoleil qu'ils ont eu le malheur de voir & qu'ils ne verront plus, qui gémiſſent dans ces horribles cachots, autant de fois qu'ils reſpirent, & qui ſavent ne devoir ſortir de cette nuit effroyable que pour entrer dans l'ombre éternelle de la mort; alors un friſſon intérieur parcourt tout mon être, je crois habiter les tombeaux qu'ils habitent, reſpirer

plusieurs esclaves mutilés, qui crioient vengeance en regardant le ciel : on reculoit d'effroi, on croyoit entendre leurs cris Un marbre veiné de sang composoit sa figure, & cette couleur effrayante étoit ineffaçable, comme la mémoire de ses forfaits (4).

On voyoit dans le lointain l'Italie, cause originelle de tant de maux, premiere source des fureurs qui couvrirent les deux mondes, prosternée & le front contre terre; elle étouffoit sous ses pieds la torche ardente de l'excommunication; elle sembloit n'oser avancer pour solliciter son pardon. Je voulus considérer de près les traits de son visage; mais un coup de foudre récemment tombé l'avoit défiguré, & lors-

avec eux l'odeur des flambeaux qui éclairent leur affreuse demeure; je vois l'or, idole de la terre, sous son véritable aspect, & je sens que la Providence doit attacher à ce même métal, source de tant de barbarie, le châtiment des maux innombrables qu'il a causés, même avant de voir le jour.

(4) Vingt millions d'hommes ont été égorgés sous le fer de quelques Espagnols, & l'empire d'Espagne contient à peine sept millions d'ames!

que je m'approchai, elle étoit méconnoiſſable & toute noircie des feux du tonnerre.

L'humanité radieuſe levoit ſon front touchant au milieu de ces femmes humbles & humiliées. Je remarquai que le ſtatuaire avoit donné à ſon viſage les traits de cette nation libre & courageuſe qui avoit briſé les fers de ſes tyrans. Le chapeau du grand Tell ornoit ſa tête (5) ; c'étoit le diadême le plus reſpectable qui ait jamais ceint le front d'un monarque. Elle ſourioit à l'auguſte philoſophie, ſa ſœur, dont les mains pures & blanches étoient étendues vers le ciel qui la regardoit d'un œil plein d'amour.

(5) Si Platon revenoit au monde, ſes regards tomberoient, ſans doute, avec admiration ſur les républiques helvétiques. Les Suiſſes ont excellé dans ce qui fait l'eſſence des républiques, c'eſt-à-dire, dans la conſervation de leur liberté, ſans rien entreprendre ſur celle des autres. La bonne foi, la candeur, l'amour du travail, cette alliance avec toutes les nations qui eſt unique dans l'hiſtoire, la force & le courage entretenus dans une paix profonde, malgré la différence des religions; voilà ce qui devroit ſervir de modele aux peuples & les faire rougir de leur extravagance.

Je

Je ſortois de cette place, lorſque vers la droite j'apperçus ſur un magnifique piédeſtal un Negre, la tête nue, le bras tendu, l'œil fier, l'attitude noble, impoſante. Autour de lui étoient les débris de vingt ſceptres. A ſes pieds on liſoit ces mots : *Au vengeur du nouveau monde !*

Je jetai un cri de ſurpriſe & de joie. — Oui, me répondit-on avec une chaleur égale à mes tranſports ; la nature a enfin créé cet homme étonnant, cet homme immortel, qui devoit délivrer un monde de la tyrannie la plus atroce, la plus longue, la plus inſultante. Son génie, ſon audace, ſa patience, ſa fermeté, ſa vertueuſe vengeance ont été récompenſés : il a briſé les fers de ſes compatriotes. Tant d'eſclaves opprimés ſous le plus odieux eſclavage, ſembloient n'attendre que ſon ſignal pour former autant de héros. Le torrent qui briſe ſes digues, la foudre qui tombe, ont un effet moins prompt, moins violent. Dans le même inſtant ils ont verſé le ſang de leurs tyrans. François, Eſpagnols, Anglois, Hollandois, Portugais, tout a été la proie

du fer, du poiſon & de la flamme. La terre de l'Amérique a bu avec avidité ce ſang qu'elle attendoit depuis long-temps; & les oſſements de leurs ancêtres lâchement égorgés ont paru s'élever alors & treſſaillir de joie.

Les naturels ont repris leurs droits imprescriptibles, puiſque c'étoient ceux de la nature. Ce héroïque vengeur a rendu libre un monde dont il eſt le dieu, & l'autre lui a décerné des hommages & des couronnes. Il eſt venu comme l'orage qui s'étend ſur une ville criminelle que ſes foudres vont écraſer. Il a été l'ange exterminateur à qui le dieu de juſtice avoit remis ſon glaive : il a donné l'exemple que tôt ou tard la cruauté ſera punie, & que la providence tient en réſerve de ces ames fortes qu'elle déchaîne ſur la terre, pour rétablir l'équilibre que l'iniquité de la féroce ambition a ſu détruire (5).

(5) Ce héros, ſans doute épargnera ces généreux Quakers qui viennent de rendre la liberté à leurs negres; époque mémorable & touchante qui m'a fait verſer des larmes de joie, & qui me fera déteſter les chrétiens qui ne les imiteront pas.

CHAPITRE XXIII.

Le Pain, le Vin, &c.

J'ÉTOIS si charmé de mon conducteur, que je craignois à chaque instant qu'il ne me quittât. L'heure du dîner étoit sonnée. Comme j'étois loin de mon quartier, & que tous les gens de ma connoissance étoient morts, je cherchois des yeux quelque traiteur pour l'inviter poliment à dîner & reconnoître du moins sa complaisance : mais à chaque pas je perdois la carte ; je traversai plusieurs rues sans rencontrer un seul bouchon.

Que sont devenus, m'écriai-je, tous ces traiteurs, tous ces aubergistes, tous ces marchands de vin, qui, unis & divisés dans le même emploi, étoient toujours en procès (1) & peuploient jadis cette

(1) Celui qui tourne la broche ne peut mettre la nappe, & celui qui met la nappe ne peut tourner la broche. C'est une chose curieuse à examiner que les statuts des communautés de la bonne ville de Paris. Le parlement siege gravement pendant plusieurs au-

grande ville? On en rencontroit deux pour un à chaque carrefour. — C'étoit encore là un des abus que votre siecle laissoit subsister. On toléroit une falsification mortelle qui tuoit les citoyens en santé. Le pauvre, c'est-à-dire, les trois quarts de la ville, qui ne pouvant faire venir à grands frais des vins naturels, entraînés par la soif, par le besoin de réparer ses forces abattues, trouvoit après le travail une mort lente dans cette boisson détestable, dont l'usage journalier cachoit la perfidie.

---

diences pour fixer invariablement les droits d'un rôtisseur. Il vient de s'élever une cause unique en ce genre : la communauté des libraires de Paris prétend que le génie des Montesquieu, des Corneille, &c. lui appartient de droit, que tout ce qui émane des cervelles pensantes forme son patrimoine, que les connoissances humaines fixées sur le papier sont un effet qu'elle seule peut commercer, & que le créateur du livre n'en pourra retirer d'autre fruit que celui qu'elle voudra bien lui accorder. Ces prétentions singulieres ont été publiquement exposées dans un mémoire imprimé. M. Linguet, homme de lettres, éloquent & plein de génie, a versé le ridicule à pleines mains sur ces risibles marchands ; mais ce ridicule perçant retombe naturellement sur la pauvre législation du commerce en France.

Les tempéraments étoient affoiblis, les entrailles desséchées... — Que voulez-vous ? les droits d'entrée étoient devenus si excessifs, qu'ils surpassoient de beaucoup le prix de la denrée. On eût dit que le vin étoit défendu par la loi, ou que le sol de la France fût celui de l'Angleterre. Mais peu importoit qu'une ville entiere fût empoisonnée, pourvu que le bail des fermes haussât d'année en année (2). Il falloit que le papier timbré

(2) Un villageois possédoit un âne, lequel portoit deux grands paniers posés en équilibre sur son dos. On remplit les paniers de pommes, & les pommes excédoient la mesure des paniers. Le pauvre animal, quoique lourdement lesté, marchoit d'un pas obéissant & docile. A quelques pas du village le manant vit des pommes mûres qui pendoient à des arbres : *tu porteras bien celles-ci*, dit-il, *puisque tu portes les autres*, & il en chargea son âne. L'âne aussi patient que son maître étoit exigeant, redoubloit d'efforts, mais n'en pouvoit plus ; la mesure étoit comblée. Le manant rencontra encore une pomme sur son chemin : *oh !* dit-il, *pour une, pour une seule tu ne la refuseras pas.* Le pauvre âne ne put rien répondre, mais tomba de lassitude, & mourut sous le faix.

Or, voici la moralité. Le villageois est le prince, & le peuple est l'âne : mais il est un peuple-âne pacifique, qui aura la complaisance de ne point tomber à terre ; il mourra debout.

ruinât les familles, que le vin fût hors de prix, pour satisfaire l'horrible avidité du traitant; & comme les grands ne mouroient point de ce poison caché, il leur étoit fort indifférent que la populace disparoisse : c'étoit ainsi qu'ils appelloient la partie laborieuse de la nation. —— Comment se pouvoit-il qu'on eût détourné les yeux volontairement d'un abus meurtrier & aussi funeste à la société ? Quoi ! l'on vendoit publiquement du poison dans votre ville, & l'exactitude du magistrat s'est trouvée en défaut ? Ah, peuple barbare ! parmi nous, dès que le mélange trompeur se fait sentir, ce crime est capital, l'empoisonneur est mis à mort : mais aussi nous avons balayés ces vils maltôtiers qui corrompent tous les biens qu'ils touchent. Les vins arrivent sur les marchés publics tels que la nature les a façonnés, & le bourgeois de Paris, riche ou pauvre, boit actuellement un verre de vin salutaire à la santé de son roi, de son roi qu'il aime, & qui est sensible autant à son estime qu'à son amour. —— Et le pain, est-il cher ? —— Il reste presque toujours au

même prix (3), parce qu'on a ſagement établi des greniers puclics, toujours pleins en cas de beſoin; & que nous ne vendons pas imprudemment notre bled à l'étranger, pour le racheter deux fois plus cher trois mois après. On a balancé l'intérêt du cultivateur & du conſommateur, & tous deux y trouvent leur compte. L'exportation n'eſt pas défendue, parce qu'elle eſt très-utile; mais on y met des bornes judicieuſes. Un homme éclairé & integre veille à cet équilibre, & ferme les portes dès qu'il penche trop d'un côté (4).

(3) Le meilleur moyen pour diminuer la maſſe du crime eſt de rendre un peuple aiſé & content. La néceſſité, le beſoin enfantent les trois quarts des forfaits, & le peuple chez qui regne l'abondance ne recele ni meurtriers ni voleurs. La premiere maxime qu'un roi devroit ſavoir, c'eſt que les mœurs honnêtes dépendent d'une honnête ſuffiſance.

(4) Nous faiſons les plus belles ſpéculations du monde, nous calculons, nous écrivons, nous nous enivrons de nos idées politiques, & jamais les bévues n'ont été ſi multipliées. Le ſentiment nous éclaireroit ſans doute d'une maniere plus ſûre. Nous ſommes devenus barbares & ſceptiques, une prétendue balance à la main. Redevons hommes. C'eſt le cœur & non le génie qui fait les opérations grandes & généreuſes.

D'ailleurs, des canaux coupent le royaume & permettent une libre circulation : nous avons ſu joindre la Saône à la Moſelle & à la Loire, & opérer ainſi une nouvelle jonction des deux mers, infiniment plus utile que l'ancienne. Le commerce répand ſes tréſors d'Amſterdam à Nantes, & de Rouen à Marſeille. Nous avons fait ce canal de Provence, qui manquoit à cette belle province, favoriſée des plus doux regards du ſoleil. En vain un citoyen zélé vous offroit ſes lumieres & ſon courage ; tandis que vous payiez chérement des ouvriers frivoles, vous avez laiſſé cet honnête homme ſe morfondre pendant vingt ans dans une inaction forcée. Enfin nos terres ſont ſi bien cultivées, l'état de laboureur eſt devenu ſi honorable, l'ordre & la liberté regnent tellement dans nos campagnes, que ſi quelque homme puiſſant abuſoit de ſon miniſtere pour commettre

---

Henri IV a été le meilleur des rois, non par l'étendue de ſes connoiſſances, mais parce qu'aimant ſincérement les hommes, le cœur lui dictoit ce qui devoit aſſurer leur bonheur. Quel ſiecle malheureux que celui où on le raiſonne !

quelque monopole, alors la justice qui s'éleve au-dessus des palais, mettroit un frein à sa témérité. La justice n'est plus un vain nom, comme dans votre siecle.; son glaive descend sur toute tête criminelle, & cet exemple doit être encore plus fait pour intimider les grands que le peuple; car les premiers sont cent fois plus disposés au vol, à la rapine, aux concussions de toute espece. — Entretenez-moi, je vous prie, de cette matiere importante. Il me semble que vous avez adopté la sage méthode d'emmagasiner les bleds; cela est très-bien fait; on prévient ainsi & d'une maniere sûre les calamités publiques. Mon siecle a commis de graves erreurs à ce sujet; il étoit fort en calcul; mais il n'y faisoit jamais entrer la somme épouvantable des abus. Des écrivains bien intentionnés supposoient gratuitement l'ordre, parce qu'avec ce ressort tout rouloit le plus facilement du monde. Oh! comme on se disputoit sur la fameuse loi d'exportation (5); & pendant ces belles dispu-

(5) Cette fameuse loi, qui devoit être le signal de

tes, comme le peuple souffroit la faim ! — Remerciez la providence qui gouvernoit

---

la félicité publique, a été le signal de la famine : elle s'est assise sur les gerbes des récoltes les plus fortunées; elle a dévoré le pauvre à la porte des greniers qui crouloient sous l'abondance des grains. Un fléau moral, jusqu'alors inconnu à la nation, lui a rendu son propre sol étranger, & a montré dans le jour le plus horrible la dépravation humaine. L'homme s'est montré le plus cruel ennemi de l'homme. Epouvantable exemple, aussi dangereux que le fléau même. La loi enfin a consacré elle-même l'inhumanité particuliere. Je crois beaucoup à la profonde humanité des écrivains qui ont été les fauteurs de cette loi; elle fera peut-être du bien un jour : mais ils doivent éternellement se reprocher d'avoir causé, sans le vouloir, la mort de plusieurs milliers d'hommes & les souffrances de ceux que la mort a epargnés. Ils ont été trop précipités; ils ont vu tout, excepté la cupidité humaine, puissamment excitée par cette amorce dangereuse. *C'est un siphon* (dit énergiquement Mr. Linguet) *qu'ils ont mis dans la main du commerce, & avec lequel il a sucé la substance du peuple.* La clameur publique doit l'emporter sur les *Ephémérides*. On pousse des cris douloureux; donc l'institution est actuellement mauvaise. Que le mal parte d'une cause locale, n'importe, il falloit la deviner, la prévoir, la prévenir, sentir qu'un besoin de premiere nécessité ne devoit pas être abandonné au cours fortuit des événements; qu'une nouveauté aussi étrange dans un vaste royaume lui donneroit une secousse qui opprimeroit certainement

ce royaume ; ſans elle vous auriez brouté

---

la partie la plus foible. C'étoit cependant le contraire que les économiſtes ſe promettoient. Ils doivent avouer qu'ils ont été égarés par le deſir même du bien public, qu'ils n'ont pas aſſez mûri le projet, qu'ils l'ont iſolé, tandis que tout ſe touche dans l'ordre politique. Ce n'eſt pas aſſez d'être calculateur, il faut être homme d'état ; il faut eſtimer ce que les paſſions détruiſent, alterent ou changent, il faut peſer ce que l'action des riches peut opérer ſur la partie pauvre. On n'a voulu appercevoir l'objet que ſous trois faces, & l'on a oublié la partie la plus importante, celle des manouvriers qui compoſe à elle ſeule les trois quarts de la nation. Le prix de leur journée n'a point hauſſé, & l'avide fermier les a tenus dans une plus étroite dépendance : ils n'ont pu appaiſer les cris de leurs enfants par un travail redoublé. La cherté du pain a été le thermometre des autres aliments, & le particulier s'eſt trouvé moins riche de moitié. Cette loi donc n'a été qu'un voile decévant pour exercer légalement les plus horribles monopoles ; on l'a tournée contre la patrie, dont elle devoit faire la ſplendeur. Gémiſſez, écrivains ! & quoique vous ayez ſuivi les mouvements généreux d'un cœur vraiment patriotique, ſentez combien il a été dangereux de ne pas connoître votre ſiecle & les hommes, & de leur avoir préſenté un bienfait qu'ils ont changé en poiſon ; c'eſt à vous préſentement de ſoulager le malade dans la cure qui le tue, de lui indiquer le remede, & de le ſauver, s'il vous eſt poſſible : *hic labor, hoc opus.*

l'herbe des champs ; mais elle a eu pitié de vous, & vous a pardonné, parce que vous ne faviez ce que vous faifiez. Que l'erreur eft prolifique !

Il eft une profeffion commune à prefque tous les citoyens, c'eft l'agriculture, prife dans un fens univerfel. Les femmes, comme plus foibles & deftinées aux foins purement domeftiques, ne travaillent jamais à la terre ; leurs mains filent la laine, le lin, &c. les hommes rougiroient de les charger de quelque métier pénible.

Trois chofes font fpécialement en honneur parmi nous ; faire un enfant, enfemencer un champ, & bâtir une maifon. Auffi les travaux des campagnes font modérés. On ne voit point de manouvriers fe fatiguer dès l'aurore pour ne fe repofer qu'après le coucher du foleil, porter toute la chaleur du jour & tomber épuifés, implorant en vain une parcelle des biens qu'ils ont fait naître. Etoit-il une deftinée plus affreufe, plus accablante, que celle de ces cultivateurs en fous-ordre, qui ne voyoient après leur labeur que de nouvelles fatigues, & qui rem-

plissoient de gémissements l'étroit & court espace de leur vie? Quel esclavage n'étoit pas préférable à cette lutte éternelle contre les vils tyrans qui venoient piller leurs foyers en imposant des tributs à l'indigence la plus extrême! Cet excès de mépris affoiblissoit en eux le sentiment même du désespoir; & dans sa déplorable condition, le paysan accablé, avili, en traçant un dur sillon, courboit la tête & ne se distinguoit plus de son bœuf.

Nos campagnes fertilisées retentissent de chants d'alégresse. Chaque pere de famille donne l'exemple. La tâche est modérée; & dès qu'elle est finie, la joie recommence : des intervalles de repos rendent le zele plus actif, il est toujours entretenu par des jeux & des danses champêtres. On alloit autrefois chercher le plaisir dans les villes; on va aujourd'hui le trouver dans les villages, on n'y voit que des visages riants. Le travail n'a plus cet aspect hideux & révoltant, parce qu'il ne semble plus le partage des esclaves. Une voix douce invite au devoir, & tout devient facile, aisé, même agréable. En-

fin, comme nous n'avons pas cette quantité prodigieuse d'oisifs qui, comme des humeurs stagnantes, gênoient la circulation du corps politique; la paresse bannie, chaque individu connoît de doux loisirs, & aucune classe ne se trouve écrasée pour supporter l'autre.

Vous concevez donc que n'ayant ni moines, ni prêtres, ni domestiques nombreux, ni valets inutiles, ni ouvriers d'un luxe puéril, quelques heures de travail rapportent beaucoup au-delà des besoins publics; elles fructifient en bonnes productions & de toute espece: le superflu va trouver l'étranger, & nous rapporte de nouvelles denrées.

Voyez ces marchés abondamment pourvus de toutes les choses nécessaires à la vie, légumes, fruits, poissons, volailles. Les riches n'affament point ceux qui ne le sont pas (6). Loin de nous la crainte

(6) Un seigneur de la cour grand ami de la vérité, se trouva chez le roi (Louis XV) dans un temps où le pain étoit fort cher. Les courtisans avoient assuré à sa majesté, le matin, que le pain étoit diminué: ce prince en témoigna sa joie à son favori

de ne point jouir suffisamment! On ne connoît point cette insatiable avidité d'enlever trois fois plus qu'on ne peut consumer : le gaspillage est en horreur.

Si la nature, pendant une année, nous traite en marâtre, cette disette n'emporte point plusieurs milliers d'hommes; les greniers s'ouvrent, & la sage prévoyance de l'homme a dompté l'inclémence des airs & le courroux du ciel. Une nourriture maigre, seche, mal préparée & de mauvais suc, n'entre point dans l'estomac des hommes les plus laborieux. L'opulent ne sépare point la plus pure farine pour ne laisser aux autres que le son; cet outrage inconcevable seroit un crime honteux. S'il parvenoit à nos oreilles qu'un seul eût ressenti la langueur de la faim, nous nous regarderions tous comme coupables de

quand il entra. M. le marquis de Souvré, surpris de ce qu'on avoit osé en imposer au roi, se mit à courir & gagna la porte. Le roi ne comprenant rien à cette action, lui dit : — Où vas-tu? — Sire; je vais bien vîte faire pendre mon maître-d'hôtel, il m'a encore augmenté le pain aujourd'hui. On ne peut dire la vérité d'une maniere plus agréable, ni mieux éclairer son maître sur celle qu'on lui cache.

ſes maux, & la nation entiere ſeroit dans les larmes.

Ainſi le plus pauvre eſt affranchi de toute inquiétude ſur ſes beſoins. La famine, comme un ſpectre menaçant, ne l'arrache point du grabat où il goûtoit pour quelques minutes l'oubli de ſes douleurs. Il s'éveille ſans regarder triſtement les premiers rayons du ſoleil. S'il appaiſe le ſentiment de la faim, il ne craint point en touchant les aliments de porter du poiſon dans ſes veines (7).

---

(7) Le ſel qui eſt, pour ainſi dire, un cinquieme élément, devroit-il ſe payer en France dix fois au-delà de ſa valeur! Que le tabac ſoit à la diſcrétion du publicain, en prend qui veut: mais mes aliments, mes beſtiaux, mes domeſtiques ne peuvent ſe paſſer de ſel. Si, par économie, je me retranche de cet indiſpenſable néceſſaire, on m'envoie garniſon jusqu'à ce que je donne mon ſang en échange de cette denrée que la nature m'avoit accordée au même prix que l'air & l'eau.

S'il eſt vrai que tout eſt au mieux dans ce monde, hélas! eſt-ce où regne la gabelle! Le collecteur, le gabeleur & le ſubdélégué ſont des noms qui réſonnent plus cruellement à l'oreille du payſan, que la maladie & la peſte. L'impôt du ſel eſt vraiment reparti en proportion inverſe des fortunes.

Ceux qui possedent des richesses, les emploient à faire des expériences neuves & utiles, qui servent à approfondir une science, à porter un art vers sa perfection; ils élevent des édifices majestueux; ils se distinguent par des entreprises honorables: leur fortune ne s'écoule pas dans le sein impur d'une concubine, ou sur une table criminelle où roulent trois dés; leur fortune prend une forme, une consistance respectable aux yeux charmés des citoyens. Aussi les traits de l'envie n'attaquent point leurs possessions; on bénit les mains généreuses qui, dépositaires des biens de la providence, ont rempli ses vues en élevant ces monuments utiles.

Mais quand nous considérons les riches de votre siecle, les égouts, je crois, ne charioient point de matiere plus vile que

---

On ne croira pas un jour qu'il a existé une loi qui empêche une malheureuse femme, habitant le bord de la mer, d'aller puiser de l'eau dans l'océan pour en faire un peu de sel à l'usage de sa maison. Compulsez toutes les loix antiques, pas une, je crois, n'approche de cette étonnante prohibition.

leurs ames : l'or dans les mains, la basſeſſe dans le cœur, ils avoient formé une eſpece de conſpiration contre les pauvres; ils abuſoient du travail, de la peine, de la fatigue, des efforts de tant d'infortunés; ils comptoient pour rien la ſueur de leur front, & cette crainte affreuſe de l'avenir où ils voyoient en perſpective une vieilleſſe abandonnée. Cette violence-là s'étoit tournée en juſtice. Les loix n'agiſſoient plus que pour conſacrer leur brigandage. Comme un incendie embraſe ce qui l'avoiſine, ainſi ils dévoroient les limites qui touchoient leurs terres; & dès qu'on leur voloit une pomme, ils pouſſoient des cris inextinguibles; & la mort ſeule pouvoit expier un attentat auſſi énorme.... Qu'avois-je à répondre ? Je baiſſois la tête, & tombé dans une profonde rêverie, je marchois concentré dans mes penſées. —— Vous aurez d'autres ſujets de réfléchir, me dit mon guide; remarquez (puiſque vos yeux ſont fixés en terre) que le ſang des animaux ne coule point dans les rues, & ne réveille point des idées de carnage. L'air eſt préſervé de cette

odeur cadavereuſe qui engendroit tant de maladies. La propreté eſt le ſigne le moins équivoque de l'ordre & de l'harmonie publique ; elle regne dans tous les lieux. Par une précaution ſalubre, & j'oſerai dire morale, nous avons établi les tueries hors de la ville. Si la nature nous a condamnés à manger la chair des animaux, du moins nous nous épargnons le ſpectacle du trépas. Le métier de boucher eſt exercé par des étrangers forcés de s'expatrier ; ils ſont protégés par la loi, mais non rangés dans la claſſe des citoyens. Aucun de nous n'exerce cet art ſanguinaire & cruel ; nous craindrions qu'il n'accoutumât inſenſiblement nos freres à perdre l'impreſſion naturelle de commiſération ; & la pitié, vous le ſavez, eſt le plus beau, le plus digne préſent que nous ait fait la nature (8).

(8) Les Banianes ne mangent de rien de ce qui a eu vie, ils craignent même de tuer le moindre inſecte ; ils jettent du riz & des feves dans la riviere pour nourrir les poiſſons, & des graines ſur la terre pour nourrir les oiſeaux. Quand ils rencontrent ou un chaſſeur ou un pêcheur, ils le prient inſtamment de ſe

CHAPITRE XXIV.

Le Prince Aubergiste.

VOUS voulez dîner, me dit mon guide, car la promenade vous a ouvert l'appétit ? Eh bien ! entrons dans cette auberge... Je reculai trois pas. Vous n'y penſez pas, lui dis-je, voilà une porte cochere, des armes, des écuſſons. C'eſt un prince qui demeure ici. — Eh, vraiment oui ! c'eſt un bon prince, car il a toujours chez lui trois tables ouvertes : l'une pour lui & ſa famille, l'autre pour les étrangers, & la troiſieme pour les néceſſiteux. — Y a-t-il beaucoup de tables pareilles dans la ville ? — Chez tous les princes. — Mais il doit s'y trouver bien des paraſites fainéants ? Point du tout : car dès que quelqu'un s'en fait une habitude & qu'il n'eſt pas étran-

déſiſter de ſon entrepriſe, & ſi on eſt ſourd à leurs prieres, ils offrent de l'argent pour le fuſil & pour les filets ; & quand on refuſe leurs offres, il troublent l'eau pour épouvanter les poiſſons, & crient de toutes leur force pour faire fuir le gibier & les oiſeaux. (*Hiſtoire des Voyages*,)

ger, alors on le remarque, & les censeurs de la ville en sondant ses dispositions, lui assignent un emploi; mais s'il ne paroît propre qu'à manger, on le bannit de la cité, comme dans la république des abeilles on chasse de la ruche toutes celles qui ne savent que dévorer la part commune. — Vous avez donc des censeurs? — Oui, ou plutôt ils méritent un autre nom: ce sont des admonesteurs qui portent partout le flambeau de la raison, & qui guérissent les esprits indociles ou mutinés, en employant tour-à-tour l'éloquence du cœur, la douceur & l'adresse.

Ces tables sont instituées pour les vieillards, les convalescents, les femmes enceintes, les orphelins & les étrangers. On s'y assied sans honte & sans scrupule. Ils y trouvent une nourriture saine, légere, abondante. Ce prince qui respecte l'humanité, n'étale point un luxe aussi révoltant que fastueux; il ne fait point travailler trois cents hommes pour donner à dîner à douze personnes; il ne fait point de sa table une décoration d'opéra; il ne se fait pas gloire de ce qui est une véritable honte, d'une pro-

fusion outrée, insensée (1) : quand il dîne, il songe qu'il n'a qu'un estomac, & que ce seroit en faire un dieu que de lui présenter, comme aux idoles de l'antiquité, cent sortes de mets dont il ne sauroit goûter.

Tout en conversant nous traversâmes deux cours, & nous entrâmes dans une salle extrêmement profonde : c'étoit celle des étrangers. Une seule table, déja servie en plusieurs endroits, en occupoit toute la longueur. On honora mon grand âge d'un fauteuil : on nous servit un potage succulent, des légumes, un peu de gibier, & des fruits, le tout simplement accommodé (2).

---

(1) En voyant l'estampe de Gargantua, dont la bouche, large comme celle d'un four engloutit en un seul repas douze cents livres de pain, vingt bœufs, cent moutons, six cents poulets, quinze cents lievres, deux mille cailles, douze muids de vin, six mille pêches, &c. &c. &c. quel homme ne dit pas : *cette grande bouche est celle d'un roi*

(2) J'ai vu un roi entrant chez un prince, traverser une grande cour toute remplie de malheureux, qui crioient d'une voix languissante : *donnez-nous du pain !* & après avoir traversé cette cour sans leur répondre, le roi & le prince se sont assis à la table d'un festin qui coûtoit près d'un million.

Voilà qui eſt admirable, m'écriai-je ! oh ! que c'eſt faire un bel emploi de ſes richeſſes que de nourrir ceux qui ont faim. Je trouve cette façon de penſer bien plus noble & bien plus digne de leur rang.... Tout ſe paſſa avec beaucoup d'ordre ; une converſation décente & animée prêtoit de nouveaux agrémens à cette table publique. Le prince parut, donnant ſes ordes de côté & d'autre d'une maniere noble & affable. Il vint à moi en ſouriant ; il me demanda des nouvelles de mon ſiecle ; il exigea que je fuſſe ſincere. Ah ! lui dis-je, vos premiers ancêtres n'étoient pas ſi généreux que vous ! ils paſſoient leurs jours à la chaſſe (3) &

(3) La chaſſe doit être regardée comme un divertiſſement ignoble & bas. On ne doit tuer les animaux que par néceſſité, & de tous les emplois c'eſt aſſurément le plus triſte. Je relis toujours avec un nouveau degré d'attention ce que Montaigne, Rouſſeau & autres philoſophes ont écrit contre la chaſſe. J'aime ces bons Indiens qui reſpectent juſqu'au ſang des animaux. Le naturel des hommes ſe peint dans le genre des plaiſirs qu'ils choiſiſſent. Et quel plaiſir affreux, de faire tomber du haut des airs une perdrix enſanglantée, de maſſacrer des lievres ſous ſes pieds, de ſuivre vingt chiens qui hurlent, de voir déchirer un pauvre animal ! il eſt foible, il eſt innocent, il eſt la timidité

à table. S'ils tuoient des lievres, c'étoit par oiſiveté, & non pour les faire manger à ceux qui en avoient été mangés. Ils n'éleverent jamais leur ame vers quelqu'objet grand & utile. Ils ont dépenſé des millions pour des chiens, des valets, des chevaux & des flatteurs : enfin ils ont fait le métier de courtiſans; ils ont abandonné la cauſe de la patrie.

Chacun levoit les mains au ciel d'étonnement; on avoit toutes les peines du monde à ajouter foi à mes paroles. L'hiſtoire, me diſoit-on, ne nous avoit pas dit tout cela; au contraire. — Ah! répondis-je, les hiſtoriens ont été plus coupables que les princes.

même; libre habitant des forêts, il ſuccombe ſous les morſures cruelles de ſes ennemis : l'homme ſurvient & lui perce le cœur d'un dard; le barbare ſourit en voyant ſes belles côtes rouges de ſang, & les larmes inutiles qui ruiſſellent dans ſes yeux. Un tel paſſe-temps prend ſa ſource dans une ame naturellement dure, & le caractere des chaſſeurs n'eſt autre choſe qu'une indifférence prête à ſe changer en cruauté.

CHAPITRE XXV.

Hiſtoire univerſelle.

J'ENTRAI chez un particulier dans l'intention de voir ſa bibliotheque ; je n'y trouvai que peu de volumes. Un me frappa, parce qu'il étoit d'une mince épaiſſeur, & qu'il portoit au frontiſpice : *Hiſtoire univerſelle.* Le particulier ſourit de mon étonnement. Comme le livre n'étoit pas long, je me mis dans un coin pour le lire, & voici à peu près ce que ma mémoire en a pu retenir.

Que d'empires tour-à-tour floriſſants ont repoſé ſur ce globe, & dont il ne reſte plus aujourd'hui que les noms ! Ils n'auroient plus de veſtiges dans la mémoire des hommes ſans la plume des écrivains ; mais pourquoi vouloir ſoulever le voile qui cache le ſouvenir de ces anciens actes de violence ? Pourquoi parler d'un Nembrod, féroce chaſſeur, qui, dévoré du deſir de commander, trouva le premier l'art d'aſſervir les hommes en paroiſſant vouloir les

foumettre aux loix ? Il fut les assujettir à la même école où il avoit dompté les animaux, & découvrit le premier le plus funeste des secrets : combien il est aisé à un seul homme de peser sur la foible race humaine ! Bélus, Ninus, Sémiramis, ne montèrent sur des trônes que pour signaler l'orgueil fastueux de la puissance. La violence & la terreur maintinrent le sceptre dans leurs mains ; elles firent mille plaies à l'humanité ; & le voluptueux Sardanapale, environné de femmes, endormi dans la mollesse, termine cette file de rois qui, tantôt efféminés, tantôt barbares, avoient été également funestes à leurs peuples, & par la guerre & par le repos. Sardanapale est réveillé par le bruit des armes, dans l'ivresse des plaisirs ; il ne sait que tourner un poignard contre son sein. Ses lieutenants rebelles envahissent ses vastes domaines ; & cet empire des Assyriens qui s'étoit montré sur le globe pendant douze cents années, & qui avoit agité toute l'Asie, tombe & se voit démembré.

De nouveaux rois remplacent ces potentats décédés. Toujours armés du glaive,

du milieu de Ninive & de Babylone, ils envoyerent le carnage & la deſtruction. L'un ravage l'Egypte, déſole la Paleſtine, brûle Jéruſalem, & chaſſe devant lui des peuples entiers, comme des hordes errantes. Leur victoire eſt toujours deſtructive, & forge des fers aux peuples vaincus. La terreur profonde qu'elle imprime fait paſſer les conquérants pour des dieux. On leur érige des autels, on brûle l'encens ſur leur paſſage, on ſe proſterne devant eux, comme devant les maîtres de la nature; l'effroi commande la baſſeſſe, & l'homme tremblant, oubliant de réfléchir, ne voit plus ſon ſemblable dans l'homme puiſſant & terrible que précedent le fer & la mort.

Cyrus, célebre dès ſon enfance, montre déja une ame au niveau de ſes hautes & futures deſtinées. Elles ne ſemblent ni étonner ni étourdir ſon caractere. Ce caractere eſt haut, eſt grand, & répond au double droit de ſa naiſſance & de ſes conquêtes. Il ne fait qu'un empire de l'Aſſyrie, de la Médie & de la Perſe, & ſes limites ſont les plus reculées qu'on eût encore vues ſur la face de la terre.

L'ambition de ses successeurs n'est pas rassasiée ; ils tentent d'agrandir ce colosse effrayant. Ils entendent parler de la Grece, & leurs armées, comme un vaste débordement, se précipitent sur cette foible partie de l'Europe. D'innombrables soldats y périssent ; & l'ambition forcenée est du moins une fois punie.

Les Grecs ayant repoussé ce déluge d'armes & de soldats, vainqueurs & libres, aiguisent contre eux-mêmes le même fer qui avoit servi à les dissiper. La jalousie divise ces corps qui auroient dû être toujours unis. Leurs orateurs, personnages éloquents & dangereux, les animent aux combats. Il font naître les guerres civiles, ils en attisent le feu dès qu'il s'éteint ; il renaît à plusieurs reprises, & semble porter ses ravages jusque dans la Perse. Lassé de tant d'efforts contraires, enfin elle paroît tendre à ce repos qui suit les agitations intérieures ; tout sembloit disposé à une paix universelle & profonde : Alexandre paroît, & le monde qui alloit sommeiller, est livré de nouveau aux convulsions qu'enfantent les travaux & les ravages de la guerre.

Il pleuroit, cet ambitieux ; il pleuroit jusqu'aux conquêtes de son pere. Impatient de verser le sang humain, il craignoit de n'en avoir plus à répandre ; il dévoroit en idée les peuples qu'il vouloit subjuguer. Avide d'une gloire meurtriere (qu'il prenoit follement pour la véritable), il pensoit qu'on ne régnoit véritablement qu'en faisant des esclaves. Il monte sur le trône avec ce courage altier, unique vertu de ces hommes entreprenants, qui bouleversent le monde par fantaisie.

Il n'obéit qu'à ses caprices, & traîne la désolation dans la Grece, la Perse & les Indes. Son funeste génie laisse par-tout des traces fumantes, que l'œil fuit à peine sur la carte de l'univers. Il cherche à conquérir encore, & les peuples manquent à son avidité ; il frémit de ce terme mis à sa puissance, & il médite de revenir sur ses pas pour s'élancer vers une route opposée. La mort saisit dans sa jeunesse ce redoutable ennemi de l'humanité ; & le monde qui n'avoit qu'un maître, voit trente souverains, se disputant les dépouilles de l'univers, qui se trouvoit, quelques heures auparavant, sous la main d'un seul homme.

Cette discorde le replonge dans des horreurs nouvelles. Toutes ces vastes contrées soumises à la domination d'Alexandre, & auxquelles ses successeurs n'osoient même prétendre en idée, sont ravagées; & leurs descendants héritent à leur tour de ces guerres interminables. Ils hâtent mutuellement leur ruine, & les enfants du héros, ses héritiers légitimes, sont ceux qui n'ont aucune part à cette immense succession.

Parmi tant de rois qui ne savent que combattre, détruire & verser le sang, j'apperçois Ptolomée Philadelphe, ami des arts & de la philosophie. Il médite au milieu d'une immense bibliotheque; il chérit ce trésor, dépôt précieux des connoissances humaines; il envoie recueillir dans toutes les contrées du monde les productions qui honorent le plus l'homme. Il semble pénétré le premier de cette grande vérité; que dès que le genre humain est une fois sorti des ténebres de la barbarie & de l'ignorance, il n'y a que les sciences qui fassent sa gloire & son bonheur. Pourquoi faut-il que ces volumes, où reposoient les découvertes réunies de la plus haute antiquité, aient péri

par la main d'un barbare, qui, avec un flambeau jeté dans l'ivresse, a consumé en un instant les travaux de trente siecles?

Tandis que les successeurs d'Alexandre continuent à se déchirer, au centre de l'Italie se forme cette puissance qui devoit s'élever par degrés, & finir par dévorer toutes les nations. Rome fondée par des brigands, ne tarde point à chasser ses rois superbes. Rome s'agite entre ses consuls, ses décemvirs, ses tribuns militaires; & semblable à ces tempéraments qui se fortifient par des secousses, elle leve une tête orgueilleuse du sein des discordes civiles, quelquefois si nécessaires: à peine échappée à ses propes débats, elle médite la conquête du monde.

En vain ses voisins lutterent-ils pendant cinq cents années, contre l'ascendant de ses puissants destins; malgré la plus généreuse défense, il fallut ployer sous le joug, qui devoit s'étendre plus loin encore.

La puissance romaine passe les mers, & va en Afrique chercher de nouveaux ennemis à soumettre. L'ambitieuse Carthage, sa rivale en puissance, & qui, comme elle, aspiroit à la monarchie de l'univers, malgré

ſes tréſors & le génie d'Annibal, eſt détruite, & ſa ruine devient le ſignal de la chûte de Corinthe & de Numance.

L'Aſie s'ouvre devant ces inſatiables vainqueurs ; il courent au-devant des combats, certains de la victoire, & l'aigle des Romains ſe montre altiere & triomphante ſur toutes les mers & ſur toutes les terres connues.

Le patriotiſme nourriſſoit en eux l'amour de la gloire. Ce reſſort prodigieux enfantoit ces vertus mâles qui nous étonnent, & les faiſoit courir à ces dévouements preſque uniques dans l'hiſtoire. Une longue ſuite de héros chérirent ſincérement la patrie, & elle devint bientôt la maîtreſſe de la terre. Mais quand tout fut ſoumis ; ce même eſprit d'ambition qui avoit ſervi à l'élever, trouva qu'il ſeroit beau d'être le maître de Rome. On vit les Sylla, les Marius vouloir marcher à force ouverte ſur la tête de leurs concitoyens ; & Céſar rebelle au bord du Rubicon, arme ſa vertu guerriere contre ſa patrie : le plus grand & le plus coupable des hommes triomphe, & fait ſuccéder le deſpotiſme à la liberté expirante. Il en fut puni juſtement, car ce fut lui qui prépara ces regnes

d'horreurs qui montrerent à l'univers, jusqu'à quel point d'aviliſſement pouvoit deſcendre la race humaine.

Cependant ſous Auguſte fleurit le laurier d'Apollon ; un moment de calme & de paix, endort les Romains, & leur fait penſer qu'on peut être heureux ſous la volonté d'un ſeul homme ; mais bientôt éveillés par les ſupplices, ils connoiſſent l'étendue de leur erreur, & ne pouvant briſer leurs chaînes, ils raiſonnent & juſtifient ingénieuſement leur eſclavage.

Il ne pouvoit être plus vil ni plus affreux. Des bourreaux & des victimes, des ames féroces & des lâches ; voilà ce ſuperbe empire romain ! Trois regnes cependant, celui de Titus, celui d'Antonin, celui de Marc-Aurele, donnerent une treve paſſagere aux plus horribles calamités.

L'empire romain paroiſſoit devoir ſe diſſoudre de lui-même ſous les feux dévorants du deſpotiſme, ſous l'avidité barbare, ou ſous l'ineptie des empereurs. Car dans un gouvernement deſpotique, qu'importe que le chef ſoit imbécille ? il n'en regne pas moins. Qui auroit pu deviner la nouvelle

révolution qui devoit changer la face de la terre ? Qui auroit prévu ce débordement de l'espece humaine, qui devoit apporter le germe de tant de peuples nouveaux, & renouveller, pour ainsi dire, les antiques générations de l'univers désormais avili ?

Dans les forêts du nord, au milieu des glaces & des frimas, étoient cachées des nations qui devoient renverser le colosse de l'empire romain, régénérer les peuples en se mêlant avec eux, & poser les fondements des divers royaumes qui couvrent aujourd'hui l'Europe.

Attirés sans doute par l'appas d'un ciel plus doux, les premiers essayerent un air plus tempéré, & voilà ces hordes innombrables qui sortirent de leurs repaires, & qui montrerent la route à des peuples barbares, encore plus enfoncés dans le nord, qui se succéderent longuement, comme les flots redoutables d'une mer agitée.

Plusieurs siecles eurent peine à tarir ces innombrables légions. Ce torrent renversa tout sur son passage. Les barbares commencerent par démembrer l'occident de l'empire, & de ses débris fonderent plusieurs

royaumes, où leurs coutumes grossieres ne sont pas encore anéanties.

Ici les Goths traversent une partie de l'Asie & toute l'Europe, pour s'établir en Espagne.

Les Anglois sortis des forêts de la Germanie, passent dans la Grande-Bretagne, la secourent & l'envahissent.

Les Francs, autre peuple de la Germanie, viennent au secours des Gaulois qui tentoient de briser le joug des Romains, & soumettent, après les avoir vengés, ceux qu'ils étoient venus défendre.

Rome qui avoit pillé & saccagé tant de villes, éprouve le même sort: ses palais, ses édifices sont détruits par la flamme, & la rage des vainqueurs s'étend jusqu'à mutiler les statues, après les avoir renversées.

Mais les courses de ces barbares ne sont rien auprès de celles d'Attila. Une comete enflammée, versant ses feux sur la moitié du globe, n'eût pas été plus terrible à l'humanité. Il court, toujours ravageant & la Macédoine, & la Mysie, & la Thrace, & l'Italie. Tout est dévasté: les peuples fuient épars l'impitoyable conquérant; & comme si la terre ne pouvoit plus servir d'asyle à

l'eſpece humaine, elle ſe réfugie ſur le bord de la mer Adriatique, & de ces troupes tremblantes & fugitives, va naître cette Veniſe, qui bientôt ſera nommée la *Superbe.*

L'empire d'Occident reçoit le dernier coup; & Rome & l'Italie réunies à l'empire d'Orient, en ſont ſucceſſivement arrachées pour voir multiplier leurs déſaſtres.

Mais quel fléau inconnu s'éleve du côté de l'Orient? Quel eſt cet homme qui à la plus vive intelligence réunit le plus audacieux courage. Eſt-il enthouſiaſte? eſt-il fourbe? Comment peindre ce Mahomet mépriſé des ſiens & bientôt adoré. Le voilà qui écraſe une partie de l'Orient, & qui fonde le royaume des Califes. Terrible par ſon épée, & puiſſant par ſon livre, en ſubjuguant les peuples, il ſéduit encore leur eſprit. Il verſe le ſang & devient légiſlateur. Il a le bras d'un barbare & l'éloquence d'un grand homme; les armes & la religion le ſervent également, & la victoire le porte ſur le trône & ſur l'autel; il imprime ſes loix pour une longue ſuite de ſiecles, à une foule de peuples, dont il ne ſoupçonne pas même l'exiſtence & la ſoumiſſion.

Ce malheureux empire d'Occident eſt percé de toutes parts, & n'étale que de nouvelles bleſſures. L'Italie eſt en proie aux Lombards. L'Eſpagne voit fondre les Maures. Ils menacent les François. L'eſſaim des Barbares n'eſt point épuiſé, il va ravager de nouveau les parties de l'Europe les plus floriſſantes.

Enfin la France a un grand homme, plein de génie, d'ardeur & de politique. Né au ſein des orages, il les diſſipe. Charlemagne réprime les Sarraſins, fait trembler l'Allemagne, frappe les Lombards en Italie, purge ſon royaume, & met ſur ſa tête la couronne de l'empire d'Occident.

Ce fardeau eſt trop peſant pour ſes foibles ſucceſſeurs. L'empire de Charlemagne eſt partagé, & le gouvernement féodal éleve ſes cent têtes monſtrueuſes.

L'œil du philoſophe diſtingue ici l'époque de la liberté helvétique. Qu'il eſt doux de voir des hommes courageux ſecouer le joug des tyrans, & après avoir ſu combattre, ſavoir dreſſer une forme de gouvernement dont on ne ſauroit trop admirer la ſageſſe! Il eſt donc poſſible à un état d'avoir

une morale, & des peuples peuvent vivre sans ambition, sans jalousie, conservateurs héroïques de leur liberté, & contents du nécessaire. Ils sont l'exemple des autres nations; exemple plus admiré que suivi.

Le nouvel empire d'Occident est encore déchiré, & celui d'Orient s'éteint.

Tout-à-coup du fond de l'Asie paroît la derniere éruption de Barbares, destinés à se jeter sur l'Europe. Ce nouveau déluge se précipite sur Constantinople, & se rend maître de l'empire d'Orient qu'il assujettit par la force des armes, & qu'il occupe encore aujourd'hui.

De nos jours & dans le systême d'équilibre, une tête couronnée, par sa force ou par sa foiblesse, met soudain en mouvement toutes les autres. Le moindre choc divise & subdivise les intérêts; tout s'agite, & la main qui donne l'impulsion ne peut dire elle-même où le mouvement s'arrêtera. De même dans ces temps, un pélerin sans couronne mit en jeu ces étonnantes émigrations, connues sous le nom de croisades. Un enthousiaste religieux fait abandonner aux rois leurs trônes, & à des

multitudes de sujets le doux sol de la patrie. Une foule de vagabonds déshonorent le nom chrétien, & c'est tout dégouttants de sang qu'ils vont se prosterner devant le sépulcre de Jesus-Christ.

Un second débordement auquel préside un roi de France entraîne les mêmes excès. Constantinople est prise & saccagée. Les vertus de Louis IX ne font pas à son royaume tout le bien qu'il auroit pu faire dans un siecle où eussent régné d'autres opinions.

Deux millions d'Européens trouverent leur tombeau dans l'Orient, & ce fut alors que cessa cette épidémie religieuse.

Mais d'où viennent ces Tartares conduits par Gengis-Kan? Ils franchissent le Caucase, le Taurus, l'Imaïus. Leur chef part du fond de la Corée pour porter la guerre en Perse & aux Indes. La terre n'a point vu d'armées aussi formidables, depuis le siecle de Xerxès. La moitié de la Chine, la moitié de l'Indostan, presque toute la Perse, les frontieres de la Russie & toute la grande Tartarie tombent sous sa puissance. Les trésors de l'Asie sont à ses pieds. Jamais l'univers n'a vu un conquérant qui ait étendu aussi loin sa victoire.

Ses enfants achevent la conquête de la Chine.

Cet empire situé à l'extrémité de l'Asie, & qui se vante d'une haute antiquité, avoit des loix, possédoit des arts, & savoit lire dans les cieux la marche des planetes, tandis que nous n'existions encore dans notre Europe que par hordes errantes. Les vainqueurs se soumirent au gouvernement, à la police, aux arts du peuple vaincu. Exemple frappant de l'ascendant majestueux des bonnes loix & du besoin où se trouve un peuple vagabond & barbare de reposer en société au milieu des douceurs de la vie civile. Ces législateurs paroissent avoir perfectionné, sinon la politique, du moins la morale, & si l'on juge de la bonté du gouvernement par sa base inébranlable, par le respect qu'on lui porte, par la population, par la paix & la tranquillité, par la subordination respective des états, cet empire semble se rapprocher de l'autorité paternelle. Mais l'amour du merveilleux, & sur-tout le plaisir que fait la satyre indirecte de nos mœurs, ont pu embellir le langage des appréciateurs éloignés de cette

nation étrangere, & la parer de ces couleurs que l'admiration qu'on veut inſpirer à autrui, exagere avec tant de facilité.

Si le tribunal d'hiſtoire, ſi fameux, n'eſt pas une fable, & s'il ne conſiſte pas à tenir en ordre de ſimples regiſtres renfermant les détails des faits publics ; ſi ces généreux hiſtoriens ſont vraiment éclairés & philoſophes, & préferent l'exil & la mort, plutôt que de ne pas tranſmettre à la poſtérité les fautes politiques & les vices perſonnels des Princes ; ce peuple peut juſtement s'énorgueillir d'avoir rencontré le frein le plus ſalutaire contre le deſpotiſme, où la foibleſſe de ſes monarques, & les fonctions de ſes hiſtoriens ſont plus reſpectables & plus utiles que les fonctions des écrivains de tous les autres peuples.

Le grand ſchiſme d'Occident cauſe des guerres civiles & des vengeances.

Au milieu des combats que ſe livroient Edouard & Philippe, un fléau plus horrible que la guerre, vient ravager l'Europe. Cette peſte meurtriere qui avoit fait le tour du monde, après avoir dépeuplé l'Aſie & l'Afrique, vint viſiter la France & l'An-

gleterre. La quatrieme partie de la race infortunée des hommes, disparut alors de dessus la terre.

La prospérité des papes qui s'étoient érigés en juges des différends qui s'éleverent entre les rois, & qui eussent été dignes des respects de la terre, s'ils n'avoient employé cet ascendant qu'à pacifier le monde, leur fit imaginer que les destins de l'ancienne Rome étoient enfin relevés. Ils avoient essayé plusieurs fois combien les foudres de l'église étoient redoutables entre leurs mains sacrées, & ces tonnerres spirituels avoient inspiré la même terreur qui suivoit autrefois le vol des légions romaines. Ils envoyerent des bulles, comme les empereurs romains avoient envoyé des décrets. La cour de Rome, ainsi que la république romaine, cita, jugea & punit à son tribunal les princes pour leurs fautes particulieres. Quelle majestueuse puissance, si la justice & l'humanité, en partant du sein de l'ancienne capitale de l'univers, eussent foudroyé l'ambition des rois & réprimé les désordres de la chrétienté! Mais, en affectant la modération, Rome sut flatter ou

consterner les passions des princes, trouva le secret de les affoiblir, les tint dans la médiocrité, s'empara de leurs forces & les fit trembler en les menaçant les uns par les autres. On vit les rois porter leur couronne au pied du St. Siege, & s'en rendre tributaires; ainsi qu'on avoit vu les rois rechercher l'alliance des Romains, & s'honorer du titre d'affranchis.

Telle étoit l'ignorance profonde des princes, & sans la secousse des dernieres héréfies, qui, en allumant des guerres, donnerent une certaine impulsion aux esprits, les circonstances étoient si favorables, que les ténebres, en s'épaississant, garantissoient à Rome un empire universel, à l'aide de la nuit immense qui alloit envelopper le monde.

Charles V, roi politique, releve à la fois la France & le trône; il imprime le respect au nom de monarque; il est du petit nombre de ceux, dont en rappellant la mémoire, on cite des vertus; & ce qui sert à rendre illustres sa sagesse & sa prévoyance, ce sont les malheurs que son fils apporta sur la France.

Tamerlan, à l'exemple d'Alexandre & de Gengis-Kan, ſubjugue l'ancienne Perſe & déſole les Indes. Bajazet eſt vaincu & fait captif.

Conſtantinople eſt priſe par les Turcs; l'empire ottoman, formé par la victoire, s'accroît avec ſplendeur; il s'étend depuis l'Archipel juſqu'à l'Euphrate.

Le gouvernement féodal périt en France. Louis XI, prince abſolu, barbare, perfide, frauduleux, artificieux, déshonore le trône & fait haïr le nom de roi. La conquête de Naples par Charles VIII, & Alexandre VI, réfugié dans le château Saint-Ange, ſont deux faits qui, par l'exemple qu'ils donnent, laiſſent leur empreinte parmi l'immenſité des événements.

Les noces inceſtueuſes, les jeux abominables de ce pontife ſouillé de crimes, en révoltant les amis de la vertu, doivent vivre dans la mémoire pour rendre la ſienne exécrable.

Les troubles de l'Angleterre font éclore une foule de caracteres énergiques, qui ſembloient annoncer que l'arbre de la liberté, arroſé de ſang, fleuriroit bientôt.

Le ſeizieme ſiecle eſt illuſtre par les plus grands ſpectacles.

Guſtave Vaſa briſe un joug étranger, & mérite le nom glorieux de libérateur de ſon pays.

Le puiſſant Charles-Quint eſt le véritable ſouverain de l'Eſpagne, de l'Allemagne, de l'Italie. Il porte le fardeau de l'Europe en politique & en guerrier.

François premier imprime à ſes déſaſtres un intérêt qui n'accompagne pas toujours les rois vaincus. Il aime les beaux arts, & les tranſplante d'Italie en France; & cet amour ſemble abſoudre ſes fautes qui furent grandes.

Henri VIII eſt un roi cruel; mais par l'aſcendant de ſon génie, il éleve ſa nation, & lui apprend à balancer les forces de ſes voiſins.

Léon X eſt environné de grands hommes; il donne l'eſſor à leurs talents, il eſt idolâtre des arts, & les arts impriment l'immortalité à ſon pontificat.

Immédiatement après que le ſchiſme d'Omar & d'Aly eut ſéparé à jamais les Perſans des Turcs, & que l'Aſie & l'A-

frique eurent éprouvé cette révolution dans le culte, tout-à-coup s'éleve un orateur, nommé *Luther*, qui tonne & maîtrise éloquemment les esprits; c'est lui qui arrache à un pontife de Rome, la moitié de l'Europe ; & l'on voit briller la premiere étincelle de la philosophie.

Mais le plus grand des événements est la découverte d'un monde qui va changer la face de l'ancien.

L'Amérique est soumise par une poignée d'hommes, cruels dévastateurs, qui, pour conquérir une terre où germe l'or, font disparoître la race humaine qui peuploit sa surface. Jamais l'œil courroucé du ciel ne vit des cruautés aussi atroces, aussi froidement prolongées. Elles ont fait le déshonneur de l'ancien continent, & il lui sera difficile d'effacer l'opprobre de cette tache sanglante.

Cortès fait la conquête du Mexique; Pizarre, celle du Pérou. Des fléaux honteux qui attaquent le plaisir, plus précieux que l'existence, sont apportés de l'Amérique ; & l'homme ne semble s'agrandir que pour son malheur.

L'Eſpagne poſſede la moitié du monde ; le Portugal, les côtes de l'Afrique & de l'Aſie.

La Ruſſie, qui ſembloit ſéparée de l'Europe, laiſſe appercevoir qu'elle exiſte ; & ſon immenſe empire figure enfin ſur le globe.

Mais voici que la race de Gengis-Kan, race dégénérée, eſt chaſſée de la Chine ; un homme de la lie du peuple monte ſur le trône & commence une nouvelle dynaſtie.

Après le ſchiſme qui déſola la Perſe, mais conſolida le génie national, le célebre Sha-Abbas imprime à l'empire l'éclat, la grandeur & la félicité ; regne fortuné & bien rare dans les annales du monde !

Les progrès des Ottomans ſont étonnants. Au vainqueur Mahomet II, ſuccede le vainqueur Sélim ; & ſon fils Soliman porte ſes armes victorieuſes & contre les chrétiens & contre les Perſans. Son empire s'étend d'Alger à l'Euphrate, & du fond de la mer Noire au fond de l'Epire.

Paroît en Eſpagne ce Philippe II, qui attira ſur lui les yeux de l'Europe. Il étend ſur elle une main prépondérante; il fomente les troubles chez ſes voiſins; il aſpire tout l'or du nouveau-monde; il embraſſe du même coup-d'œil, dans ſon cabinet, & le Mexique & la Sicile; il fait une plaie profonde à la France à la bataille de Saint-Quentin. Diſſimulé, il trompe Rome même; ſon fanatiſme cruel fait naître cette fameuſe république des ſept Provinces-Unies.

Elle ſort des marais; elle s'appuie ſur le courage, le commerce & l'induſtrie; elle eſt active, laborieuſe, patiente; elle rencontre le prince d'Orange, homme digne du reſpect des nations. C'eſt ſa fermeté, ſon courage tranquille, ſa conſtance au milieu des revers, qui fait des guerriers intrépides de ces paiſibles pêcheurs. Un aſſaſſinat religieux, preſcrit par Philippe II, prive la république d'un héros.

Le monarque eſpagnol, malgré la deſtruction de ſa flotte, *l'Invincible*, eſt ſur le point de ſubjuguer la France. C'eſt lui qui

qui anime cette ligue armée contre un roi légitime, contre un grand homme qu'elle ne connoiſſoit pas. Henri IV triomphe de ſon or, de ſes intrigues, de ſa politique ; & par ſon caractere & ſon grand cœur, fait honorer le nom de roi. On bénit ſa mémoire autant par reconnoiſſance que pour tracer un modele à ceux qui viendront après lui.

La mer fait la grandeur & la ſûreté de ce peuple qui devoit montrer à la terre le gouvernement le moins imparfait qu'ait encore ſu former la prévoyance humaine. L'autorité royale & la liberté nationale ſont unies ſans ſe nuire ; le foible Jacques eſt renvoyé & remplacé, comme l'on ôte d'une voûte de pierre, la clef foible & rompue, pour lui en ſubſtituer une neuve & mieux taillée.

Les événements qui ſuivent ſont ſi rapprochés & ſi connus, que n'étant point encore enfoncés dans la nuit des temps, ils ne peuvent être appréciés ſous leur vrai point de vue ; & la vérité ſévere de l'hiſtoire a grande peine à franchir le ſiecle de Richelieu & celui de Louis XIV,

Avec quelle rapidité tout passe! Ces événements, ces révolutions qui excitoient l'admiration, qui élevoient tant de clameurs, qui faisoient travailler tant de têtes, qui les fatiguoient par les assauts contraires de l'espérance & de la crainte; tout est tombé, tout est englouti dans l'abyme du temps! Il efface les couleurs vives qui soutenoient l'attention & l'intérêt; il flétrit le tableau des plus importantes révolutions; & la mémoire des empires meurt comme celle des hommes. Où est l'histoire d'Assyrie depuis Ninus jusqu'à Sardanapale? Où sont les mémoires qui fassent revivre un instant la superbe puissance de Xerxès, ses flottes nombreuses, ses innombrables armées, ce faste & l'étendue de ce pouvoir, dont le cours passager l'effrayoit lui-même, lorsqu'il pleuroit en contemplant de dessus une hauteur l'amas prodigieux de ses soldats, & la mort (inévitable souveraine), devant régner avant peu sur cette multitude immense?

Cette grandeur des rois n'est donc pas la plus réelle, puisqu'elle s'écoule. Il y a celle de l'esprit humain qui trace dans les

fiecles un fillon plus lumineux & plus durable. Le progrès des fciences, des arts & de la légiflation, véritables bienfaits verfés fur la race mortelle, fauvent de l'oubli ces noms refpectables auxquels s'attache la reconnoiffance des nations. On lit encore aujoud'hui Homere; Homere, de fon vivant, pauvre & malheureux, on chérit fa mémoire, on refpecte fes cendres, & que de noms de rois fe font éteints devant ce nom fublime! Ces potentats fuperbes ont paffé comme des feux follets qui brillent & s'enfoncent dans les ténebres pour ne plus reparoître. Puiffances nébuleufes dont l'exiftence incertaine fatigue la patience de l'opiniâtre antiquaire, qui dans fon labeur infructueux, excite la commifération & la pitié du fage.

Les inventeurs des arts néceffaires & confolateurs, qui nous aident à fupporter l'exiftence, & qui font parvenus à la rendre chere & précieufe, font donc ici-bas les vrais monarques de la nature humaine, & leurs noms, environnés de refpects, devroient vivre dans la mémoire des amis de l'humanité.

Ces arts familiers & nombreux qui font le charme de la vie domestique, nous viennent (ainsi que les notions les plus utiles & quoique les plus simples) de quelque peuple ancien, qui n'aura laissé aucune trace de son existence, & dont nous recueillons les bienfaits sans en connoître la source. Héritiers de la science qui lui a tant coûté, & qui ne nous étonne plus, nous ne songeons pas aux efforts primitifs qu'il lui a fallu faire pour vaincre les moindres difficultés.

Qui a découvert le premier les éléments de la langue écrite & parlée, de la méchanique, de l'agriculture, de la navigation, de la physique, de l'astronomie, de la musique, de la peinture, &c.? Les obstacles qu'il eut à dompter, confondent avec raison l'entendement. Les usages les plus communs sont des efforts miraculeux du génie, & une seule invention, telle que la poulie, est une merveille pour qui sait réfléchir.

A quelle intelligence active devons-nous toutes ces connoissances précieuses & multipliées, & que l'homme vulgaire exerce

ſans avoir daigné une ſeule fois ſonger à l'inventeur ? Sont-elles l'ouvrage d'un ſeul & même peuple, ou de pluſieurs ? Comment les hommes ſe les ſont-ils tranſmiſes & partagées ? Eſt-ce le ſouvenir, eſt-ce l'uſage, eſt-ce le haſard qui les a fait voguer juſqu'à nous ? Enfin ces ſciences ſont-elles le magnifique héritage d'un peuple antérieur qu'on ſoupçonne à juſte titre enfoncé dans la nuit impénétrable des temps, héritage morcelé de toutes parts, mais dont les fragments ſont encore ſi précieux ?

Combien d'autres arts utiles & agréables ont été perdus, ou ne ſe ſont renouvellés ſur la terre qu'à des intervalles immenſes ! Que de découvertes enfouies & qui attendent un génie analogue à celui qui les inventa, pour reparoître une ſeconde fois ſur la terre ! Si tel ancien habitant du monde, prédéceſſeur des Egyptiens, des Chaldéens, de ces peuples que nous regardons comme appartenants à l'époque la plus antique (faute de plonger notre vue plus avant) revenoit parmi nous, il ſoupireroit peut-être de notre ignorance ; & nos ſciences & nos arts lui paroîtroient

des débris informes des connoiſſances qui régnoient de ſon temps.

La ſcience, comme on le ſoupçonne, eſt ſans doute une, & n'a point de branches iſolées & ſéparées, telles que notre inſuffiſance les lui attribue. Cette idée philoſophique mériteroit d'être creuſée & approfondie. On apperçoit déja la liaiſon d'objets qui ſembloient abſolument oppoſés, & les coups du génie ne ſont tous que des rapprochements.

Ce génie qui proprement invente & fond dans un ſeul jet une grande maſſe d'idées, n'a peut-être brillé qu'aux premiers jours du monde; car la nature humaine pouvoit avoir alors une énergie, une force créatrice, une pénétration qu'elle a pu perdre depuis. Penſons toujours qu'on peut aller au-delà de ce que nous voyons, afin de donner de l'audace à nos idées, & de nous mieux élancer dans la région des choſes poſſibles. Nous touchons trop d'objets pour en reſter là, & pour ne point devenir plus hardis & plus ambitieux dans nos conceptions.

Mais s'il faut porter un œil philoſophi-

que ſur les faſtes qu'offre l'hiſtoire, ſi fiere de conter les événements des ſiecles ; quelle honte pour les nations & pour l'homme !

Au lieu du rapport utile qui auroit pu exiſter entre les nations, une chaîne non interrompue d'hoſtilités avilit & dégrade l'humanité ; le drapeau ſanglant de la guerre, flottant de toutes parts ſur le globe, le meurtre devenant l'étude, la gloire, l'occupation des princes qui ont faſciné les yeux des peuples, en leur perſuadant qu'il étoit beau de s'égorger pour ſe ravir quelques poſſeſſions, au lieu de labourer cette même terre qu'ils enſanglantoient, tout fait gémir, quand on voit que les nations même les plus éloignés l'une de l'autre, n'ont eu d'autre plan que celui de leur deſtruction réciproque.

Ces grands empires ont été cimentés par le ſang ; ils ne ſe ſont aſſis ſur tel point du globe, qu'en détruiſant autour d'eux l'eſpece humaine, & dans les ſiecles les plus reculés, nous démêlons des traces de la guerre ; on ne parle de Séſoſtris que pour rappeller la memoire d'un conquérant qui fit ſortir de l'Egypte une armée

de plus de sept cents mille hommes, au moyen de laquelle il ravagea toutes les côtes de la Méditerranée, & poursuivit ses conquêtes jusque dans la Colchide. Ainsi s'ouvre la scene du monde. La dévastation a visité successivement tous les points de ce malheureux globe; le fer au lieu d'orner la main du cultivateur & de fendre le sein de la terre pour en arracher les vraies richesses, le fer aiguisé pour donner le trépas est dans la main du soldat féroce; il tue son semblable pour se revêtir de ses dépouilles, & l'on nomme *gloire* & *grandeur* le vol & la cruauté. Cette foule de meurtriers, ministres obéissants de l'ambition des princes, qui par un lien inexplicable, concentrent dans leurs mains le pouvoir de plusieurs millions d'êtres, lesquels ignorent la cause qui les fait agir, & marchent pour exterminer au signal de celui qui les gouverne.

2. Sémiramis ne paroît dans l'histoire que pour marquer l'époque sanglante où cette reine s'avançoit à la tête d'une armée composée de trois millions d'hommes, pour tuer les Indiens qui lui opposerent des forces encore plus considérables.

L'établiſſement & la deſtruction des monarchies des Babyloniens, des Aſſyriens, des Medes, des Perſes ont coûté à l'eſpece humaine des rivieres de ſang, & les expéditions militaires de l'incenſé Xerxès ont dépeuplé l'Aſie. L'apparition d'Alexandre a coûté tant de victimes, qu'un calcul exact ne ſauroit s'en établir. Sa mort auſſi funeſte que ſa vie, arma ſes ſucceſſeurs qui, dans leur querelle, ſe diſputerent pendant plus de deux cents ans ſes royaumes démembrés. Que de déſolations & de carnage accompagnerent ces prétentions reſpectives!

Les Grecs, dans un petit coin de la terre, laiſſent à peine concevoir comment un ſi petit canton a pu produire autant de milliers d'hommes, qui ſe faiſoient égorger pour de miſérables conquêtes.

Et la puiſſance romaine, une mer de ſang l'environne: que de peuples rivaux, qui attaquent, défendent, renverſent & ſont renverſés!

L'irruption des Gaulois en Italie, & les guerres puniques qui arriverent bientôt après; Mithridate tour-à-tour victorieux

& infortuné, le barbare Sylla & le féroce Marius, & ce Jules-César ; combien ont-ils coûté à l'espece humaine ? Ma main se lasse à tracer le tableau de ces calamités.

Les Juifs, malgré la petite figure qu'ils font dans l'histoire, se distinguent par les cruautés dont ils furent tour-à-tour agents & victimes.

Mais toutes les plaies du genre humain disparoissent devant cette blessure énorme qu'il reçut à l'époque de l'irruption des Goths, des Vandales, des Huns & des Ostrogots, dans la Gaule, l'Italie (1),

---

(1) Nous voyons dans l'histoire la chûte de l'empire romain, & cette époque mémorable ne jette aucune réflexion dans l'ame des ministres & des chefs de l'Europe : se croient-ils plus forts que ces conquérants du monde ! ou regardent-ils comme une chimere la destruction d'un peuple ! ou se supposent-ils les ressources nécessaires pour braver un torrent d'ennemis qui viendroit fondre tout-à-coup sur une partie de l'Europe !

Ils se reposent sur la poudre à canon, comme si cette terrible invention ne pouvoit appartenir ou n'appartenoit qu'à eux. Ils croient que rien ne peut égaler leur tactique ; mais cette tactique merveilleuse dont ils sont si fiers, qu'est-elle sans le courage ! & le courage

l'Espagne & l'Afrique. Le genre humain sembloit toucher à son entiere destruction ; car si de notre côté ce fleuve épouvantable rouloit avec impétuosité du nord au midi ; à l'occident, un autre torrent de barbares

---

ne décroît-il pas à mesure des progrès de la guerre! Je sais qu'une bataille aujourd'hui est une affaire de géométrie, mais des peuples fougueux, endurcis aux fatigues, conduits par je ne sais quel fanatisme, braveront toutes ces combinaisons ingénieuses. Ces forteresses seront assiégées, ces canons arrachés par des mains intrépides, & la famine achevera de briser leurs portes.

Ainsi l'exemple du passé doit effrayer sur le présent, & inspirer aux administrateurs des états une crainte salutaire qui les engage à former des citoyens au lieu de marionnettes disciplinées. Il faut des hommes qui puissent défendre l'état & non des machines qui pressent la détente d'un fusil. La puissance romaine, anéantie, bouleversée, malgré son génie belliqueux & ses lumieres ; Rome aux mains des barbares, crie puissamment aux états modernes que les nations du nord seront un jour maîtresses de leurs champs fertiles, de leurs vignes, de leurs richesses ; si le patriotisme ne renaît pas, si les vices accrédités ne cessent point de relacher les liens fondamentaux. Il est des corps frappés de la foudre, & qui, quoiqu'entiérement consumés, gardent une apparence de fraîcheur & de vie : vient-on à les heurter, ils se dissolvent & tombent en poudre. Voilà l'image de plusieurs royaumes, que le fer des enfants du nord n'a point encore touché.

rouloit dans un ſens oppoſé, & ſon cours affreux s'étendoit d'un côté juſqu'au fond de la Perſe, & de l'autre par-delà les bords de la Loire. A quoi a-t-il tenu que l'eſpece humaine ne fût enſevelie ſous les ruines des villes qui n'offroient plus que le ſilence & d'horribles déſerts ?

Lorſque la ſuperſtition & l'avarice monterent les vaiſſeaux qui firent la conquête de l'Amérique eſpagnole, lorſqu'on égorgea ces peuples nouveaux, peut-on apprécier le nombre d'hommes qui tomboient ſous la main du fanatiſme & de la cupidité ? Ce fut un monde en deuil (2).

---

(2) Chriſtophe Colomb a fondu deux mondes en un ; il a rendu le globe concitoyen. Il n'y a point eu de plus grande révolution que celle que cauſa cette découverte. On vit un nouvel univers, peuplé de mille nations inconnues, entrer tout-à-coup dans l'hiſtoire du monde. La grandeur de toutes nos monarchies & de l'ancien empire romain diſparoît devant l'immenſité de cette nouvelle ſcene. Ce monde fit changer de face à l'ancien, encore incertain aujourd'hui & pendant pluſieurs ſiecles des avantages qui en pouvoient réſulter.

Mais la découverte du nouveau-monde a communiqué une nouvelle vie à l'ancien : il a offert aux

Les débats des Européens pour ces régions nouvelles, la politique changeant de forme

---

desirs des hommes, une foule de jouissances jusqu'alors inconnues. Si les richesses de chaque état consistent à lui donner toute la valeur dont il est susceptible, rien n'a répandu plus au loin l'industrie dans toutes les parties du globe : rien n'a occasionné une plus grande reproduction, une plus grande quantité de travaux en tous genres, que la réaction moderne de l'Amérique & de l'Europe.

Sans l'enthousiasme de l'avarice qui créa des entrées & des sorties, qui hérissa d'obstacles le commerce, qui varia d'après ses caprices & ses erreurs, les gênes, les exclusions, les prohibitions de toute espece, les avantages réciproques auroient répandu par-tout les productions de la nature & des arts. Mais les nations ennemies & peu éclairées, jalouses des richesses de leurs voisins, croyant qu'elles avoient quelqu'intérêt à les ruiner, ont appellé sur elles-mêmes les fléaux de la guerre & de la destruction.

Mais quel événement ! le nord du nouvel hémisphere a brisé ses chaînes, la liberté renaît dans ces régions qu'opprima notre tyrannie ; la population va s'accroître dans ces contrées que dépeupla la soif de l'or. A qui l'Amérique devra-t-elle sa puissance, sa grandeur, sa tranquillité ? A la législation. Le nord entraînera le midi de l'Amérique ; il adoptera les avantages de l'indépendance, ou il sera envahi par les peuples du nord.

Bientôt l'Afrique, par sa dépopulation, verra cesser un commerce barbare.

& revenant écraser l'objet qu'elle careffoit la veille; les guerres longues, opiniâtres,

---

Par une communication directe avec l'Amérique, l'Afie suivant la route que le galion de Manille lui trace, verra de nouveaux débouchés s'ouvrir, & son opulence s'accroître. En perdant leurs possessions du nouveau-monde, les habitans de l'Europe n'auront plus ces guerres qu'occasionnoient les trésors de l'Amérique, & si le despotisme des rois vouloit peser un jour sur l'Europe, elle s'écouleroit, pour ainsi dire, & se fonderoit en Amérique un asyle assez vaste pour la recevoir & la protéger toute entiere.

On dit que le temps des républiques est passé; non. Les républiques vont renaître : le code Américain, ouvrage de la sagesse & de la raison européenne, reviendra au lieu où il est né, & récompensera les descendants de ceux qui ont calculé ces loix humaines.

On tremble à la vue de ce nombre prodigieux de soldats qu'entretiennent la Prusse, l'Autriche, la Russie & la France; l'art & la discipline militaire effraient, ainsi que toute cette soldatesque vendue aux princes : l'Europe semble échapper à la liberté; ne craignez rien, la philosophie veille; les arts veillent; la philosophie forme de tous côtés des têtes républicaines; elle montre du doigt les *Etats-Unis*; elle a déja détruit le despotisme sacerdotal qui laisse aujourd'hui respirer l'Europe. Ne craignez rien, je le répete, amis de la liberté! la philosophie enchaîne de toutes parts les saillies orgueilleuses des souverains : la philosophie jette ses rayons sur les deux émispheres. L'Europe, patrie des lettres

d'autant plus vives, plus acharnées, que l'induſtrie des arts avoit perfectionné la guerre. . . . . Oui, les malheurs du genre humain échappent au calcul.

O ſang des hommes! de quelque côté que je tourne les yeux, je te vois couler à grands flots; tantôt tu as arroſé les ſables altérés de l'Afrique, tantôt tu as décoloré les neiges du pôle, tantôt tu as ſouillé la verdure éternelle de la délicieuſe Aſie; & je crois que ſi l'on raſſembloit les guerres, les maladies contagieuſes, les famines dévorantes, & tous les fléaux qui ont accompagné & ſuivi les débats des ſouverains, on verroit que la moitié des hommes a véritablement donné la mort à l'autre!

& des ſciences, ne peut pas être outragée impunément. Elle ne peut plus devoir ſon ſalut qu'à des idées ſaines; elle les ſuivra, ces grands exemples qui lui viendront d'un nouvel hémiſphere; car nous ne retiendrons pas la ſottiſe après leur avoir envoyé le génie de la légiſlation. La phyſionomie de ces états libres ſervira de rempart : le commerce, la navigation emporteront avec eux tous les talents : ces climats inacceſſibles aux ſceptres des deſpotes ſeront des aſyles inviolables, & la découverte de l'Amérique ſera déclarée enfin avoir été utile au genre humain.

Et tandis que l'homme s'égorgeoit, voici qu'il a luit dans les faſtes de l'univers ce jour terrible & mémorable où un tremblement de terre affreux détacha la Sicile de la féconde Italie, où la mer mugiſſante s'engouffra entre ces nouveaux rivages.

De même le détroit de *Gadès* fut ouvert dans un jour de colere : la terre fendit tout-à-coup ſon ſein, & le monde fut coupé en deux parties à jamais ſéparées. L'Océan ſans bornes vint heurter de tout ſon poids l'humble Méditerranée : le choc des deux mers, étonnées de confondre leurs flots, a dû retentir au loin & effrayer la race humaine.

Peut-être une pareille ſecouſſe du globe fit diſparoître l'iſle Atlantique, ſéjour fortuné, careſſé des plus doux regards du ciel : ce vaſte & ſuperbe aſyle de la paix, du bonheur, où l'abondance, gage des vertus, excitoit l'homme à des cantiques perpétuels de reconnoiſſance ; abymé dans les mers, ſans qu'il ne reſtât aucune trace, n'a conſervé ſa mémoire dans nos annales que par la tradition qui a imprimé chez les hommes le ſouvenir d'une délicieuſe

contrée, ſituée ſous l'aſpect le plus heureux.

Combien de fois le genre humain a-t-il été replongé dans la barbarie par ces révolutions ſubites, qui renverſant les villes, & détruiſant les empires, ont éteint le flambeau des ſciences. Je crois voir un inſecte précipité d'un arbuſte en fleurs, arrêté, engourdi, remontant avec peine, & par une longue ſucceſſion de travaux, vers la tige qui le nourriſſoit. La moinde ſecouſſe phyſique rompt le fil des connoiſſances, & replonge dans les ténebres l'eſprit qui, la veille, étinceloit de lumiere. Quand la bibliotheque de Ptolomée fut incendiée, qui ſait ſi le genre humain ne perdit pas ce jour-là tous ſes tréſors?

Nous ne ſavons donc rien ſur la formation du genre humain, ſur ſa propagation, ſur ſes premiers établiſſements, ſur l'hiſtoire de ſes découvertes.

M. Bailli peint l'homme comme un vermiſſeau rampant, qui, à meſure que le globe ſe refroidit, cherche les endroits où la chaleur centrale tranſpire; mais ce refroidiſſement du globe eſt une hypotheſe chimérique.

S'il eſt impoſſible de découvrir la marche primitive du genre humain, nous ne ſavons ſi l'Europe entiere ne ſera pas un jour un pays effacé dans l'avenir. L'imprimerie elle-même aura peine à ſauver les connoiſſances que nous avons acquiſes; la moitié de l'hémiſphere peut être un jour à jamais ſéparée de l'autre par une ſecouſſe du globe : nos livres imprimés peuvent périr comme les manuſcrits, ou, ce qui eſt la même choſe, ils peuvent être entiérement méconnus.

On a environné le berceau du genre humain d'une foule de fables plus ou moins ingénieuſes; elles nous amuſent, mais elles ne nous éclairent point. L'exiſtence du peuple primitif, qui a éclairé les autres peuples eſt certaine, mais dans quelle région le placer? Les ſavants ſont réduits aux conjectures.

CHAPITRE XXVI.

Louis Quatorze.

VOTRE hiſtoire univerſelle ne tient pas beaucoup de place, dis-je au poſſeſſeur du petit livret, mais le caractere des Souverains diſparoît dans cette rapide narration, & j'aime mieux connoître un homme qu'un empire.

Celui à qui je diſois ces mots me prit par la main, & me conduiſit dans une ſalle aſſez vaſte, où étoient les buſtes d'un grand nombre de Souverains, c'eſt-à-dire, des plus fameux. Les Princes modernes y figuroient plutôt que les anciens.

Nous avons brûlé, me dit-il, cet auguſte fatras qu'on appelloit *l'hiſtoire*, & dont le débordement groſſiſſoit ſi infructueuſement nos bibliotheques ; nous nous ſommes contentés de tracer quelques lignes au bas de ces buſtes ; elles ſont le réſultat de tout ce qui a été imprimé ſur ces monarques décédés. L'impartialité la plus rigoureuſe a dicté ce jugement définitif.

Je reconnus un buste de Louis XIV ; j'y jetai les yeux par préférence, & je lus ces mots qui composoient à peu près tout ce qu'on avoit conservé sur son caractere.

« Louis XIV avoit un caractere élevé ; mais son cœur étoit froid ; il s'identifia à la nation & fut sensible à tous les coups qu'on lui portoit ; tel fut son mérite : mais ses entrailles ne furent ni émues ni attendries sur les gémissements ou les maux particuliers de son peuple : il aimoit la gloire, mais il n'avoit pas un sentiment vif des devoirs de l'humanité.

L'orgueil que tout développa en lui, l'isola pour ainsi dire sur un trône où il fit asseoir le pouvoir absolu. Il souleva l'Europe, & pour l'intérêt de sa grandeur orgueilleuse, il épuisa son peuple. L'élite de sa noblesse versa son sang dans des guerres qu'il avoit suscitées, au détriment du royaume qu'il regardoit inconsidérément comme une propriété personnelle. Le poids de son autorité, qu'il méconnut lui-même, le changement subit qu'il imprima au caractere & à l'esprit national, tout étouffa le germe vigoureux de la liberté qui venoit de lancer ses

dernieres étincelles; enfin ses favoris & ses ministres augmenterent sa puissance, & la rendirent arbitraire presque à son insu.

Ses premiers exploits enfanterent une admiration aveugle & fanatique, & parce que la valeur est une vertu, la nation, dans sa frénésie, la plaça au-dessus de toutes les autres. La nation oublia ces vertus modérées, pacifiques & vivifiantes, qui ont immortalisé peu de souverains, mais qui les distinguent aujourd'hui si éminemment. La nation ne vit que l'étendard de la victoire: elle s'honora de servir & d'immoler sa volonté, parce qu'elle ne considéra dans son roi qu'un guerrier, & qu'elle s'assimila à la gloire de ses conquêtes.

Elle fit donc de son roi un maître absolu dont elle respecta les caprices; le gain des batailles engendra l'ivresse; & la France, naguere si fiere, se prosterna à genoux d'une maniere presque servile; tout ce qui sortit de la bouche du roi, vainqueur & conquérant, devint la loi suprême de l'état.

L'encens, les hommages, les vers des poëtes, le pinceau des peintres, le burin des graveurs, tout divinisa un prince qui de son

vivant reçut les honneurs de l'apothéose. Sa tête froide & calme accepta ces hommages comme un tribut mérité ; le faste de la représentation, l'étiquette asiatique entrerent dans une cour où la pompe des arts cachoit aux yeux du peuple le danger de cette brillante métamorphose. Les grands de la nation partageant les plaisirs & les jouissances de ces arts perfectionnés, devinrent les satellites du soleil qui réfléchissoit sur eux une partie de son éclat, & ils ne regarderent plus comme un avilissement d'adorer les fantaisies, d'encenser les vices & d'imiter l'orgueil d'un homme qui, au terme le plus élevé de la puissance, de la force & des richesses, estimoit facilement que tel étoit & devoit être l'élément de la souveraineté.

Pouvoit-il n'être pas despote, lorsque la nation entiere se courboit devant lui & que tout consacroit, sans la plus légere réclamation, l'exercice du pouvoir absolu? Il en abusa, & cet abus passa dès-lors comme un privilege de la royauté.

Les trophées de la victoire, sans cesse renouvellés, cachoient à la France les désastres qui alloient naître sous cette apparence

de gloire & de splendeur, le vernis trompeur que les artistes avoient répandu autour du trône ne le firent voir que brillant, tandis qu'il alloit devenir redoutable.

Ce roi usurpa la gloire, & il fut trompé lui-même par le fantôme imposant de sa puissance. Les guerres qu'il s'attira & qui firent succéder les revers & les humiliations, ne lui apprirent pas que les larmes de ses sujets avoient préparé ce soulevement, qui devoit punir son ame altiere, trop indifférente à des calamités qu'il ne put ni sentir ni appercevoir.

Les plus fausses idées dictoient ses édits intolérants, édits cruels & froids, inspirés par des prêtres auxquels il vendit une partie de ses sujets, croyant mériter du ciel (1). Ces édits annonçoient combien cet homme jugé si grand étoit livré à l'ignorance des

(1) Après la révocation de l'édit de Nantes le célebre Duquesne alla prendre congé du roi, voulant se retirer en Angleterre ; Louis XIV lui dit : *Je suis fâché, Mr. Duquesne, que ma religion m'empêche de vous faire du bien. La mienne, Sire*, lui répondit Duquesne, *ne m'a jamais empêché de bien servir mon prince.*

ſiecles barbares. Il porta lui-même le coup le plus funeſte à ſa puiſſance par la révocation de l'édit de Nantes. Il vit moins dans les ſectaires des ſujets oppoſés à une religion qu'il profeſſoit, que des rebelles qui avoient oſé apporter la plus légere réſiſtance à ſa volonté tyrannique. Il adopta par inſtinct des dogmes rigoureux & des maximes aviliſſantes en ce qu'elles favoriſoient ſon orgueilleux deſpotiſme.

Les lauriers ſe flétrirent dans ſes mains ; ce que ſes victoires coûterent dépeupla ſon royaume, ruina ſes finances, abaiſſa ſon crédit : la frénéſie des diſputes religieuſes punit l'attention qu'il avoit donnée à des arguments théologiques, & ce nom qu'avoit tant célébré la renommée, trop avide de chanter les combats, fut avili dans l'Europe, lorſqu'on le vit prendre parti dans ces querelles abſurdes, la honte d'un regne qui auroit pu être glorieux. Il fut perſécuteur ſans être glorieux.

Trompé par les idées fauſſes qu'il avoit de ſon rang & de ſon autorité, la fin de ſon regne mit à nu les cicatrices profondes dont la France étoit couverte. Il paya cher deux

deux brillantes époques de ſon regne, & finit une vie agitée en enviſageant le triſte ſpectacle de ſon royaume dévaſté, de ſes peuples dégradés, & d'une maſſe de dettes ſupérieures au numéraire de ſes états (2).

Ce fut lui qui porta le dernier coup à la liberté nationale. Il ſe ſubſtitua à la patrie; ſes vices étoufferent des qualités héroïques, & qui pouvoient placer ſon nom parmi les noms les plus illuſtres.

Et ſi nous pénétrons dans le palais de ce

(2) Aujourd'hui les beſoins de preſque tous les états ſont au-deſſus des moyens d'y ſubvenir. On a perdu le livre de recette & de dépenſe. Ce ne ſont pas les beſoins de l'état qui minent l'état, mais les beſoins fantaſques de ceux qui le gouvernent. Chaque homme en place dépouille plus ou moins la république. Chacun cherche à tenir un moment la clef du tréſor royal: point d'action dont on ne vienne demander la récompenſe en argent: ajoutez cette foule d'hommes payés par l'état, & qui ne lui rendent aucun ſervice; puis le nombre de ceux qui ſont employés à la levée des deniers publics, & vous verrez qu'un état eſt foible, quoique riche, parce que les nerfs de ſa puiſſance ſont coupés par ceux qui ſe diſent créanciers de l'état. Une loi qui anéantiroit toutes ces créances rajeuniroit un gouvernement, ſi elle ne le tuoit pas.

prince, d'où partoit les foudres du pouvoir, nous le verrons triftement enchaîné par les liens de l'étiquette, enfler fon amour-propre d'une repréfentation théatrale, cacher fa médiocrité fous une pompe orgueilleufe, s'obfervant fans ceffe, parlant à peine, livré aux tracafferies, aux intrigues de plufieurs fourbes, fubjugué par fes miniftres, fatigué de leurs débats, agitant fa cour & fon cabinet, & foupirant après la liberté du moindre de fes fujets.

Ainfi les ftatues, les monuments publics voilerent ce fyftème fifcal ordonné par un roi faftueux, & l'étendue accablante de ce pouvoir abfolu retomba fur lui-même. Maître des fortunes & des deftinées de fes fujets, revêtu d'un pouvoir extraordinaire, il fut fur le point de perdre la nation, parce qu'il s'étoit inceffamment fubftitué à fes droits. La réunion des talents dans un fi long regne (inconteftable ouvrage de Richelieu), établit des fuccès en tout genre. Ils en impoferent au refte de l'Europe; & la nation fe glorifia de grands noms; mais pourquoi attribuer au monarque le génie de fes fujets?

La mort fit connoître tous les abus de ſon pouvoir, ſon éloge circula dans ces ſéminaires d'adulation, appellés académies, où des académiciens penſionnés gonflerent leurs voix & leur ſtyle pour nous faire admirer ce prétendu prodige de gloire & de ſplendeur, tandis que ſes cruautés religieuſes furent extrêmes, ſon ambition inſultante, & qu'il immola à la ſplendeur du trône le pur ſang de ſes ſujets. Auſſi le trépas de ce monarque abſolu ne fit naître dans les cœurs ni regrets ni douleur.

L'homme néammoins fut grand à ſa mort; ce qui laiſſe croire qu'il auroit pu l'être pendant ſon regne. L'homme quoiqu'ignorant & altier fut ſupérieur au monarque.

La nation fut complice dans l'élévation de ce coloſſe de grandeur. Ce fut le peuple qui conſentit à perdre ſes droits. L'aviliſſement de la nation fut ſon propre ouvrage; la fiſcalité engendre le deſpotiſme.

Quand on ſe repréſente que le roi avoit un caractere élevé, que les circonſtances avoient accumulé autour de ſon trône une foule de grands hommes, que ſon regne fut long, que ce regne avoit hérité de la

vigueur de deux générations précédentes, formées à l'école des guerres civiles, on gémit d'avoir vu ce même roi en proie à des billevesées théologiques, gâter son génie & celui de sa nation en détruisant une des époques les plus favorables à la prospérité de la France.

CHAPITRE XXVII.

Salle de Spectacle.

APRÈS le dîner on me proposa la comédie. J'ai toujours aimé le spectacle & je l'aimerai encore dans mille ans d'ici, si je vis encore. Le cœur me battoit de joie. Quelle piece va-t-on jouer? Quelle est la picee de théatre qui passera pour un chef-d'œuvre parmi ce peuple. Corneille & Racine sont déja un peu usés pour nous, & le défaut d'action, les peintures conventionelles rendent déja les drames d'un assez mince effet; ils plaisent mieux à la lecture qu'à l'optique du théatre; puis leurs formes presque semblables, ont un cachet qu'on devine, & un langage monotone. Verrai-je la robe des Per-

ſans, des Grecs, des Romains, ou l'habit des François ? Détrônera-t-on quelque plat tyran, ou poignardera-t-on quelque imbécille qui ne ſera point ſur ſes gardes ? Ces fictions enfantines, & bizarrement verſifiées, occupent-elles encore le cerveau extravagant de vos poëtes ? De mon temps un homme ſenſé ne pouvoit aſſiſter à une tragédie moderne, ſans avoir pitié du faiſeur de vers, du maniaque, qui appelloit chef-d'œuvre de l'art la plus inconcevable de toutes les productions, tant le bon ſens y étoit outragé, ainſi que la vérité hiſtorique. Ces fous de tragédiens fatiguent-ils toujours le théatre de leurs vers inſignifiants ? avez-vous du moins de bons acteurs, Meſſieurs ? De tout temps ils ont été tout auſſi rares que les grands poëtes. — Mais oui, ils ſe donnent de la peine, ils étudient, ils ſe laiſſent inſtruire par les meilleurs auteurs, pour ne pas tomber dans les plus riſibles contre-ſens ; ils ſont dociles, quoiqu'ils ſoient moins illettrés que ceux de votre ſiecle. Vous aviez peine, dit-on, à rencontrer un acteur & une actrice paſſables, le reſte étoit digne des treteaux des boulevards. Vous aviez un petit théatre meſquin

dans la capitale rivale de Rome & d'Athenes; encore ce théatre étoit-il pitoyablement gouverné. Le comédien, à qui l'on donnoit une fortune qu'il ne méritoit guere, osoit avoir de l'orgueil, molestoit l'homme de génie (1) qui se voyoit forcé de lui abandonner son chef-d'œuvre. Ces hommes ne mouroient pas de honte d'avoir refusé & joué à regret les meilleures pieces de théatre, tandis que celles qu'ils accueilloient avec transport portoient par ce seul témoignage le signe de leur réprobation & de leur chûte. Bref, ils n'intéressent plus le public aux querelles de leur sale & misérable tripot (2).

(1) En France le gouvernement est monarchique, & le théatre républicain. Ce n'est point là le moyen que l'art dramatique se perfectionne de si-tôt; j'ose même dire que toute piece excellente pour le peuple, sera proscrite par le gouvernement. Messieurs les auteurs, faites des tragédies sur des sujets antiques : on vous demande des romans, & non des peintures capables de toucher & d'instruire la nation ; bercez-nous d'anciens contes de peau-d'âne, & ne peignez point les événements & sur-tout les hommes présents.

(2) On réussit à accoutumer un chien & un chat à manger au même plat, en les enfermant dans la meme chambre. Les comédiens françois sont *chiens* & *chats*

Nous avons quatre falles de fpectacles au milieu des quatre principaux quartiers de

---

enfemble ; on ne peut quelquefois les obliger non à manger, mais à figurer fur la fcene. Vous auriez beau renfermer *Préville* avec fon concurrent, jamais l'harmonie ne fe rétabliroit entre eux. Une brouillerie de ces meffieurs qui fe haïffent cordialement, interrompt des repréfentations théatrales, & fait diverfion à tous les grands intérêts qui agitent la capitale. L'un s'eft enrhumé, l'autre s'eft démis le pied ; ces événements de couliffes caufent un fchifme fcandaleux & divifent la métropole des plaifirs. Héraclite & Démocrite trouveroient bien matiere à pleurer & à rire de l'effervefcence qu'occafionnent ces démêlés comiques ; on eft menacé de la ceffation du fpectacle ; cela a l'air d'une cataftrophe : que deviendra le théatre ! s'écrie-t-on : enfin, quand l'hiftrion a boudé comme un *homme à talent*, & qu'il a daigné fe raccommoder avec fon camarade, on célebre cette augufte réconciliation dans les journaux ; le parterre prodigue des brouhahas multipliés, & frappe la voûte de la falle de mille applaudiffements, dès que Préville a confenti de bonne grace à recevoir des coups de bâton de la main du camarade avec lequel il vouloit rompre *pour jamais*. En vérité, les Abdéritains n'étoient pas plus fous que les Parifiens.

Ces menaces réitérées de quitter le théatre à la moindre *quinte* qu'ont les comédiens du roi, on ne fait comment les en corriger : les fupérieurs font occupés chaque matin à prévenir les guerres civiles qui déchirent la république orageufe des théatres. Le parterre prend feu ; le *coin du côté du roi* & celui *du côté de la reine*

la ville. C'eſt le gouvernement qui les entretient ; car on en a fait une école publique de morale & de goût. On a compris toute l'influence que l'aſcendant du génie peut avoir ſur des ames ſenſibles (3). Le génie

---

ſe diſputent & ſont ſur le point de ſe prendre aux cheveux ; la ſentinelle accourt. On ne ſait enfin comment terminer ce grave différend ; point de peuple plus difficile à conduire que le peuple hiſtrion !

(3) A la foire & ſur les remparts, on donne au peuple des pieces groſſieres, obſcenes, ridicules, tandis qu'il ſeroit ſi aiſé de lui donner de petits drames honnêtes, inſtructifs, réjouiſſants, mis enfin à ſa portée. Mais peu importe à ceux qui gouvernent, qu'on empoiſonne ſon corps au cabaret, en lui verſant un vin frelaté dans des peintes d'étain, & qu'on corrompe ſon ame à la foire par des farces miſérables. S'il prend au pied de la lettre les leçons de vol qu'il reçoit chez Nicolet (préſentés comme des tours de gentilleſſe), une potence eſt bientôt dreſſée. Il exiſte même une ſentence de police qui condamne expreſſément le peuple à des parades licencieuſes, & qui défend aux hiſtrions des remparts de rien dire de raiſonnable ſur leurs treteaux ; le tout par conſidération pour les reſpectables privileges des comédiens du roi. C'eſt dans un ſiecle policé, c'eſt en 1767 qu'on a rendu une telle ſentence. Quel mépris on fait du pauvre peuple ! comme on néglige ſon inſtruction ! comme on craint de faire entrer dans ſon ame quelques traits d'une lumiere pure ! Il

à frappé les coups les plus étonnants, ſans effort, ſans violence. C'eſt entre les mains des grands poëtes que réſident pour ainſi dire les cœurs de leurs concitoyens : ils les modifient à leur gré. Qu'ils ſont coupables, lorſqu'ils produiſent des maximes dangereuſes ! mais que notre plus vive reconnoiſſance devient bornée lorſqu'ils frappent le vice & qu'ils ſervent l'humanité ! Nos auteurs dramatiques n'ont d'autre but que la perfection de la nature humaine ; ils tendent tous à élever, à affermir l'ame, à la rendre indépendante & vertueuſe. Les bons citoyens ſe montrent empreſſés, aſſidus à ces chef-d'œuvres, qui remuent, intéreſſent, entretiennent dans les cœurs cette émotion ſalutaire qui diſpoſe à la pitié : caractère diſtinctif de la véritable grandeur (4).

---

eſt vrai qu'en récompenſe on épluche avec le plus grand ſoin les hémiſtiches qui doivent être récités ſur la ſcene françoiſe.

(4) Quelle force, quelle énergie, quel triomphe aſſuré n'auroit pas notre théatre, ſi notre gouvernement, au lieu de le regarder comme l'aſyle des hommes oiſifs, le conſidéroit comme l'école des vertus & des devoirs du citoyen ! Mais qu'ont fait nos plus beaux génies ? Ils ont puiſé leurs ſujets chez les Grecs, chez les Ro-

Nous arrivâmes sur une belle place, au milieu de laquelle étoit situé une édifice d'une composition majestueuse. Sur le haut de la façade étoient plusieurs figures allégoriques. A droite, Thalie arrachoit au vice un masque dont il étoit couvert, & du bout du doigt montroit sa laideur. A gauche, Melpomene armée d'un poignard, ouvroit le côté d'un tyran & exposoit aux yeux de tous, son cœur dévoré de serpents (5).

---

mains, chez les Perses, &c. ils nous ont présenté des mœurs étrangeres ou plutôt factices : poëtes harmonieux, peintres infideles, ils ont fait des tableaux de fantaisie ; avec leurs héros, leurs vers ampoulés, leur couleur monotone, leurs cinq actes, ils ont gâté l'art dramatique, qui n'est autre chose qu'une peinture simple, fidelle, animée des mœurs contemporaines & subsistantes.

(5) Pourquoi dans la premiere jeunesse préfere-t-on la tragédie à la comédie ! C'est que dans cet âge, où les passions sont bonnes, actives, courageuses, on chérit tout ce qui respire la grandeur, la force, la générosité ; on admire sans peine les sacrifices absolus : il n'est rien alors d'outré dans ce qui paroît grand. Mais lorsque le temps & l'expérience ont émoussé, par degrés, cette sensibilite naïve & précieuse ; que le cœur a reçu plusieurs blessures, alors moins amis des hommes, moins admirateurs de leurs vertus, la défiance

Le théatre formoit un demi-cercle avancé, de ſorte que les places des ſpectateurs étoient commodément diſtribuées. Tout le monde étoit aſſis ; & lorſque je me rappellois la fatigue que j'eſſuyois pour voir jouer une piece, je trouvois ce peuple plus ſage, plus attentif aux aiſes des citoyens. On n'avoit point l'inſolente avidité de faire entrer plus de perſonnes que la ſalle n'en pouvoit raiſonnablement contenir ; il reſtoit toujours des places vuides en faveur des étrangers. L'aſſemblée étoit brillante, & les femmes étoient galamment vêtues, mais décemment arrangées.

Le ſpectacle s'ouvrit par une ſymphonie qu'on avoit eu ſoin de marier au ton de la piece qu'on alloit repréſenter. — Sommes-nous à l'opéra, dis-je ? voilà un morceau ſublime. — Nous avons ſu réunir ſans confuſion les deux ſpectacles en un ſeul, ou plutôt

naît. On veut s'inſtruire de leurs défauts. On goûte inſenſiblement le plaiſir de la malignité. On n'eſt pas fâché de voir abaiſſer ſes égaux. C'eſt une petite vengeance que l'on prend, en paſſant, de l'eſpece & de l'individu. On ſe ſoulage de ce poids d'eſtime qui ne coûtoit rien à l'imprudence de l'heureuſe jeuneſſe.

reſſuſcité l'ancienne alliance que la poéſie & la muſique formoient chez les anciens. Dans les entr'actes de nos drames, on nous fait entendre des chants animés qui peignent le ſentiment & diſpoſent l'ame à bien goûter ce qui va lui être offert. Loin de nous toute muſique efféminée, baroque, bruyante, ou qui ne peint rien. Votre opéra étoit un compoſé bizarre, monſtreux; nous avons ſaiſi ce qu'il avoit de meilleur. Tel qu'il étoit de votre temps, il étoit loin d'être à l'abri des juſtes reproches des ſages & des gens de goût (6), mais aujourd'hui....

Comme il diſoit ces mots on leva la toile. La ſcene étoit à Toulouſe. Je vis ſon capitole, ſes capitouls, ſes juges, ſes bourreaux, ſon peuple fanatique. La famille de l'infortuné *Calas* parut & m'arracha des larmes. Ce vieillard paroiſſoit avec ſes cheveux blancs, ſa fermeté tranquille, ſa douceur héroïque. Je vis le fatal deſtin marquer ſa tête innocente de toutes les apparences du crime. Ce qui m'attendrit, c'étoit la vérité

(6) L'opéra ne peut être que fort dangereux; mais il n'eſt point de ſpectacle plus cher au gouvernement c'eſt le ſeul même auquel il s'intéreſſe.

qui refpiroit dans ce drame. On s'étoit donné bien de garde de défigurer ce fujet touchant par l'invraifemblance & la monotonie de nos vers rimés. Le poëte avoit fuivi la marche de cet événement cruel ; & fon ame ne s'étoit attachée qu'à faifir ce que la fituation déplorable de chaque victime faifoit naître, ou plutôt il empruntoit leur langage ; car tout l'art confifte à répéter fidellement le cri qui échappe à la nature. A la fin de cette tragédie on me montroit au doigt, & l'on difoit : « Voilà le contemporain de ce fiecle malheureux. Il a entendu le cri de cette populace effrénée que foulevoit ce David ; il a été témoin des fureurs de ce fanatifme abfurde ! » Alors je m'enveloppai de mon manteau, je me cachai le vifage, & je rougis pour mon fiecle.

On annonça pour le lendemain la tragédie de *CromWel*, ou *la mort de Charles premier* (7) ; toute l'affemblée parut extrêmement

(7) A quoi fongez-vous, poëtes tragiques ! Vous avez un pareil fujet à traiter, & vous allez me parler des Perfans & des Grecs ; vous me donnez des romans rimés : eh ! peignez-moi CromWel.

fatisfaite de cette annonce. On me dit que la piece étoit un chef-d'œuvre, & que jamais la caufe des rois & celle des peuples n'avoient été préfentées avec cette force, cette éloquence & cette vérité. Cromwel étoit un vengeur, un héros digne du fceptre qu'il avoit fait tomber d'une main perfide & criminelle envers l'état; & les rois dont le cœur étoit difpofé à quelque injuftice, n'avoient pu jamais lire ce drame fans que la pâleur ne vînt blanchir leur front orgueilleux.

On donna pour feconde piece *la partie de chaffe de Henri IV*. Son nom étoit toujours adoré, & de bons rois n'avoient pu effacer fa mémoire. On ne trouvoit point dans cette piece que l'homme défigurât le héros; & le vainqueur de la ligue ne me parut jamais fi grand que dans l'inftant où, pour épargner quelque peine à fes hôtes, fon bras victorieux porte une pile d'affiettes. Le peuple battoit des mains avec tranfport; car en applaudiffant aux traits de bonté & de grandeur d'ame du monarque, c'étoit fon propre roi qu'il combloit d'applaudiffements.

Je fortis fort fatisfait : mais, dis-je à mon guide, ces acteurs font excellents, ils ont de l'ame, ils fentent, ils expriment, ils n'ont rien de gêné, de faux, de gigantefque, d'outré. Jufqu'aux confidents repréfentent comme ils le doivent. En vérité, cela m'édifie : un confident remplir fon rôle ! — C'eft, me répondit-il, que fur le théatre, comme dans la vie civile, chacun met fa gloire à bien faire fon emploi ; quelque mince qu'il foit, il devient glorieux dès qu'on y excelle. La déclamation eft parmi nous un art important & cher au gouvernement. Héritiers de vos chef-d'œuvres, nous les avons joués dans une perfection qui vous étonnera. On fe fait honneur de favoir rendre ce que le génie a tracé. Eh ! quel plus bel art que celui qui peint, qui rend toutes les nuances du fentiment, avec le regard, la voix & le gefte ! Quel enfemble hamonieux & touchant, & quelle énergie lui prête fa fimplicité ! — Vous avez donc bien changé les préjugés. Je me doute que les comédiens ne font plus avilis ? — Ils ont ceffé de l'être dès qu'ils ont eu des mœurs. Il eft des préjugés dangereux,

mais il en eſt d'utiles. De votre temps il falloit, ſans doute, mettre un frein à la pente ſéduiſante & dangereuſe qui tournoit la jeuneſſe vers un métier dont le libertinage formoit la baſe : mais tout eſt changé. De ſages réglements, en les faiſant ſortir de l'oubli d'eux-mêmes, leur ont ouvert un retour à l'honneur; ils ſont entrés dans la claſſe des citoyens. Derniérement notre prélat a prié le roi de donner le chapeau brodé à un comédien qui l'a touché ſinguliérement. — Quoi ! ce bon prélat va donc au ſpectacle? — Pourquoi y manqueroit-il, puiſque le théatre eſt devenu une école de mœurs, de vertus & de ſentiments ? On a écrit que le pere des chrétiens, dans le temple de Dieu, s'amuſoit beaucoup à entendre les voix équivoques des malheureux privés de leur virilité. Nous n'avons jamais écouté de ſi déplorables accents qui affligent à la fois l'oreille & le cœur. Comment des hommes ont-ils pu ſe plaire à cette muſique cruelle? Il eſt bien plus permis, je penſe, de voir jouer l'admirable tragédie de Mahomet, où le cœur d'un ſcélerat ambitieux eſt dévoilé, où les fureurs du fanatiſme ſont ſi

énergiquement exprimées, qu'elles font frémir les ames ſimples ou peu éclairées qui y auroient quelque diſpoſition.

Tenez, voilà le paſteur du quartier qui s'en retourne en raiſonnant avec ſes enfants ſur la tragédie de Calas. Il leur forme le goût, il éclaire leur eſprit, il abhorre le fanatiſme ; & lorſqu'il ſonge à cette rage atrabilaire qui, comme une maladie épidémique, a déſolé pendant douze ſiecles la moitié de l'Europe, il rend graces au ciel d'être arrivé plus tard au monde. Dans certains temps de l'année nous jouiſſons d'un plaiſir qui vous étoit abſolument inconnu : nous avons reſſuſcité l'art de la pantomime, ſi cher aux anciens. Combien d'organes la nature a donnés à l'homme, & que de reſſources a cet être intelligent pour exprimer & concevoir le nombre preſque infini de ſes ſenſations ! Tout eſt viſage chez ces hommes éloquents ; ils nous parlent auſſi clairement avec les doigts de la main que vous le pourriez faire avec la langue. Hippocrate diſoit jadis que le pouce ſeul de l'homme révéloit un Dieu ordonnateur. Nos habiles pantomimes annoncent de quelle magnifi-

cence un Dieu a voulu uſer en formant la tête humaine ! — Oh! je n'ai plus rien à dire; tout eſt au mieux ! — Que dites-vous? Il nous reſte encore bien des choſes à perfectionner. Nous ſommes ſortis de la barbarie où vous étiez plongés; quelques têtes furent d'abord éclairées, mais la nation en gros étoit inconſéquente & puérile. Peu-à-peu les eſprits ſe ſont formés. Il nous reſte à faire plus que nous n'avons fait; nous ne ſommes guere qu'à la moitié de l'échelle: patience & réſignation font tout; mais j'ai bien peur que le mieux abſolu ne ſoit pas de ce monde. Toutefois, c'eſt en le cherchant, je penſe, que nous rendrons les choſes au moins paſſables (8).

---

(8) Quel avantage a un peuple qui permet à tout citoyen de penſer & d'écrire ſur l'adminiſtration politique ! Donne-t-il une bonne idée, fait-il naître un réglement utile? il eſt examiné, diſcuté, adopté, perfectionné. Déraiſonne-t-il? on rit & la brochure diſparoît. La clarté part du centre de la nation; elle obéit à ſa propre volonté, comme le bras obéit à l'ame. Point d'ombres, de ténebres myſtérieuſes, refuge des eſprits bornés ou incertains. Si les clameurs partiales, les exagérations, les écrits mercenaires & ſatiriques,

CHAPITRE XXVIII.

Les Lanternes.

Nous fortîmes de la falle du fpectacle fans regret & fans confufion ; les iffues

---

obfcurciffent quelquefois la vérité, elle n'eft ordinairement que le réfultat du choc des opinions, elle fort de la profondeur des nuages, & la raifon alors dans tout fon éclat fait taire la populace des écrivains. D'ailleurs, l'efprit national s'y grave, prend une confiftance caractérifée, a une phyfionomie fur laquelle on lit, & dont on devine les mouvemens. Il n'y a point à craindre de révolte ou de fédition dans un pays où il eft permis de tout dire. La fumée au befoin avertiroit de l'incendie. Heureufe Angleterre, tu jouis de ce privilege!

Tout citoyen françois devroit donc avoir le droit de donner fon avis fur les opérations publiques ; il parleroit à la nation comme fpécialement intéreffée à fuivre ce qui eft grand & utile. Qui l'éclairera, fi ce n'eft ceux qui fe font fait une étude particuliere de ces befoins & de ces reffources? qui rectifiera les erreurs du plan nouvellement adopté, fi ce n'eft le choc des opinions, & une lutte ouverte d'idées en préfence de la nation!

L'importance des matieres n'exige-t-elle pas ce concours & ce débat? Le fort d'un etat fera-t-il abandonné aux jets hafardés d'une volonté particuliere? peut-elle fe flatter d'avoir tout vu, tout prévu?

étoient nombreuſes & commodes. Je vis les rues parfaitement éclairées. Les lanternes étoient appliquées à la muraille, & leurs feux combinés ne laiſſoient aucune ombre ; elles ne répandoient pas non plus une clarté

Les faiſeurs de projets ne veulent faire que leur fortune, ils s'accommodent aux idées courantes, ils contrediſent, ils immolent leurs propres ſyſtêmes. L'écrivain qui n'a d'autre but que la félicité nationale, d'autre intérêt que la gloire, eſt plus prêt qu'un autre de l'auguſte vérité.

On feroit bien injuſte ſi l'on ne s'appercevoit pas que les bons écrivains ont donné depuis vingt-cinq ans une commotion ſalutaire à toutes les idées utiles. On leur doit l'important ſervice d'avoir penſé & raiſonné pour le reſte des hommes ſur le gouvernement, ſur le commerce, ſur l'agriculture, ſur la morale des ſociétés : leurs veilles n'ont-elles pas préparé & épuré des idées qui préſident à l'éducation des peuples ! N'ont-ils pas porté leurs réflexions ſur les expériences qui ouvrent de nouvelles routes à l'induſtrie ! n'ont-ils pas rédigé & commenté les loix politiques & morales, qui ont fait tomber une multitude de préjugés déraiſonnables !

Les gens de lettres, d'un bout de l'Europe à l'autre, forment une véritable république ; ils ſont l'ornement & la gloire des ſociétés ; la lumiere qu'ils répandent, ſe communique en un inſtant. L'aſtronome, le méchanicien, le chymiſte apportent leurs découvertes.

de réverbere dangereuſe à la vue : les opticiens ne ſervoient pas la cauſe des oculiſtes. Je ne rencontrai plus au coin des bornes de ces proſtituées qui, le pied dans le ruiſſeau, le viſage enluminé, l'œil auſſi hardi que le geſte, vous propoſent d'un ton ſoldateſque des plaiſirs auſſi groſſiers qu'inſipides. Tous ces lieux de débauche où l'homme alloit ſe dégrader, s'avilir & rougir à ſes propres yeux, n'étoient plus tolérés; car toute inſtitution vicieuſe n'arrête point une autre ſorte de vice; ils ſe tiennent tous par la main; & malheureuſement il n'eſt point de vérité mieux prouvée que cette vérité triſte (1).

Je vis des gardes qui ſurveilloient à la ſûreté publique, & qui empêchoient qu'on ne troublât les heures du repos. — Voilà la

(1) Toute ville où ſe trouve un grand nombre de courtiſanes eſt une ville malheureuſe. La jeuneſſe s'uſe ou périt dans une volupté baſſe ou criminelle; & ces jeunes débauchés ſe marient, lorſqu'énervés & totalement éteints, ils ſont incapables de féconder l'épouſe jeune & trompée qui languit auprès d'eux.

Semblable à ces flambeaux, à ces lugubres feux,
Qui brûlent près des morts ſans échauffer leur cendre.
(Colardeau.)

feule efpece de foldats dont nous avons befoin, me dit mon guide, nous n'avons plus une armée dévorante à entretenir en temps de paix. Ces dogues que nous nourriffions pour qu'ils s'élançaffent à point nommé contre l'étranger, ont été fur le point de dévorer le fils de la maifon. Mais le flambeau de la guerre enfin confumé eft pour jamais éteint. Les fouverains ont daigné écouter la voix du philofophe (2). Enchaînés par le plus fort des liens, par leur propre intérêt qu'ils ont reconnu après tant de fiecles d'er-

(2) Charles XII eft entre les mains d'un gouverneur fans capacité. Il monte fur le trône, il eft dans cet âge où l'on ne fait que fentir, & où nos premieres fenfations nous paroiffent des vérités immuables. Toute idée lui eft bonne, parce qu'il ne fait pas laquelle il doit préférer. Dans cet état pernicieux d'activité & d'ignorance, il a lu Quinte-Curce; il a vu le caractere d'un roi conquérant exalté avec chaleur, préfenté comme un modele : il l'adopte. Il ne voit plus que la guerre capable d'illuftrer. Il arme, il s'avance. Quelques fuccès le confirment dans cette paffion qui le flatte. Il défole les campagnes, détruit les villes, faccage les provinces & les états, renverfe les trônes. Il immortalife à jamais fa folie & fa vanité. Suppofons qu'on lui eût appris de bonne heure, qu'un roi ne doit chercher que le repos & l'avantage de fes fujets; que la véritable gloire confifte dans leur amour; qu'un hé-

reurs, la raiſon s'eſt fait jour dans leur ame ; ils ont ouvert les yeux ſur le devoir que leur impoſoit le ſalut & la tranquillité des peuples ; ils n'ont mis leur gloire qu'à bien gouverner, préférant de faire un petit nombre d'heureux à l'ambition frénétique de dominer ſur des pays dévaſtés, remplis de cœurs ulcérés, à qui la puiſſance du vainqueur devoit toujours être odieuſe. Les rois, d'un commun accord, ont mis des bornes à leur empire, bornes que la nature elle-même ſembloit leur avoir aſſignées, en ſéparant reſpectivement les états par des mers, des forêts ou des montagnes : ils ont compris

---

roïſme paiſible, occupé des loix, des arts, vaut bien un héroïſme belliqueux : ſuppoſons enfin qu'on lui eût donné des idées juſtes de ce pacte tacite que les peuples ont néceſſairement fait avec les rois; qu'on lui eût montré les conquérants flétris par les larmes de leurs contemporains & par le blâme de la poſtérité, cet amour inné de la gloire ſe feroit porté vers des objets utiles ; il eût employé ſon intelligence & ſes lumieres à polir ſes états, à leur procurer le bonheur ; il n'eût pas ravagé la Pologne, il eût gouverné la Suede. Ainſi une ſeule dée fauſſe, reçue dans la tête d'un monarque, l'éloigne de ſes véritables intérêts & fait le malheur d'une partie du globe.

qu'un royaume dont l'étendue feroit moins immenfe, feroit fufceptible d'une meilleure forme de gouvernement. Les fages des nations ont dicté le traité général ; il s'eft conclu d'une voix unanime : & ce qu'un fiecle de fer & de boue, ce qu'un homme fans vertu appelloit les rêves d'un homme de bien, s'eft réalifé parmi des hommes éclairés & fenfibles. Les anciens préjugés, non moins dangereux, qui divifoient les hommes au fujet de leur croyance, font également tombés. Nous nous regardons tous comme freres, comme amis. L'Indien & le Chinois feront nos compatriotes dès qu'ils mettront le pied fur notre fol. Nous accoutumons nos enfants à regarder l'univers comme une feule & même famille, raffemblée fous l'œil du pere commun. Il faut que cette maniere de voir foit la meilleure, puifque cette lumiere a percé avec une rapidité inconcevable. Les livres excellents, écrits par des hommes fublimes, ont été comme autant de flambeaux qui ont fervi à en allumer mille autres. Les hommes, en doublant leurs connoiffances, ont appris à s'aimer, à s'eftimer entre eux. Les Anglois, comme nos plus proches voi-

fins,

ſins, ſont devenus nos intimes alliés : deux peuples généreux ne ſe haïſſent plus pour épouſer follement l'inimitié particuliere de leurs chefs. Nos lumieres, nos arts, nous réuniſſons tout en commerce & dans un degré également avantageux. Par exemple, les Angloiſes pleines de ſenſibilité, ont convenu parfaitement aux François qui ont un peu trop de légéreté ; & nos Françoiſes ont adouci merveilleuſement l'humeur mélancolique des Anglois. Ainſi de ce mêlange mutuel naît une ſource féconde de plaiſirs, de commodités, d'idées neuves, heureuſement reçues & adoptées. C'eſt l'imprimerie (3), qui en éclairant les hommes a amené cette grande révolution.

Je ſautai de joie en embraſſant celui qui m'annonçoit des choſes ſi conſolantes. O ciel!

(3) Elle a un autre avantage : elle ſera le plus redoutable frein du deſpotiſme, parce qu'elle publiera ſes moindres attentats, que rien ne ſera caché, & qu'elle éterniſera les ſottiſes, & juſqu'aux foibleſſes des rois. Une ſeule injuſtice marquée peut retentir dans tous les coins de l'univers, & ſoulever toutes les ames libres & ſenſibles. L'ami de la vertu doit chérir cet art : mais le méchant doit frémir en voyant la preſſe qui propagera au loin l'hiſtoire de ſes iniquités.

m'écriai-je avec trasport, les hommes sont enfin dignes de tes regards, ils ont compris que leur force réelle n'étoit que dans leur union. Je mourrai content, puisque mes yeux ont vu ce que j'ai desiré avec tant d'ardeur. Qu'il est doux d'abandonner la vie en n'appercevant autour de soi que des cœurs fortunés, qui s'avancent ensemble comme des freres, lesquels, après un long voyage, vont rejoindre l'auteur de leurs jours (4).

---

(4) Il y a un grand avantage à voir travailler l'intérieur de son être, à s'être fait de bonne heure des principes solides de vertu, de modération & de bienfaisance. La santé de l'ame n'est point chancelante comme celle du corps; elle résiste à plusieurs orages; elle rejette les poisons quand le régime a été vraiment philosophique; presque tous les hommes vertueux ne se sont pas démentis.

Montaigne a dit que le mot de morale n'effarouche point. Les simples discours de la philosophie choisis & traités à point, débarrassés des subtilités épineuses de la dialectique, sont plus aisés à concevoir qu'un conte de Bocace. La philosophie a des discours pour les enfants sortant de la mamelle, comme pour les vieillards décrépits.

La vérité & la raison sont de tous les temps. On répete souvent en morale ce qu'on a dit il y a long-temps, il le faut bien; & cette morale n'appartient pas moins d'ailleurs à celui qui l'a dite après les autres.

CHAPITRE XXIX.

Le Convoi.

J'APPERÇUS un corbillard couvert de drap blanc, précédé d'inftruments de mufique, & couronné de palmes triomphantes: des hommes vêtus d'un bleu célefte le conduifoient les lauriers à la main. — Quel eft ce char, demandai-je? — C'eft le char de la victoire, me répondit-on. Ceux qui font fortis de cette vie, qui ont triomphé des miferes humaines, ces hommes heureux qui ont été rejoindre l'Etre fuprême, fource de tous les biens, font regardés comme des vainqueurs; ils nous deviennent facrés: on les porte avec refpect au lieu où fera leur éternelle demeure. On chante l'hymne fur le mépris de la mort. Au lieu de ces têtes dé-

Le dernier jour de notre vie eft celui qui l'explique toute entiere. C'eft lui qui nous affigne le rang que nous avons mérité de tenir dans la mémoire des hommes. Jufque-là les deux côtés de la balance tombent & s'élevent; & fi j'ofe parler ainfi, le total de nos vices & de nos vertus, n'eft point vérifié.

charnées qui couronnoient vos ſarcophages, on voit ici des têtes qui ont un air riant ; c'eſt ſous cet aſpect que nous conſidérons le trépas. Perſonne ne s'afflige ſur leurs cendres inſenſibles. On pleure ſur ſoi, & non ſur eux. On adore en tout la main de Dieu qui les a retirés du monde. Soumis à la loi irrévocable de la nature, pourquoi ne pas embraſſer de bonne volonté cet état paiſible qui ne peut qu'améliorer notre être (1) ?

Ces corps vont être réduits en cendre à trois milles de la ville. Des fourneaux toujours allumés à cet uſage conſument ces dépouilles mortelles. Deux ducs & un prince ſont enfermés dans le même char avec de ſimples citoyens. A la mort toute diſtinction ceſſe, & nous ramenons cette égalité que la nature a miſe parmi ſes enfants. Cette ſage coutume affoiblit dans le cœur du peuple l'horreur du trépas, en même temps qu'elle interdit l'orgueil aux grands. Ils ne ſont tels que par leurs vertus : tout le reſte s'efface ; dignités, richeſſes, honneurs. La matiere

(1) L'homme qui a une crainte exceſſive de la mort, ſi ce n'eſt pas une femelette, c'eſt à coup ſûr un méchant.

corruptible qui compofoit leurs corps n'eft plus eux; elle va fe mêler à la cendre de leurs égaux, & l'on n'attache aucune idée à cette dépouille périffable.

Nous ne connoiffons point ces épitaphes, ces maufolées, ces menfonges orgueilleux & puérils (2). Les rois même, à leurs décès, ne rempliffent point d'une feinte terreur leurs vaftes palais; ils ne font pas plus flattés à leur mort que pendant leur vie. En defcendant dans le cercueil, leurs mains glacées n'achevent point d'arracher encore une partie de nos biens : ils meurent fans ruiner une ville (3).

---

(2) O mort, je te bénis! c'eft toi qui frappes les tyrans, qui en purges la terre, qui mets un frein à la cruauté & à l'ambition; c'eft toi qui confonds dans la pouffiere ceux que le monde avoit flattés & qui regardoient les hommes avec mépris : ils tombent, & nous refpirons. Sans toi nos maux feroient éternels. O mort! qui tiens en refpect les hommes durs & heureux, qui jettes l'effroi dans leurs cœurs coupables, efpoir des infortunés, acheve d'étendre ton bras fur les perfécuteurs de ma patrie : & vous, infectes dévorants, qui peuplez les fépulcres, mes amis, mes vengeurs, venez, accourez tous en foule fur ces cadavres engraiffés de crimes.

(3) A ces pompes funebres qui conduifent fuperbe-

Pour prévenir cet accident, aucun mort n'eſt enlevé de ſa maiſon que le viſiteur ne l'ait empreint du cachet du trépas. Ce viſiteur eſt un homme habile, qui détermine en même temps le ſexe, l'âge & l'eſpece de maladie du défunt. On met dans les papiers publics à quel médecin il a eu affaire. Si dans le livre des penſées que chaque homme, comme je vous l'ai déja dit, laiſſe après ſa mort, il s'en trouve quelqu'une de vraiment utile ou grande, alors on la détache, on la publie, & il n'y a point d'autre oraiſon funebre.

Il eſt une idée ſalutaire répandue parmi nous, c'eſt que l'ame ſéparée du corps a la liberté de fréquenter les lieux qu'elle chériſſoit. Elle ſe plaît à revoir ceux qu'elle a aimés. Elle plane en ſilence au-deſſus de leurs têtes, contemplant les regrets vifs de l'amitié. Elle n'a pas perdu ce penchant, cette tendreſſe qui l'uniſſoit ici-bas à des cœurs ſenſibles. Elle ſe fait un plaiſir d'être en leur

---

ment les rois dans un caveau obſcur, à ces cérémonies lugubres, à ces feſtins, à ces emblêmes multipliés de la douleur publique, à ce deuil univerſel, il ne manque rien qu'une ſeule larme ſincere.

présence, d'écarter les dangers qui environnent leurs corps fragiles. Ces mânes chéris représentent vos anges gardiens. Cette persuasion si douce & si consolante inspire une certaine confiance, tant pour entreprendre que pour exécuter; elle vous manquoit, vous, qui loin de ces images attendrissantes, remplissiez vos cerveaux de chimeres tristes & noires (4).

---

(4) Quel est ce gouffre ignoré où nous devons tous descendre l'un après l'autre ! L'œil s'épouvante sur le bord : mais au fond nous rirons de nos terreurs. Qu'est-ce que la mort ? un repos absolu, ou le commencement du bonheur. La foudre du tyran s'éteint sur le cercueil de l'opprimé ; & là, le foible se trouve à l'abri de l'injustice du fort : & pourquoi craindre la mort, comme si notre felicité sur la terre étoit réelle, comme si nos maux étoient incertains ! Notre durée est circonscrite par la nature ; irons-nous contre ses loix souveraines ? Quand ce terme est inévitable, que reste-t-il ? La soumission volontaire. La raison veut qu'on regarde la mort comme une suite nécessaire de la vie. La certitude d'un avenir, telle est la colonne sur laquelle se brise la faux de la mort, & quand on s'attache à l'examen des causes premieres, on découvre en soi-même la nécessité d'un but de la vie humaine & d'une durée au-delà du tombeau pour justifier le ciel & la cause de la vertu.

Mais il falloit être de la race irascible des prêtres,

Vous sentez quel respect profond inspire une telle idée à un jeune homme qui, ayant perdu son pere, se le représente encore comme témoin de ses actions les plus secretes. Il lui adresse la parole dans la solitude; elle devient animée par cette présence auguste qui lui recommande la vertu; & s'il étoit tenté de faire le mal, il se diroit : *mon pere me voit ! mon pere m'entend !*

Le jeune homme seche ses larmes, parce que l'idée horrible du néant ne vient point attrister son ame : il lui semble que les ombres de ses ancêtres l'attendent pour s'avancer ensemble vers le séjour éternel, & qu'ils ne retardent leur marche que pour l'accom-

---

de la race impitoyable de ces hommes qui ne pardonnent jamais, pour imaginer le monstrueux systême, le systême impie de l'éternité des peines; ils ont inventé ce qu'ils auroient voulu pouvoir mettre en pratique contre les malheureuses victimes de leur vengeance. Voyant que la mort après mille tourments les ravissoit à leur pouvoir, ils ont lancé jusque dans un monde inconnu les flammes qu'ils avoient attirées ici-bas. Désespérés de les voir s'éteindre, ils ont osé faire de la divinité un être qui devoit suppléer à leur rage impuissante, un ministre docile de leur férocité inexorable.

pagner. Et qui pourroit se refuser à l'espoir de l'immortalité ? Quand ce seroit une illusion, ne devroit-elle pas nous être chere & sacrée (5) ?

L'ÉCLIPSE DE LUNE.

C'est un Solitaire qui parle.

J'HABITE une petite maison de campagne, qui ne contribue pas peu à mon bonheur. Elle a deux points de vue différents : l'un s'étend sur des plaines fertilisées où germe le grain précieux qui nourrit l'homme ; l'autre plus resserré, présente le dernier asyle de la race humaine, le terme où finit l'orgueil, l'espace étroit où la main de la mort entasse également ses paisibles victimes.

L'aspect de ce cimetiere, loin de me causer cette répugnance, fille d'une terreur vulgaire, fait fermenter dans mon sein de sages & utiles réflexions. Là, je n'entends plus ce

(5) Je crois pouvoir joindre ici le morceau suivant, qui convient assez au chapitre & qui même le développe ; il est dans le goût d'Young, mais je l'ai composé en françois.

tumulte des villes qui étourdit l'ame. Seul avec l'auguste mélancolie je me remplis de grands objets. Je fixe d'un œil immobile & serein cette tombe où l'homme s'endort pour renaître, où il doit remercier la nature & justifier un jour la sagesse éternelle.

L'état pompeux du jour me paroît triste. J'attends le crépuscule du soir, & cette douce obscurité qui, prêtant des charmes au silence des nuits, favorise l'essor de la sublime pensée. Dès que l'oiseau nocturne poussant un cri lugubre, fend d'un vol pesant l'épaisseur de l'ombre, je saisis ma lyre. Je vous salue, majestueuses ténebres! élevez mon ame en éclipsant à mes yeux la scene changeante du monde; découvrez-moi le trône radieux où siege l'auguste vérité.

Mon oreille a suivi le vol de l'oiseau solitaire : bientôt il s'abat sur des ossements, & d'un coup d'aile il fait rouler avec un bruit sourd une tête où logeoient jadis l'ambition, l'orgueil & des projets follement audacieux.

Tour-à-tour il repose, & sur la froide pierre où l'ostentation a gravé des noms qu'on ne lit plus, & sur la fosse du pauvre couronné de fleurs.

Pouffiere de l'homme orgueilleux! difparois pour jamais de l'univers. Vous ofez donc encore reproduire des titres chimériques! Miférable vanité dans l'empire de la mort! J'ai vu des os en poudre enfermés dans un triple cercueil, qui refufoient de mêler leurs cendres aux cendres de leurs femblables.

Approche, mortel fuperbe; jette un coup-d'œil fur ces tombeaux. Qu'importe un nom à ce qui n'a plus de nom! Une épitaphe menfongere foutient ces triftes fyllabes dans un jour plus défavantageux que la nuit de l'oubli; c'eft une banderolle flottante, qui furnage un moment & qui va bientôt fuivre le navire englouti.

Oh! que plus heureux eft celui qui n'a point bâti de vaines pyramides, mais qui a fuivi conftamment le chemin de l'honneur & de la vertu. Il a regardé le ciel, en voyant tomber cet édifice fragile où l'effaim des peines tourmentoit fon ame immortelle; il a béni ce glaive, effroi du méchant; & lorfqu'on fe rappelle la mémoire de ce jufte expirant, c'eft pour apprendre à mourir comme lui.

Il eſt mort, cet homme juſte, & il a vu couler nos larmes, non ſur lui, mais ſur nous-mêmes! Ses freres entouroient ſon lit funebre. Nous l'entretenions de ces vérités conſolantes dont ſon ame étoit remplie; nous lui montrions un Dieu dont il ſentoit la préſence mieux que nous. Un coin du rideau ſembloit ſe ſoulever devant ſon œil mourant..... il a levé une tête radieuſe, il nous a tendu une main paiſible, il nous a ſouri avant d'expirer.

Vil coupable! toi qui fus un ſcélérat heureux, ta mort ne ſera pas ſi douce, redouble tyran! Maintenant pâle, moribond, c'eſt pour toi que le trépas préſentera un ſpectre effrayant! ſois abreuvé de ce calice amer, bois-en toutes les horreurs. Tu ne peux lever les yeux vers le ciel, ni les arrêter ſur la terre; tu ſens que tous deux t'abandonnent & te repouſſent: expire dans la terreur, pour ne plus vivre que dans l'opprobre.

Mais ce moment terrible, dont l'idée ſeule fait pâlir le méchant, n'aura rien d'affreux pour l'homme innocent. Mon cœur avoue la loi irrévocable de la deſtruction,

Je contemple ces tombeaux comme autant de creusets brûlants où la matiere se fond & se dissout, où l'or s'épure & se sépare à jamais du vil métal. Les dépouilles terrestres tombent ; l'ame s'élance dans sa beauté originelle. Pourquoi donc jeter un œil d'effroi sur ces restes que l'ame a habités ? Ils ne doivent offrir que l'image heureuse de sa délivrance : un temple antique conserve de sa majesté jusque dans ses ruines.

Pénétré d'un saint respect pour les débris de l'homme, je descends sur cette terre parsemée de cendres sacrées de mes freres. Ce calme, ce silence, cette froide immobilité, tout me disoit : *ils reposent !* J'avance, j'évite de fouler la tombe d'un ami, sa tombe encore labourée par la beche qui creusa la fosse. Je me recueille pour honorer sa mémoire. Je m'arrête. J'écoute attentivement, comme pour saisir quelques sons échappés de cette harmonie céleste dont il jouit dans les cieux. L'astre des nuits en son plein éclairoit de ses rayons argentés cette scene funebre. Je levois mes regards vers le firmament. Ils parcouroient ces mondes innombrables, ces soleils enflammés, semés

avec une magnificence prodigue; puis ils retomboient triftement fur ce cercueil muet où pourriffoient les yeux, la langue, le cœur de l'homme qui converfoit avec moi de ces fublimes merveilles, & qui admiroit le fabricateur de ces pompeux miracles.

Tout-à-coup furvint une éclipfe de lune que je n'avois point prévue. L'effet ne me devint même fenfible que lorfque déja les ténebres m'environnoient. Je ne diftinguois plus qu'un petit point brillant que l'ombre rapide alloit bientôt couvrir. Une nuit profonde arrête mes pas. Je ne puis difcerner aucun objet. J'erre, je tourne cent fois, la porte fuit; des nuages s'affemblent, l'air fiffle, un tonnerre lointain fe fait entendre, il arrive avec bruit fur les ailes enflammées de l'éclair. Mes idées fe confondent. Je friffonne, je trébuche fur des monceaux d'offements; l'effroi précipite mes pas. Je rencontre une foffe qui attendoit un mort; j'y tombe. Le tombeau me reçoit vivant. Je me trouve enfeveli dans les entrailles humides de la terre. Déja je crois entendre la voix de tous les morts qui faluent mon arrivée. Un friffon glacé me pénetre;

une ſueur froide m'ôte lé ſentiment ; je m'évanouis dans un ſommeil léthargique.

Que n'ai-je pu mourir dans ce paiſible état ! J'étois inhumé. Le voile qui couvre l'éternité ſeroit préſentement levé pour moi. Je n'ai point la vie en horreur ; j'en fais jouir, je m'applique à en faire un digne uſage : mais tout crie au fond de mon ame que la vie future eſt préférable à cette vie préſente.

Cependant je reviens à moi. Un foible jour commençoit à blanchir la voûte étoilée. Quelques rayons ſillonnoient le flanc des nuages : de degrés en degrés ils recevoient une lumiere plus éclatante & plus vive ; ils s'enfoncerent bientôt ſous l'horizon, & mes yeux diſtinguerent le diſque de la lune à moitié dégagé de l'ombre. Il luit enfin dans tout ſon éclat, il reparoît auſſi brillant qu'il étoit. L'aſtre ſolitaire pourſuit ſon cours. Je retrouve mon courage, je m'élance de ce cercueil. Le calme des airs, la ſérénité du ciel, les rayons blanchiſſants de l'aurore, tout me raſſure, me raffermit & diſſipe les terreurs que la nuit avoit enfantées.

Debout, je regardois en ſouriant cette

foſſe qui m'avoit reçu dans ſon ſein. Qu'avoit-elle de hideux? C'étoit la terre, ma nourrice, & qui me redemanderoit dans le temps cette portion d'argile qu'elle m'avoit prêté. Je n'apperçus rien des fantômes dont les ténebres avoient frappé ma crédule imagination.

C'eſt elle, elle ſeule qui enfante de ſiniſtres images. Amis! j'ai cru voir le tableau du trépas dans cette aventure. Je ſuis tombé dans la foſſe avec cet effroi, le ſeul appui peut-être dont la nature pouvoit étayer la vie contre les maux qui l'aſſiegent; mais je m'y ſuis endormi d'un ſommeil doux & qui même avoit ſa volupté. Si cette ſcene fut affreuſe, elle n'a duré qu'un inſtant, elle n'a preſque point exiſté pour moi : je me ſuis réveillé à la douce clarté d'un jour pur & ſerein; j'ai banni une terreur enfantine, & la joie eſt deſcendue dans la profondeur de mon ame. Ainſi après ce ſommeil paſſager que l'on nomme la mort, nous nous réveillerons à la ſplendeur de ce ſoleil éternel qui, en éclairant l'immenſité des êtres, nous découvrira & la folie de nos préjugés craintifs, & la ſource intariſſable & nouvelle

d'une félicité dont rien n'interrompra le cours.

Mais auſſi, mortel, pour ne rien redouter, ſois vertueux! En marchant dans le court ſentier de la vie, mets ton cœur en état de te dire : « Ne crains rien, avance ſous l'œil d'un Dieu, pere univerſel des hommes. Au lieu de l'enviſager avec effroi, adore ſa bonté, eſpere en ſa clémence, ayes la confiance d'un fils qui aime, & non la terreur d'un eſclave qui tremble, parce qu'il eſt coupable (1). »

(1) Après avoir embraſſé l'immenſité des cieux, on trouve ſur la terre un atome imperceptible dans le grand tout, qui eſt lui-même un autre univers; il ſemble en être l'image par ſa penſée, qui en réfléchit toutes les parties : ſon organiſation eſt étonnante, & la ſagacité d'un Winſlou, pendant une vie entiere d'homme, n'a pu en découvrir la dixieme partie.

Si la ſtructure de ſon corps, lorſqu'il eſt glacé par le trépas, fait treſſaillir l'anatomiſte de ſurpriſe & d'admiration; qu'eſt-ce donc que ce même corps lorſqu'il a ſa force, ſa grace, ſa ſoupleſſe, lorſque le jeu de toutes les parties en fait voir les étonnants rapports; lorſque les paſſions agitent cette frêle machine & lui donnent des ſecouſſes tour-à-tour gracieuſes & pénibles!

La pâleur de la crainte & la flamme du deſir impriment

CHAPITRE XXX

La Bibliotheque du Roi.

J'EN étois là de mon rêve, lorſqu'une maudite porte tournante, ſituée au chevet de mon lit, en criant ſur ſes gonds fit une

leurs nuances ſur ſon front; il n'y a que lui qui ait l'expreſſion du regard: que l'œil eſt éloquent; comme dans le même inſtant il s'éleve, il ſourit, il s'enflamme! Les paſſions les plus cachées ont leurs ſignes caractériſtiques, ainſi que les paſſions les plus tumultueuſes: la fierté & la ruſe, l'amour & la haine, la franchiſe & la duplicité ont leurs diſpoſitions dans la ſtructure de l'œil.

Nous ne voudrions pas recommencer notre vie telle qu'elle a été, dit-on, parce que le retour des mêmes ſenſations déja éprouvées, n'auroit rien de bien piquant, parce que nous pourrions dire, *nous connoiſſons cela;* ce ſeroit repaſſer dans une allée que nous avons battue.

Mais ſi l'on nous propoſoit une vie abſolument nouvelle en laiſſant au deſtin le ſoin de la modifier, qui ne l'accepteroit pas! On ne craint la mort que parce que l'on aime la vie; vie miſérable quelquefois, mais on y tient.

Avec du courage on ſupporte l'infortune; on a l'eſperance du moins; mais qui peut enviſager ſans frémir l'idée d'anéantiſſement! Quelle maigre philoſophie!

révolution dans mon ſommeil. Je perdis de vue & mon guide & la ville; mais l'eſprit toujours frappé du tableau qui s'y étoit vivement imprimé, je retombai heureuſement dans le même ſonge. J'étois ſeul alors, abandonné à moi-même: il faiſoit grand jour; & par ſympathie je me trouvois à la bibliotheque du roi, mais j'eus beſoin de m'en aſſurer plus d'une fois.

Au lieu de ces quatre ſalles d'une longueur immenſe & qui renfermoient des milliers de volumes, je ne découvris qu'un petit cabinet où étoient pluſieurs livres qui ne me parurent rien moins que volumineux. Surpris d'un ſi grand changement, je n'oſois demander ſi un incendie fatal n'avoit pas dévoré cette riche collection. — Oui, me répondit-on, c'eſt un incendie, mais ce ſont nos mains qui l'ont allumé volontairement.

J'ai peut-être oublié de vous dire que ce peuple eſt le plus affable du monde, qu'il a un reſpect tout particulier pour les vieillards, & qu'il répond aux queſtions qu'on lui fait, non en François léger qui vous interroge en répondant. Le bibliothécaire,

qui étoit un véritable homme de lettres, s'avança vers moi, & pesant toutes les objections ainsi que les reproches que je lui faisois, il me tint le discours suivant.

Convaincus par les observations les plus exactes, que l'entendement s'embarrasse de lui-même dans mille difficultés étrangeres, nous avons découvert qu'une bibliotheque nombreuse étoit le rendez-vous des plus grandes extravagances & des plus folles chimeres. De votre temps, à la honte de la raison, on écrivoit, puis on pensoit. Nos auteurs suivent une marche toute opposée : nous avons immolé tous ces auteurs qui ensevelissoient leurs pensées sous un amas prodigieux de mots ou de passages.

Rien n'égare plus l'entendement que des livres mal faits; car les premieres notions une fois adoptées sans assez d'attention, les secondes deviennent des conclusions précipitées, & les hommes marchent ainsi de préjugé en préjugé & d'erreur en erreur. Le parti qui nous restoit à prendre, étoit de réédifier l'édifice des connoissances humaines. Ce projet paroissoit infini : mais nous

n'avons fait qu'écarter les inutilités qui nous cachoient le vrai point de vue, comme pour créer le palais du Louvre, il n'a fallu que renverser les masures qui le masquoient de toutes parts; les sciences dans ce labyrinthe de livres ne faisoient que tourner & circuler, revenant sans cesse au même point sans s'élever, & l'idée exagérée de leurs richesses ne faisoit que déguiser l'indigence réelle.

En effet, que contenoit cette multitude de volumes? Ils étoient pour la plupart des répétitions continuelles de la même chose. La philosophie s'est présentée à nos yeux sous l'image d'une statue toujours célebre, toujours copiée, mais jamais embellie: elle nous paroît plus parfaite dans l'original, & semble dégénérer dans toutes les copies d'or & d'argent que l'on a faites depuis; plus belle, sans doute, lorsqu'elle a été taillée en bois par une main presque sauvage, que lorsqu'on l'a environnée d'ornements étrangers. Dès que les hommes se livrant à leur paresseuse foiblesse s'abandonnent à l'opinion des autres, leurs talents deviennent imitateurs & serviles; ils perdent l'invention & l'originalité. Que de projets vastes & de spécu-

lations ſublimes ont été éteints par le ſouffle de l'opinion ! Le temps n'a voituré jusqu'à nous que les choſes légeres & brillantes qui ont eu l'approbation de la multitude, tandis qu'il a englouti les penſées mâles & fortes qui étoient trop ſimples ou trop élevées pour plaire au vulgaire.

Comme nos jours ſont bornés, & qu'ils ne doivent pas être conſumés dans une philoſophie puérile, nous avons porté un coup déciſif aux miſérables controverſes de l'école. —— Qu'avez-vous fait ? achevez, s'il vous plaît. — D'un conſentement unanime, nous avons raſſemblé dans une vaſte plaine tous les livres que nous avons jugé ou frivoles ou inutiles ou dangereux ; nous en avons formé une pyramide qui reſſembloit en hauteur & en groſſeur à une tour énorme : c'étoit aſſurément une nouvelle tour de Babel. Les journaux couronnoient ce bizarre édifice, & il étoit flanqué de toutes parts de mandements d'évêques, de remontrances de parlements, de réquiſitoires & d'oraiſons funebres. Il étoit composé de cinq ou ſix cents mille commentateurs, de huit cents mille volumes de juriſprudence & de criti-

que injurieuſe (1), de cinquante mille dictionnaires, de cent mille poëmes, de ſeize

(1) Quand les fruits ſont dans leur maturité, les chenilles ſe traînent ſur leur duvet ; ainſi une foule d'avortons ſatiriques s'attachent à tout ouvrage qui réuſſit ; l'animoſité enfante l'oubli de toutes les bienſéances, & le déchaînement de l'amour-propre des auteurs ne s'arrête pas même aux ouvrages : les perſonnes mêmes ne ſont pas épargnées : ainſi la culture des lettres produit des guerres & des diviſions, & l'on voit naître dans le ſein des arts agréables & des connoiſſances utiles, des diatribes ſanglantes nées du choc des parties & de l'oppoſition des ſentiments.

Eſt-il poſſible que des littérateurs s'abandonnent à des excès pareils ; qu'ils s'invectivent ſans pudeur ; & pourquoi ? pour le rayon fugitif d'une renommée incertaine, pour le claquement d'un jour, pour le bruit d'une ſemaine.

Tous les états ont leur rivalité : mais à quoi ſert donc l'étude de la ſageſſe, ſi elle n'adoucit pas les mœurs, ſi elle ne conduit pas à l'appréciation juſte des objets ! Il eſt permis d'aimer la gloire ; mais n'eſt-ce pas déshonorer ſes autels que d'y porter le fiel de la haine, les fureurs de la jalouſie, les traits de la malignité ! Des paſſions douces feroient-elles incompatibles avec la culture des lettres ! L'égoïſme académique doit-il être féroce ! Les convulſions de l'amour-propre ſont toujours douloureuſes ; c'eſt d'ailleurs une impatience déraiſonnable ; car le ſuffrage que doivent obtenir nos ouvrages n'arrive qu'à une certaine époque : il faut ſavoir attendre le jour de la juſtice ; le talent dépérit, quand on

cents mille voyages & d'un milliard de romans. Nous avons mis le feu à cette masse

---

l'ufe à repouffer des rivaux, quand on veut violenter fes fuccès, quand on veut arracher l'admiration, au lieu de la captiver par des moyens imperceptibles & doux.

La gloire mérite fans doute les plus grands efforts ; mais que l'auteur ne fe dégrade point en la pourfuivant; qu'il ne renonce pas au bonheur & à la vertu pour ouvrir fon ame à une trop grande fenfibilité. La méchanceté perfide la calcule en fecret, & reporte inceffamment l'aiguillon dans la bleffure qu'on avoue. Cette phalange de critiques fe diftingue par un inftinct de malfaifance, que l'homme impartial & vrai reconnoîtra d'abord. Le critique haineux eft apperçu, & ne croyez pas que le monument de la jaloufie fubfifte long-temps. Les obfervations pédantefques retombent fur celui qui a tracé le pamphlet impertinent ; tous deux font mis à leur place.

Jeune auteur ! toi qui te fens brûler des paffions de la ville & qui déja tailles ta plume, pour réduire ton critique au filence, tu as befoin d'un air pur qui revivifie ton ame : quitte le féjour tumultueux où les débats journaliers aigriffent l'orgueil; fuis avec un ami dans la profondeur des folitudes champêtres; vifite la majefté des campagnes; c'eft devant la pompe des cieux que tu te fentiras plus calme, que tu ôteras à cette exiftence artificielle ce qu'elle avoit de dangereux : là tu fentiras la paix : là tu ne confidéreras plus la renommée que comme un météore fugitif qui ne vaut pas les travaux d'une courfe trop fatigante. Là tu découvriras

épouvantable;

épouvantable, comme un sacrifice expiatoire offert à la vérité, au bon sens, au vrai goût. Les flammes ont dévoré par torrent les sottises des hommes, tant anciens que modernes. L'embrasement fut long. Quelques auteurs se sont vus brûler tout vivants, mais leurs cris ne nous ont point arrêtés ; cependant nous avons trouvé au milieu des cendres quelques feuilles des œuvres de P***, de De la H ***, de l'abbé A ***, qui, vu leur extrême froideur, n'avoient jamais pu être consumées.

Ainsi nous avons renouvellé par un zele éclairé ce qu'avoit exécuté jadis le zele aveugle des barbares. Cependant comme nous ne sommes ni injustes ni semblables aux Sarrasins qui chauffoient leurs bains avec des

les mouvements désordonnés de l'empire littéraire sous leur vrai point de vue : là tu appaiseras la fievre qui te dévoroit : échappé aux tourments d'un amour-propre exalté, tu reviendras à la nature, tu feras courageux au lieu d'être foible, tu souriras sur toi-même, & c'est alors que pardonnant à tes détracteurs, tu feras éloquent. Des images vastes remplaceront dans tes ouvrages ces pointilleries collégiales ; & c'est lorsque tu te sentiras bon, que tu pourras aspirer à devenir sublime.

chef-d'œuvres, nous avons fait un choix : de bons esprits ont tiré la substance de mille volumes in-folio, qu'ils ont fait passer toute entiere dans un petit in-douze, à peu près comme ces habiles chymistes, qui expriment la vertu des plantes, la concentrent dans une phiole, & jettent le marc grossier (2).

Nous avons fait des abrégés de ce qu'il y avoit de plus important ; on a réimprimé le meilleur : le tout a été corrigé d'après les vrais principes de la morale. Nos compilateurs sont des gens estimables & chers à la nation ; ils avoient du goût, & comme

(2) Tout est révolution sur ce globe : l'esprit des hommes varie à l'infini ; le caractere national change les livres & les rend méconnoissables. Est-il un seul auteur, s'il fait penser, qui puisse se flatter raisonnablement de n'être point sifflé chez la génération suivante ! Ne nous moquons-nous pas de nos devanciers ! savons-nous les progrès que feront nos enfants ! Avons-nous une idée des secrets qui tout-à-coup peuvent sortir du sein de la nature ! Connoissons-nous à fond la tête humaine ! Où est l'ouvrage fondé sur la connoissance réelle du cœur humain, sur la nature des choses, sur la droite raison ! Notre physique ne nous présente-t-elle pas un océan dont à peine nous côtoyons les bords ! Quel est donc ce risible orgueil qui s'imagine follement avoir posé les limites d'un art !

ils étoient en état de créer, ils ont su choisir l'excellent, & rejeter ce qui ne l'étoit pas. Nous avons remarqué (car il faut être juste) qu'il n'appartenoit qu'à des siecles philosophiques de composer très-peu d'ouvrages; mais que dans le vôtre, où les connoissances réelles & solides n'étoient pas suffisamment établies, on ne pouvoit trop entasser les matériaux. Les manœuvres doivent travailler avant les architectes (3).

(3) Le temps nous ôte & nous apporte sans cesse; nous comptons la durée du monde par la succession des siecles & par les générations humaines. Les pierres de *Deucalion*, tout-à-fait changées en hommes, sont l'emblême de la raison mûrie, exaltée par la réunion des lumieres qui se rapprochent & se combinent, & qui donnent une forme stable aux connoissances humaines. La philosophie naît des progrès de l'entendement exercé, & bientôt son influence sur tout le monde moral est sensible; tous les arts ont passé par des ébauches successives, ils se sont ressenti long-temps des tâtonnements de l'inexpérience conduite par la seule nécessité.

Tous les temps écoulés jusqu'à nous pourroient nous éclairer sur les anciens & les modernes, si l'on pouvoit en avoir l'histoire fidelle : or, quand Fontenelle a dit *que nous étions, peut-être, les anciens*, il a dit un mot que les érudits & les pédants ne sauroient concevoir, parce qu'il est trop au-dessus d'eux.

Dans les commencements chaque ſcience ſe traite par partie, chacun porte ſon attention ſur la portion qui lui eſt échue : rien n'échappe par ce moyen ; on obſerve les plus petits détails. Il étoit néceſſaire que vous fiſſiez une multitude innombrable de livres ; c'étoit à nous de raſſembler ces parties diſperſées. Les hommes qui ont la tête vuide & des demi-lueurs, ſont d'éternels babillards : l'homme ſage & inſtruit parle peu, mais parle bien.

Vous voyez ce cabinet : il renferme les livres qui ont échappé aux flammes ; ils ſont en petit nombre ; mais ceux qui ſont reſtés ont mérité l'approbation de notre ſiecle.

Curieux, je m'approchai, & conſultant la premiere armoire, je vis qu'on avoit conſervé parmi les Hébreux Moïſe (4) ;

(4) Tous les ſiecles & tous les livres ont parlé de Moïſe ; on diſpute encore aujourd'hui ſur les premieres lignes qu'il a écrites ; on les interprete de toute façon. M. Deluc a fait des volumes pour nous prouver que ſa narration étoit le vrai ſyſtême, le ſyſtême d'un grand naturaliſte. Hiſtorien, légiſlateur, fondateur d'état, un peuple nombreux le révere, & ſon nom eſt cité dans les quatre parties du monde.

parmi les Grecs, Homere, Sophocle, Euripide, Demosthene, Platon, & surtout notre ami Plutarque ; mais on avoit brûlé Hérodote, Sapho, Anacréon, & le vil Aristophane. Je voulus défendre un peu la cause du défunt Anacréon ; mais on me donna les meilleures raisons du monde, que je n'exposerai point ici, parce qu'elles ne seroient point entendues de mon siecle.

Dans la deuxiente armoire, destinée aux

L'histoire de Moïse est intéressante ; c'est un enfant divinement beau, exposé le long du fleuve dans un coffret de jonc, souriant dans ce péril à celle qui l'ouvre, sauvé par la fille compatissante du persécuteur de sa nation & donné à sa propre mere pour le nourrir.

C'étoit un physicien, tout le prouve ; voyez-le mettre à profit les calamités accidentelles dont l'Egypte fut frappée ; presser, menacer, intimider Pharaon : il gouverne un peuple murmurateur & impatient ; il conduit cette horde tumultueuse de nomades à travers les déserts ; il est terrible à Pharaon : sans le peuple juif point de peuple chrétien ; l'économie mosaique, quelle époque dans l'univers ! Moïse arrache un peuple entier à l'idolâtrie Egyptienne.

Elle subsiste encore l'ancienne religion ; les dieux de Rome & de la Grece ont disparu, l'autel de Moïse est encore debout, on y adore le vrai Dieu. Quel dommage que le peuple juif ait été superstitieux, cruel, avide, usurier, insatiable !

auteurs latins, je trouvai Virgile, Pline en entier, ainſi que Tite-Live (5); mais on avoit brûlé Lucrece, à l'exception de quelques morceaux poétiques, parce que ſa phyſique eſt fauſſe & que ſa morale eſt dangereuſe. On avoit ſupprimé les longs plaidoyers de Cicéron, habile rhéteur, plutôt qu'homme éloquent; mais on avoit conſervé ſes ouvrages philoſophiques, un des morceaux les plus précieux de l'antiquité. Saluſte étoit reſté. Ovide & Horace (6) avoient été purgés: les odes du dernier paroiſſoient bien inférieures à ſes épîtres: Séneque étoit réduit à un quart. Tacite avoit été conſervé; mais comme il regne dans ſes écrits une

(5) Je viens de relire cet hiſtorien, & j'ai reconnu, que la vertu des Romains conſiſtoit à égorger le genre humain ſur l'autel de la patrie : c'étoient de bons citoyens & des hommes affreux.

(6) Cet écrivain a toute la délicateſſe, toute la fleur d'eſprit, toute l'urbanité poſſible; mais il a été trop admiré dans tous les ſiecles. Sa muſe inſpire un repos voluptueux, un ſommeil léthargique, une indifférence douce & dangereuſe; elle doit plaire aux courtiſans & à toutes ces ames efféminées dont toute la morale ſe borne à ne voir que le préſent & à ne chérir que des jouiſſances perſonnelles.

teinte sombre qui montre l'humanité en noir, & qu'il faut n'avoir pas une mauvaise idée de la nature humaine, parce que ses tyrans ne sont pas elle, on ne permettoit la lecture de cet auteur profond qu'à des cœurs bien faits. Catulle avoit disparu, ainsi que Pétrone. Quintilien étoit d'un volume fort mince.

La troisieme armoire contenoit les livres anglois. C'étoit celle qui renfermoit le plus de volumes. On y rencontroit tous les philosophes qu'a produit cette isle guerriere, commerçante & politique. Milton, Shakespear, Pope, Young (7) Richardson jouis-

(7) M. le Tourneur a publié une traduction de ce poëte qui a eu chez nous le succès le plus décidé, le plus grand, le plus soutenu : tout le monde a lu ce livre moral, tout le monde y a admiré ce langage sublime qui éleve l'ame, qui la nourrit & qui l'attache, parce qu'il est fondé sur de grandes vérités, qu'il n'offre que de grands objets, & qu'il tire toute sa dignité de leur réelle grandeur. Pour moi, je n'ai jamais rien lu de si original, de si neuf, même de si intéressant. J'aime ce sentiment profond qui, toujours le même, se nuance & se diversifie à l'infini. C'est un fleuve qui m'entraîne. Je goûte ces images fortes & vives dont la hardiesse répond au sujet qu'il embrasse. On voit ailleurs des preuves plus méthodiques de l'immortalité de l'ame; mais nulle part le sentiment n'en

soient encore de toute leur renommée. Leur génie créateur, ce génie que rien ne cap-

---

est frappé comme ici. Le poëte bat le cœur, le soumet, le met hors d'état de raisonner contre. Telle est donc la magie de l'exppreffion & la force de l'éloquence qui laisse l'aiguillon dans l'ame.

Young a raison, selon moi, contre la note que le censeur a exigée du traducteur, quand il veut que sans la vue de l'éternité & des récompenses la vertu ne soit qu'un nom, qu'une chimere : *aut virtus nomen inane est aut decus & pretium rectè petit experiens vir.* Ne nous faisons point de fantôme métaphysique. Qu'est-ce qu'un bien dont il ne résulte aucun bien, ni en ce monde ni en l'autre ? Quel bien résulte en ce monde de la vertu pour le juste infortuné ! Demandez - le à Brutus, à Caton, à Socrate mourant : voilà le stoïcien à la derniere épreuve : avec de la bonne foi il découvrira la vanité de sa secte. Je me souviens & me souviendrai toujours d'un mot frappant que dit J. J. Rousseau à un de mes amis. J. J. Rousseau parloit d'une proposition à lui faite de fortune sous une condition honteuse, mais de nature à être secrete : *Monsieur*, disoit-il, *je ne suis point matérialiste, Dieu merci ; si je l'eusse été, je n'aurois pas valu mieux qu'eux tous : je ne connois que la récompense qui attache à la vertu.*

J'avoue que je ne vaux pas mieux que Rousseau. Si je me croyois tout mortel, dès l'instant je me ferois mon dieu, je rapporterois tout à ma divinité, c'est-à-dire à ma personne : je ferois ce qu'on appelle vertu, quand j'y gagnerois pour mon plaisir ; ce qu'on appelle vice de même : je volerois aujourd'hui pour don-

tivoit, tandis que nous étions obligés de mesurer tous nos mots; l'énergie féconde de ces ames libres faisoit l'admiration d'un siecle difficile. Le reproche futil que nous leur faisions de manquer de goût, étoit effacé devant des hommes qui, amoureux d'idées vraies & fortes, se donnoient la peine de lire & savoient ensuite méditer sur leur lecture. On avoit retranché cependant du nombre des philosophes ces sceptiques dan-

ner à mon ami ou à ma maîtresse : brouillé avec eux, demain je les volerois eux-mêmes pour mes menus plaisirs : en tout cela je serois très-conséquent, puisque je ferois toujours ce qui seroit agréable à ma divinité. Au lieu qu'aimant la vertu à cause de la récompense, & cette récompense n'étant pas attachée à des actions arbitraires, il faut que je me regle non plus sur ma fantaisie momentanée, mais sur la regle inflexible qu'a proposée le rémunérateur éternel, qui est aussi le législateur. Ainsi il faut que souvent je fasse ce que je dois, quoiqu'il ne me plaise pas trop; & si ma liberté se décide au bien, malgré l'attrait contraire, alors je fais ce que je veux & non ce qui me plaît. Si Dieu n'eût voulu nous mener que par le goût du beau, il ne nous eût donné qu'une ame raisonnable, sans y mêler la sensibilité du cœur : il nous mene par l'attrait des récompenses, parce qu'il a fait de nous des êtres sensibles.

gereux qui avoient voulu ébranler les fondements de la morale. Ce peuple vertueux, conduit par le sentiment, avoit dédaigné ces vaines subtilités, & rien n'avoit pu lui persuader que la vertu fût une chimere.

La quatrieme armoire offroit les livres italiens. La Jérusalem délivrée, le plus beau des poëmes connus, étoit à la tête. On avoit brûlé une biliotheque entiere de critiques faites contre ce poëme enchanteur. Le fameux traité des délits & des peines avoit reçu toutes la perfection dont cet important ouvrage étoit susceptible. Je fus agréablement surpris en voyant nombre d'ouvrages pensés & philosophiques, sortis du sein de cette nation; elle avoit brisé le talisman qui sembloit devoir perpétuer chez elle la superstition & l'ignorance (8).

(8) L'homme, dans l'état de société, a grand besoin de la science; car sans elle il n'y a que des idées fausses ou désolantes. Ouvrez l'histoire, les siecles ignorants sont couverts de plaies honteuses; ils en sont tous horriblement défigurés; la barbarie a tourmenté l'espece humaine en tout sens; les siecles éclairés offrent des maux bien moins considérables; & si les belles-lettres ont suffi à éloigner de nos jours les craintes de l'a-

Enfin j'arrivai en face des écrivains françois. Je portai une main avide sur les trois premier volumes : c'étoient Descartes, Mon-

---

veugle despotisme, que ne doit pas faire la science de la politique, quand elle sera pour un état ce que les vertus morales & intellectuelles sont à un individu.

Ce grand pas de la raison humaine ne sauroit être bien éloigné ; & s'il a été tardif, c'est que l'étude de l'économie politique ne fait que de naître chez les nations les plus éclairées ; car il ne faut pas confondre les arts environnés d'une décoration brillante avec cette étude non moins nouvelle qu'importante. Il y a loin de la perfection des vers, des tableaux, des statues, des édifices, aux grandes idées sur le bonheur des peuples ; & sur la vraie gloire.

Ces idées modernes examinées sous toutes les faces, débattues ensuite, & qui s'épurent par le choc des opinions, sortent enfin avec honneur de ces nobles débats, & s'établissent dans l'Europe pour régner conjointement avec les souverains ; & peut-être il ne restera plus à ceux-ci sur le théatre du monde que l'heureux pouvoir de les maintenir, ou du moins la gloire de leur rester fideles.

Quiconque a des connoissances politiques est dans l'obligation d'offrir ses idées à la patrie, sur-tout pour les opposer à la foule d'opinions qui obscurcissent la vérité. Il doit son travail au maintien des états & au bonheur d'un peuple infortuné. Hélas ! il faut un siecle pour renverser l'erreur d'un moment ; il faut remonter aux idées élémentaires.

taigne & Charon. Montaigne avoit souffert quelque retranchement; mais comme il est le philosophe qui a mieux connu la nature humaine, on avoit conservé ses écrits, quoique toutes ses idées ne soient pas absolument irréprochables. On avoit brûlé & Mallebranche le visionnaire, & le triste Nicole, & l'impitoyable Arnaud, & le cruel Bourdaloue. Tout ce qui concernoit les disputes scholastiques étoit tellement anéanti, que lorsque je parlai des Lettres Provinciales & de la destruction des jésuites (9), le

(9) Que de bruit cette poignée de prêtres catholiques n'ont-ils pas fait en France! Et pourquoi! quel bien ont-ils opéré?

L'esprit de cette fameuse société n'est pas détruit avec elle; il subsiste dans les membres dispersés qui en conservent les idées; cette pitié, que l'on voudroit nous inspirer pour l'extinction de ce corps trop célebre, doit cesser lorsqu'on réfléchit qu'il n'a rien perdu de sa forme réelle, puisque les individus n'ont presque fait que changer d'habit.

On a voulu prouver que les souverains, les pontifes, les différents tribunaux qui ont prononcé dans cette affaire, avoient commis une grande injustice; cette assertion est assurément téméraire & dément l'opinion universelle. Tous les faits recueillis & connus attestent l'ambition dangereuse & sourde de son institut;

ſavant bibliothécaire fit un anachroniſme des plus conſidérables : je le relevai poli-

étonnante dans ſes progrès rapides, deſpotique & ſoumiſe en même temps, ſon élévation s'eſt faite en trop peu de temps, pour qu'elle ſoit irréprochable ; ſes richeſſes dépoſoient contre les mains qui les avoient accumulées ; elles n'ont pu être formées que des dépouilles des légitimes poſſeſſeurs, dont les réclamations ont été étouffées dans le temps par le crédit & l'autorité.

Cette ſociété n'offroit, pour le dédommagement des longs maux qu'elle avoit cauſés, que quelques hommes diſtingués par leur talent ; mais il étoit impoſſible qu'il ne s'en trouvât point dans un ordre attentif à les choiſir & à ſe les attacher. Nous pouvons avancer néanmoins que parmi ceux dont l'ordre ſe vante, il n'y en a pas eu un ſeul doué d'un véritable génie, &, ſans vouloir examiner ici, s'ils ont été réellement utiles à la morale, nous affirmerons qu'ils ont retardé les progrès de la littérature & de la philoſophie. Ils n'ont point ſu purger les études de la rouille des ſiecles précédents. Leurs profeſſeurs ont ſuivi la même routine, & le jargon ſcholaſtique n'a jamais abandonné leurs chaires. Qu'ont-ils donc fait pour la raiſon humaine en prônant leur utilité prétendue ?

On reproche à ces mêmes hommes d'avoir été perſécuteurs, intolérants, cruels ; & comment ſeroit-il arrivé qu'ils ſe fuſſent concilié la haine univerſelle, s'ils n'avoient été coupables ! Leur politique, à laquelle on donnoit de la grandeur & de l'étendue, n'étoit que petite & intrigante ; fondée ſur un ſeul pivot, elle n'embraſſoit point le génie de leur ſiecle ; elle ſe bor-

ciales, ni l'hiftoire même plus moderne qui contenoit le détail de cette grande affaire : elle étoit alors bien petite ! On parloit des jéfuites comme nous parlons aujourd'hui des anciens druides.

On avoit fait rentrer dans le néant dont elle n'auroit jamais dû fortir, cette foule de théologiens, dits *peres de l'églife*, les écrivains les plus fophiftiques, les plus bizarres, les plus obfcurs, les plus déraifonnables, qui furent jamais diamétralement oppofés aux Loke, aux Clarke; ils fembloient (me dit le bibliothécaire) avoir pofé les bornes de la démence humaine.

J'ouvrois, je feuilletois, je cherchois les écrivains de ma connoiffance. Ciel, quelle deftruction ! que de gros livres évaporés en

---

Confidérés comme écrivains, les jéfuites ne nous préfentent que des plumes occupées à débattre férieufement des opinions plus ou moins ridicules; & l'on cherche quel eft le véritable bien que cet ordre a fait à la patrie & à l'humanité. Si l'on excepte les productions de deux ou trois littérateurs, encore foibles, nous n'appercevons que des querelles puériles, des vengeances atroces, des livres médiocres & des intrigues ambitieufes & perfonnelles.

fumée ! Où est donc ce fameux Bossuet, imprimé de mon temps en quatorze volumes in-quarto ? — Tout a disparu, me répondit-on. — Quoi ! cet aigle, qui planoit dans la haute région des airs, ce génie... — En conscience, que pouvions-nous conserver ? Il avoit du génie, d'accord (10) ; mais il en a fait un pitoyable usage. Nous avons adopté la maxime de Montaigne : *Il ne faut pas s'enquérir quel est le plus savant, mais quel est le mieux savant.* L'histoire universelle de ce Bossuet n'étoit qu'un pauvre squelette chronologique (11), sans vie & sans couleur ;

(10) Quels services n'auroient pas pu rendre à la raison humaine des hommes tels que Luther, Calvin, Mélanchton, Erasme, Bossuet, Paschal, Arnaud, Nicole, &c. s'ils eussent employé leur génie à attaquer les erreurs de l'esprit humain, à perfectionner la morale, la législation, la physique, au lieu de combattre ou d'etablir quelques dogmes ridicules !

(11) Pour donner un air de vérité à la chronologie, on a formé des époques, & c'est sur ce fondement illusoire qu'on a elevé l'édifice de cette science imaginaire. Elle a été entiérement livrée au caprice. On ne sait à quel temps rapporter les principales révolutions du globe, & l'on veut assigner dans quel siecle tel roi a vécu. La somme des erreurs repose à son aise à l'aide même des calculs chronologiques ; on part, par exem-

puis il avoit donné un tour si forcé, si extraordinaire aux longues réflexions qui accompagnoient cette maigre production, que nous avons peine à croire qu'on ait lu cet ouvrage pendant plus de cinquante années.
—Mais du moins ses oraisons funebres....
—Nous ont fort irrité contre lui. C'étoit bien là le misérable langage de la servitude & de la flatterie. Qu'est-ce qu'un ministre du Dieu de paix, du Dieu de vérité, qui monte en chaire pour louer un politique sombre, un ministre avare, une femme vulgaire, un héros meurtrier, & qui tout occupé comme un poëte, d'une description de bataille, ne laisse pas échapper un seul soupir sur cet horrible fléau qui désole la terre ? En ce moment il ne pensoit point à soutenir les droits de l'humanité, à présenter au monarque ambitieux, par l'organe sacré de la religion, des vérités fortes & terribles ; il songeoit plutôt à faire dire : *voilà un homme qui parle bien ; il fait l'éloge des morts lorsque leurs cendres sont encore tiedes :*

ple, de la fondation de Rome, & cette fondation est appuyée sur des probabilités ou plutôt sur des suppositions.

à plus forte raison donnera-t-il une bonne dose d'encens aux rois qui ne sont pas décédés.

Nous ne sommes point amis de ce Bossuet. Outre qu'il étoit un homme orgueilleux, dur, un courtisan souple & ambitieux, c'est lui qui a accrédité ces oraisons funebres qui depuis se sont multipliées comme les flambeaux funéraires, & qui, comme eux, exhalent en passant une odeur empoisonnée. Ce genre nous a paru le plus mauvais, le plus futile, le plus dangereux de tous, parce qu'il étoit tout à la fois faux, froid, menteur, fade, impudent; en ce qu'il contredisoit toujours le cri public qui alloit frapper les murailles où l'orateur, qui déclamoit avec faste, rioit lui-même tout bas des couleurs mensongeres dont il paroit son idole.

Voyez son rival, son vainqueur doux & modeste, cet aimable, ce sensible Fénelon, auteur du Télemaque & de plusieurs autres ouvrages que nous avons soigneusement conservés, parce qu'on y trouve l'accord rare & heureux de la raison & du sentiment (12).

---

(12) L'académie françoise a proposé son éloge pour-

Avoir composé le Télemaque à la cour de Louis XIV nous semble une vertu étonnante, admirable. Certainement le monarque n'a pas compris le livre, & c'est ce qu'on peut avancer de plus favorable en son honneur. Sans doute il manque à cet ouvrage des lumieres plus vastes, des connoissances plus approfondies; mais que dans sa simplicité il a de force, de noblesse & de vérité! Nous avons mis à côté de cet écrivain les œuvres du bon abbé de St. Pierre, dont la plume étoit foible, mais dont le cœur étoit sublime. Sept siecles ont donné à ses grandes & belles idées la maturité convenable. C'étoient ceux qui le railloient d'être vision-

---

le prochain prix d'éloquence. Mais si l'ouvrage est ce qu'il doit être, l'académie ne pourra couronner le discours. Pourquoi donner des sujets qu'on ne sauroit traiter dans toute leur plénitude!

Au reste, j'aime ce genre, où en discutant le génie d'un grand homme, on discute & on approfondit l'art auquel il s'est adonné. Nous avons eu d'excellents ouvrages en ce genre & sur-tout ceux de M. *Thomas*. C'est le livre le plus instructif que l'on puisse mettre entre les mains d'un jeune homme; il y puisera, à la fois, & d'utiles connoissances & un amour raisonné de la gloire.

naire, qui embrassoient de pures chimeres. Ses rêves sont devenus des réalités.

Parmi les poëtes françois, je revis Corneille, Racine, Moliere; mais on avoit brûlé leurs commentaires (13). Je fis au bibliothécaire la question que l'on fera encore probablement pendant sept cents années : auquel donneriez-vous la préférence des trois ? — Nous n'entendons plus guere Moliere, me répondit-il ; les mœurs qu'il a peintes ont passé. Nous pensons qu'il a plus frappé le ridicule que le vice ; & vous aviez plus de vices que de ridicules (14). Pour les deux

(13) Ils sont l'ouvrage ou de l'envie ou de l'ignorance. Ces commentateurs me font pitié avec leur zelé pour les loix de la grammaire. Le plus cruel destin qui attend l'homme de génie de son vivant ou après sa mort, est d'être jugé par le pédantisme : il ne fait rien voir, rien sentir. Ces malheureux critiques qui marchent de mots en mots, ressemblent à ces vues myopes qui, au lieu d'embrasser un tableau de *le Sueur* ou du *Poussin*, visitent stupidement chaque trait, & n'apperçoivent jamais l'ensemble.

(14) Il est faux, comme on l'a avancé dans un éloge de Moliere, que la guérison du ridicule soit plus aisée que celle du vice : mais quand cela feroit, à quelle maladie du cœur humain doit-on apporter les premiers remedes? Le poëte deviendra-t-il complice de la perversité générale, en adoptant le premier les misérables

tragiques, dont les couleurs étoient plus durables, je ne ſais comment un homme de votre âge peut faire une pareille queſtion. Le peintre du cœur humain par excellence, celui qui éleve & agrandit le plus l'ame, celui qui a le mieux connu le choc des paſſions & la profondeur de la politique, avoit ſans doute plus de génie (15) que ſon rival harmonieux, qui, avec un ſtyle plus pur, plus exact, eſt moins fort, moins ſerré, n'a eu ni ſa vue perçante, ni ſon élévation, ni ſa chaleur, ni ſa logique, ni la diverſité prodigieuſe de ſes caracteres. Ajoutez le but moral, toujours marqué dans Corneille; il élance l'homme vers l'élément de toutes les vertus, vers la liberté. Racine, après avoir efféminé ſes héros, efféminé ſes ſpectateurs (16). Le goût eſt l'art de relever les petites

conventions qu'ont fait les méchants pour mieux déguiſer leur ſcélérateſſe! Malheur à qui ne ſent pas tout l'effet que peut produire une excellente piece de théâtre, & ce qu'a de ſublime l'art qui de tous les cœurs ne fait qu'un cœur.

(15) Corneille a ſouvent un air de franchiſe, de liberté & de ſimplicité originale, & même quelque choſe de plus naturel que Racine. . .

(16) Racine & Boileau étoient deux plats courtiſans,

choſes : en ce cas Corneille en avoit moins que Racine. Le temps, juge ſouverain, qui anéantit également & les éloges & les critiques, le temps a prononcé & a mis une grande diſtance entre ces deux écrivains : l'un eſt un génie du premier ordre ; l'autre, à quelques traits près empruntés des Grecs, n'eſt qu'un bel eſprit, comme on l'a apprécié dans ſon ſiecle même. Dans le vôtre, les hommes n'avoient plus la même énergie ; on vouloit du fini, & le grand a toujours quelque choſe de rude & de groſſier ; le ſtyle étoit devenu le mérite principal, comme il arrive chez toutes les nations affoiblies & corrompues.

Je retrouvai le terrible Crébillon, qui a peint le crime ſous les couleurs effrayantes qui le caractériſent. Ce peuple le liſoit quel-

qui approchoient du monarque avec l'étonnement de deux bourgeois de la rue S. Denis. Ce n'étoit pas ainſi qu'Horace fréquentoit Auguſte. Rien de plus petit que les lettres de ces deux poëtes extaſiés de ſe trouver à la cour. Il eſt difficile de concevoir de plus baſſes platitudes. Enfin Racine mourut de chagrin, parce que Louis XIV l'avoit regardé de travers en traverſant l'œil de bœuf.

quefois, mais on ne pouvoit consentir à le voir jouer.

On peut bien s'imaginer que je reconnus mon ami la Fontaine (17), également chéri & toujours lu. C'est le premier des poëtes moralistes; & moliere, juste apréciateur, avoit pressenti son immortalité. Il est vrai que la fable est le ton allégorique de l'esclave qui n'ose parler à son maître; mais comme elle tempere en même temps ce que la vérité peut avoir de dur, elle doit être long-temps précieuse sur un globe livré à toutes sortes de tyrans. La satire n'est peut-être que l'arme du désespoir.

Que ce siecle avoit mis ce fabuliste inimitable au-dessus de ce Boileau (18), qui faisoit

(17) C'est le confident de la nature, c'est le poëte par excellence, & j'admire l'audace de ceux qui font des fables après lui avec la présomption de l'imiter.

(18) Le critique qui, au lieu d'éclairer un auteur, ne veut que l'humilier, décele sa vanité, son ignorance & sa jalousie; sa malignité ne peut lui permettre d'appercevoir nettement le bon & le mauvais d'un ouvrage. La critique n'est permise qu'à celui en qui les lumieres, le discernement & la probité ne sont altérés par aucun intérêt personnel. O critique! comprends-toi bien, & si tu veux juger sainement de quelque chose,

le dictateur au Parnasse, & qui, privé d'invention, de génie, de force, de grace & de sentiment, n'avoit été qu'un versificateur exact & froid. On avoit conservé plusieurs autres fables, entre autres quelques-unes de la Motte & celles de Nivernois (19).

Le poëte Rousseau me parut bien chétif: on avoit gardé quelques odes & cantates; mais pour ses tristes épîtres, ses fatigantes & dures allégories, sa Mandragore, ses épigrammes, ouvrage d'un cœur dépravé, on pense bien que de telles ordures avoient subi le feu qu'elles méritoient depuis long-temps. Je ne peux nombrer ici toutes les salutaires mutilations qui avoient été faites dans plusieurs livres d'ailleurs renommés. Je ne vis aucun de ces poëtes frivolistes qui n'avoient flatté que le goût de leur siecle, qui avoient répandu sur les objets les plus

juges que livré à tes seules lumieres tu ne fais juger de rien.

(19) Dans sept cents ans on ne se souviendra probablement point que ce charmant fabuliste a été un duc, un cordon bleu, mais bien qu'il fut un philosophe ingénieux.

sérieux

ſérieux ce vernis trompeur de l'eſprit qui abuſe la raiſon (20) : toutes ces ſaillies d'une imagination légere & emportée, réduites à leur juſte valeur, s'étoient évaporées, comme ces étincelles qui ne brillent avec plus de vivacité que pour s'éteindre plutôt. Tous ces romanciers, ſoit hiſtoriques, ſoit moraux, ſoit politiques, chez qui les vérités iſolées ne s'étoient rencontrées que par haſard, qui n'avoient pas ſu les lier enſemble & les fortifier par leur liaiſon, & ceux qui n'avoient jamais vu un objet ſous toutes ſes faces & dans tous ſes rapports, & ceux enfin qui, égarés par l'eſprit de ſyſtême, n'avoient vu, n'avoient ſuivi que leurs propres idées; tous ces écrivains, dis-je, trompés par l'abſence ou la préſence du génie, étoient diſparus, ou avoient été ſoumis à la ſerpe d'une judicieuſe critique, laquelle n'étoit plus un inſtrument de dommage (21).

(20) Lorſqu'Hercule vit dans le temple de Vénus la ſtatue d'Adonis ſon favori, il s'écria : *il n'y a point de divinité en toi !* On peut appliquer ce mot à tant d'ouvrages polis, délicats, ingénieux, efféminés.

(21) Un bon eſprit devroit indiquer un catalogue raiſonné & approfondi des meilleurs livres en tout

La ſageſſe & l'amour de l'ordre avoient préſidé à cet utile abattis. Ainſi dans ces forêts épaiſſes où les branches entrelaſſées faiſoient diſparoître les routes où régnoit une ombre éternelle & mal-ſaine, ſi l'induſtrie de l'homme y porte le fer & la flamme, on voit naître & les ſentiers fleuris & les doux rayons du ſoleil ; il diſſipe les ténebres ; la verdure plus animée recrée les yeux du voyageur qui peut traverſer les routes ſan crainte ni dégoût. J'apperçus dans un coin un livre curieux & qui me parut bien fait ; il avoit pour titre : *des Réputations uſurpées* ; il motivoit les raiſons qui avoient décidé de l'extinction de pluſieurs livres, & du mépris attaché à la plume de certains écrivains admirés néanmoins de leur ſiecle. Le même livre redreſſoit les torts des contemporains des grands hommes, quand leurs adverſaires avoient été injuſtes, jaloux ou aveuglés par quelqu'autre paſſion (22).

genre, & l'ordre & la maniere de les lire, donner les propres obſervations qu'il auroit faites, & indiquer dans d'autres les morceaux les plus propres à faire penſer.

(22) Il reſte un beau livre à faire, quoique déja fait :

Je tombai ſur un Voltaire. O ciel ! m'écriai-je, qu'il a perdu de ſon embonpoint Où ſont ces vingt-ſix volumes *in-quarto*, émanés de ſa plume brillante, intariſſable ? Si ce célebre écrivain revenoit au monde, qu'il ſeroit étonné ! —— Nous avons été obligés d'en brûler une bonne partie, me répondit-on. Vous ſavez que ce beau génie a payé un tribut un peu fort à la foibleſſe humaine. Il précipitoit ſes idées & ne leur donnoit pas le temps de mûrir. Il préféroit tout ce qui avoit un caractere de hardieſſe à la lente diſcuſſion de la vérité. Rarement auſſi avoit-il de la profondeur. C'étoit une hirondelle rapide, qui friſoit avc grace & légéreté la ſurface d'un large fleuve, qui buvoit, qui humectoit en courant : il faiſoit du génie avec de l'eſprit. On ne peut lui refuſer la premiere, la plus noble, la plus grande des vertus, l'amour de l'humanité. Il

des grands événements par de petites cauſes. Mais quel eſt l'homme qui ſaiſira le véritable fil ? J'en indiquerai un autre qui conviendroit fort à notre ſiecle : *des hommes en place qui ſe ſont rendus perſécuteurs pour ſervir la baſſeſſe de ceux qu'ils mépriſoient ;* encore un autre, *les crimes des ſouverains.*

a combattu avec chaleur pour les intérêts de l'homme. Il a détesté, il a flétri la perfécution, les tyrans de toute espece. Il a mis sur la scene la morale raisonnée & touchante. Il a peint l'héroïsme sous ses véritables traits. Il a été enfin le plus grand poëte des François. Nous avons conservé son poëme, quoique le plan en soit mesquin; mais le nom de Henri IV le rendra immortel. Nous sommes sur-tout idolâtres de ses belles tragédies où regne un pinceau si facile, si varié, si vrai. Nous avons conservé tous les morceaux de prose où il n'est pas bouffon, dur ou mauvais plaisant : c'est-là qu'il est vraiment original (23). Mais vous savez que

(23) Je chéris le peintre de la nature, qui laisse jouer son pinceau sur la toile, qui préfere une certaine liberté franche & hardie, qui vivifie les couleurs, à cette exactitude froide, à cette régularité qui me rappelle sans cesse l'art & son mensonge. Oh ! qu'il sera brillant, l'écrivain livré tout entier à son génie, qui s'abandonne à des négligences volontaires, seme d'une main légere des traits heureux & mélangés, daigne avoir des défauts, se plaît dans un certain désordre, & n'est jamais si intéressant que lorsqu'il se montre irrégulier. Voilà l'homme de goût par excellence : il sait que l'ennuyeuse symmétrie n'enchante que les sots, que toutes

vers les quinze dernieres années de sa vie, il ne lui restoit plus que quelques idées qu'il représentoit sous cent faces diverses. Il rabachoit perpétuellement la même chose. Il livroit le combat à des gens qu'il auroit dû mépriser en silence. Il a eu le malheur d'écrire des injures plates & grossieres contre *J. J. Rousseau*, & une fureur jalouse l'égaroit tellement alors, qu'il écrivoit sans esprit. Nous avons été obligés de brûler ces miseres, qui l'eurent infailliblement déshonoré dans la postérité la plus reculée. Jaloux de sa gloire plus qu'il ne le fut, pour conserver le grand homme, nous avons détruit la moitié de lui-même.

---

les imaginations vives aiment qu'on leur prête encore des ailes; que c'est à cette vivacité heureuse qui réveille l'ame, qu'on doit la foule des lecteurs; que, comme le feu élémentaire, l'écrivain doit être toujours en action. Mais ce secret n'est que pour le petit nombre; le plus grand travaille, sue, fait mille efforts, aspire à une perfection glaçante. Celui qui est né pour écrire, vif, étincelant, rapide, au-dessus des regles, jette du même trait de plume & son idée, & le plaisir dans l'ame du lecteur. Voilà Voltaire : c'est un cerf qui parcourt le champ de la littérature; & ses prétendus imitateurs, ses froids copistes, tels que la H** & autres auteurs congelés, sont des tortues rampantes.

Messieurs, je suis charmé, édifié de trouver ici J. J. Rousseau tout entier. Quel livre que cet Emile (24)! Quelle ame sensible répandue dans ce beau roman de la Nouvelle Héloïse! que d'idées fortes, étendues & politiques dans ses Lettres de la Montagne! Quelle fierté, quelle vigueur dans ses autres productions! Comme il pense, & comme il fait penser! Tout me paroît digne d'être lu. — Nous en avons jugé ainsi, reprit le bibliothécaire. L'orgueil étoit bien petit & bien cruel dans votre siecle, ajouta-t-il: vous ne l'avez pas entendu, en vérité; la frivolité de votre esprit ne s'est pas donné la peine de le suivre : il avoit quelque raison de vous dédaigner. Vos philosophes eux-mêmes ont été peuples... Mais je crois que nous sommes d'accord sur ce philosophe; nous nous entendons, il est inutile d'en dire davantage.

En dérangeant les livres de la derniere armoire, je revis avec plaisir plusieurs ou-

---

(24) Que de platitudes imprimées contre cet immortel ouvrage! Comment un homme ose-t-il écrire lors-même qu'il ne sait pas lire!

vrages jadis chers à ma nation : L'esprit des Loix, l'Histoire Naturelle, le livre de l'Esprit, commenté en quelques endroits (25). On n'avoit pas oublié l'Ami des hommes, le Bélisaire, les Œuvres de Linguet, ni les discours éloquens de Thomas (26), de Servan, de Dupaty, de Le Tourneur, & les Entretiens de Phocion. Je reconnus les ouvrages nombreux & philosophiques que le siecle de Louis XV avoit produits (27). On avoit refait l'Encyclopédie sur un plan plus heureux. Au lieu de ce misérable goût de réduire tout en dictionnaire, c'est-à-dire, de hacher les sciences par morceaux,

(25) L'araignée tire du poison de la même rose d'où l'abeille extrait un miel doux ; ainsi un méchant trouve souvent de quoi nourrir sa perversité dans le même livre où le sage rencontre son plus grand contentement.

(26) Il n'y a plus de tribune aux harangues ; mais l'éloquence n'est point décédée : elle parle, elle tonne encore quelquefois ; & si elle ne peut rallumer en nous les sentiments vertueux, du moins elle nous confond & nous fait rougir.

(27) La philosophie qui s'occupe de la nature de l'homme, de la politique & des mœurs, s'empresse à répandre des lumieres utiles ; ses détracteurs sont des sots, ou de mauvais citoyens.

on avoit préſenté chaque art en entier. On embraſſoit d'un coup d'œil leurs différentes parties ; c'étoient des tableaux vaſtes & précis qui ſe ſuccédoient avec ordre : ils étoient liés entre eux par le fil d'une méthode intéreſſante & ſimple. Tout ce qu'on avoit écrit contre la religion chrétienne, avoit été brûlé comme livres devenus abſolument inutiles.

Je demandai les hiſtoriens, & le bibliothécaire me dit : Ce ſont en partie nos peintres qui ſe ſont chargés de cet emploi. Les faits ont une certitude phyſique, qui eſt du reſſort de leur pinceau. Qu'eſt-ce que l'hiſtoire? Ce n'eſt au fond que la ſcience des faits. Les réflexions, les raiſonnements ſont de l'hiſtorien & non la choſe même; mais auſſi les faits ſont innombrables. Que de bruits populaires ! de fables ſurannées ! de détails ſans fin ! Les affaires de chaque ſiecle ſont les plus intéreſſantes de toutes pour les contemporains, & dans tous les ſiecles ce ſont les ſeules qu'ils n'ont pu approfondir.

On a écrit laborieuſement des faits antiques, étrangers, tandis que l'on détournoit

ſon attention des faits préſents. L'eſprit de conjecture brille aux dépens de l'exactitude. Les hommes ont ſi peu connu leur foibleſſe ; que pluſieurs ont oſé entreprendre des hiſtoires univerſelles ; plus inſenſées que ces bons Indiens qui donnoient du moins quatre éléphans pour baſe au monde phyſique. Enfin l'hiſtoire a été ſi défigurée, ſi hériſſée de menſonges, de réflexions puériles, que le roman devant tout eſprit ſenſé a paru trouver grace en comparaiſon de ces hiſtoires, où, comme ſur une mer ſans rives, on naviguoit ſans bouſſole (28).

Nous avons fait un rapide extrait, peignant les ſiecles à grands traits, & ne montrant que les perſonnages qui ont véritablement

(28) En réfléchiſſant ſur la nature de l'eſprit humain, on peut reconnoître l'impoſſibilité d'une hiſtoire ancienne, véritable. La moderne choque moins le vraiſemblable ; mais du vraiſemblable à la vérité il y a toujours preſque auſſi loin que de la vérité au menſonge. Ainſi n'apprenons-nous rien dans les hiſtoires modernes. Chaque hiſtorien accommode les faits à ſes idées, à peu près comme un cuiſinier apprête des viandes à ſa maniere : il faut dîner au gré du marmiton ; il faut lire au gré de l'écrivain.

influé fur le deftin des empires (29). Nous avons omis ces regnes où l'on ne voit que des batailles & des exemples de fureur. Il a fallu les taire, & ne préfenter que ce qui pouvoit faire l'honneur de l'homme. Il eft peut-être dangereux de tenir regiftre de tous les excès où s'eft porté le crime. Le nombre des coupables femble fervir d'excufe; & moins on voit d'attentats, moins on eft tenté d'en commettre. Nous avons traité la nature humaine, comme ce fils refpectueux qui craignit de faire rougir fon pere, & qui couvrit d'un voile les défordres de l'ivreffe.

Je m'approchai du bibliothécaire, & je lui demandai tout bas à l'oreille l'hiftoire du fiecle de Louis XV pour fervir de fuite au fiecle de Louis XIV de Voltaire. Cette hiftoire avoit été compofée dans le

---

(29) Je ne fais pourquoi en écrivant l'hiftoire on dit le regne de Charles VI, de Louis XIII ! C'eft une maniere fautive de s'énoncer. Cela induit en erreur un lecteur qui n'eft pas philofophe. Un monarque qui le plus fouvent n'a point influé fur fon fiecle, doit rentrer dans la claffe des hommes obfcurs; & l'on doit dire, par exemple, après la mort de Henri IV, *nous allons peindre le fiecle de Richelieu*, &c.

vingtieme siecle. Je n'en lus jamais de plus curieuse, de plus étonnante, de plus singuliere. L'historien, en faveur de la bizarrerie des circonstances, n'avoit sacrifié aucun détail. Ma curiosité, mon étonnement redoubloient à chaque page. J'appris à réformer plusieurs de mes idées, & je compris que le siecle où l'on vit, est pour nous le siecle le plus reculé. Je ris, j'admirai beaucoup: mais je pleurai pour le moins tout autant... Je n'en puis dire ici davantage : les événements actuels sont comme ces pâtés qui ne deviennent bons à manger que lorsqu'ils sont refroidis (30).

(30) Tout se fait à la longue. Les secrets qu'on croyoit exactement renfermés, vont se rendre au public, comme les rivieres vont à la mer : nos neveux sauront tout.

Au yeux du philosophe il n'y a presque pas un peuple qui, dans son origine, ne soit coupable du crime d'avoir préparé le malheur de ses descendants, en recevant d'une maniere aveugle ou trop précipitée une forme de gouvernement qui devoit par la suite peser sur la nation, à mesure qu'elle s'écarteroit du point fixe de son établissement.

Les conquêtes d'un héros, la valeur d'un soldat, quelques qualités brillantes & particulieres ne leur ont pas permis de réfléchir que les successeurs de ces hom-

CHAPITRE XXXI.

Les Gens de Lettres.

EN sortant de la bibliotheque, un particulier qui ne m'avoit pas dit un mot

---

mes qu'ils chérissoient, pourroient ne pas leur ressembler, & qu'ils enleveroient à plusieurs générations la liberté de statuer sur leur destinée : qu'on appelleroit enfin par la suite révolte & rebellion la réclamation des droits les plus légitimes & les plus saints.

Après avoir ôté à une nation toutes ses libertés, on lui ôte enfin celle d'écrire & de penser ; on étoufferoit la pensée dans son sanctuaire si on le pouvoir. L'écrivain courageux est puni de sa vertu & persécuté pour ses opinions. Les meilleures intentions passent pour une révolte commencée, si les chaînes ne sont pas forgées, on tâchera d'opprimer ces setiments honnêtes sous le fléau du ridicule.

J'aime à voir les hommes, plutôt que de fléchir sous le despotisme, qui contraint la pensée, s'échapper & glisser des mains de la tyrannie. La république de Venise se forme au milieu de la mer, celle des Suisses au milieu des Alpes, les Provinces-Unies dans des marais fangeux.

Tyrans, qui avez des chaînes, des prisons, des geoliers, des soldats & des bourreaux, vous pouvez donner des fers aux écrivains généreux ; mais pour un qui périra dans les prisons, il en renaîtra dix. Le génie se régenere sous le marteau de la persécution. Tyrans de la pensée, vous ne l'anéantirez pas, vous ne gagnerez que la haine des cœurs justes & sensibles !

depuis trois heures, m'arrêta, & nous liâmes conversation emsemble. Elle tomba sur les gens de lettres. J'en ai peu connus de mon temps, lui dis-je; mais ceux que j'ai fréquentés, étoient doux, honnêtes, modestes, pleins de probité. Auroient-ils eu des défauts, ils les rachetoient par tant de qualités précieuses qu'il auroit fallu être incapable d'amitié pour ne point s'attacher à eux. L'envie, l'ignorance & la calomnie ont défiguré le caractere des autres; car tout homme public est exposé aux sots discours du vulgaire; tout aveugle qu'il est, il prononce hardiment (1). Les grands, privés pour la plupart de talents comme de vertus, étoient jaloux de ce qu'ils attachoient les regards de la nation, & feignoient de les mépriser (2). Ces écrivains avoient

---

(1) Tel homme incapable d'écrire une bonne page, mais qui a le talent verbal de la satire, à force de fronder tous les livres, de dépriser tous les auteurs & de flatter ainsi la malignité, s'est enfin persuadé qu'il est lui-même un homme de goût & d'un tact fin ; il se trompe, & dans le jugement qu'il porte de soi, & dans le jugement qu'il porte des autres.

(2) Ce n'est point aux plus puissants monarques, ni aux princes les plus riches, ni aux gouverneurs par-

encore à combatre le goût dédaigneux du public, qui d'autant plus avare de louanges qu'il étoit riche de leurs travaux, abandonnoit quelquefois des chef-d'œuvres pour aller s'extasier à quelques plates boufonneries. Enfin ils avoient besoin du plus grand courage pour se soutenir dans une carriere où l'orgueil des hommes

---

ticuliers d'une nation, que la plupart des états doivent leur splendeur, leur force & leur gloire. Ce sont de simples particuliers qui ont fait des progrès étonnants dans les arts, dans les sciences, dans l'art même de gouverner. Qui a mesuré la terre? qui a découvert le systême du ciel? qui a mis en jeu ces curieuses manufactures qui habillent les nations? qui a écrit l'histoire naturelle? qui a scruté les profondeurs de la chymie, de l'anatomie, de la botanique? Encore un coup ce sont de simples particuliers. Ils doivent aux yeux du sage eclipser ces prétendus grands, nains orgueilleux, qui ne se nourrissent que de leur propre vanité. Ce ne sont pas en effet ces rois, ces ministres, ces gens constitués en autorité, qui sont les véritables maitres du monde; ce sont ces hommes supérieurs, dont la voix puissante a dit à leur siecle : *Bannis tel préjugé imbécille, pense d'une maniere plus élevée, avilis ce que tu as follement respecte, & respecte ce que tu avilissois par ignorance; profite de tes sottises passées pour mieux connoitre les droits de l'homme; adopte toutes mes idées, ta route est tracée, marche, je te réponds du succès.*

leur offroit mille dégoûts ; mais ils ont bravé & l'insolent mépris des grands, & les propos imbécilles du vulgaire : la renommée juste, en flétrissant leurs adversaires, a couronné leurs nobles efforts (3).

---

(3) On s'accommode mieux, a-t-on dit, du commerce de ceux que l'on aime, que de la société de ceux qu'on admire ; soit.

Que le portier porte envie au portier, & le forgeron au forgeron, c'est une maladie ancienne du cœur humain, qui subsistoit du temps d'Hesiode : mais qu'un roi soit jaloux d'un poëte ; qu'un courtisan le soit de la célébrité d'un géometre ; qu'un magistrat envie les applaudissements prodigues à un comédien ; voilà ce qui fait déplorer la foiblesse de l'homme, & ce qu'on ne peut guere concevoir que d'après les faits.

Si l'on pouvoit ouvrir le cœur de l'envieux, dit un ancien, on le verroit ulcéré, percé, déchiré, rongé de toutes parts, & tous ses tourments inspireroient peut-être de la pitié. Quelle horrible situation, que de ne pouvoir un instant savourer le bonheur d'autrui, d'être tourmenté du bien qui lui arrive, d'être condamné au supplice de toujours haïr & d'exhaler sans cesse les gémissements secrets d'une rage sourde contre tous talents, toutes vertus, tous succès ! L'envieux vit au milieu des hommes, & il ne peut les souffrir, parce que chacun lui rappelle ce qu'il n'a pas. Il est né pour les ténebres, & il ne peut vivre avec lui-même. Il fatigue sa détestable vie, & les infortunes d'autrui ne peuvent même lui donner l'affreux contentement qu'il desire.

Je les reconnois à ce portrait, me dit poliment mon interlocuteur. Les gens de lettres sont devenus les citoyens les plus respectables. Tous les hommes éprouvent le besoin d'être émus, attendris; c'est le plaisir le plus vif que l'ame puisse goûter, C'est à eux que l'Etat a confié le soin de développer ce principe des vertus (4). En peignant des

Les plus à plaindre ne sont jamais aussi malheureux qu'il l'est lui-même.

Denis le tyran envoyoit aux carrieres tout homme de lettres qui ne l'admiroit pas assez. Néron faisoit égorger ceux qui faisoient des vers mieux que lui. Il n'y a plus de Denis le tyran ni de Néron; mais il y a des grands qui, jaloux des titres les plus contradictoires, veulent dominer en tout & font mille petites plaies secretes à ceux qui négligent de les flatter.

Ce qui trouble la république des lettres, c'est quand un prince porte ses jugements arbitraires au milieu des paisibles travaux des auteurs, & que les préjugés de son rang se mêlant aux erreurs de son esprit, il croit pouvoir commander là comme ailleurs.

(4) Quand un législateur voudra faire passer une loi, qu'il la lise d'abord aux philosophes, aux orateurs, aux poëtes, ils l'auront bientôt parée de maniere à la rendre aimable & respectable.

C'est encore à eux qu'il appartient de développer la puissance du mepris contre les ennemis de l'ordre, & cette verge si redoutable, supplément à l'insuffisante.

tableaux majeſtueux, attendriſſants, terribles, ils rendent les hommes plus ſuſceptibles de tendreſſe, & les diſpoſent en perfectionnant leur ſenſibilité, à toutes les grandes qualités dont elle eſt l'origine. Nous trouvons, pourſuivit-il; que les écrivains de votre ſiecle, du côté de la morale & des vues profondes & utiles, ont ſurpaſſé de beaucoup les écrivains du ſiecle de Louis XIV. Ils ont peint les fautes des rois, les malheurs des peuples, les ravages des paſſions, les efforts de la vertu, les ſuccès même du crime. Fideles à leur vocation (5), ils ont eu le courage d'inſulter

vengeance des loix, ne perdra ſon reſſort que dans les gouvernements entiérement corrompus où les hommes feroient inſenſibles à l'infamie.

(5) Néron logeoit dans ſon palais la fameuſe *Locuſta*, ſavante dans l'art d'apprêter des poiſons ſubtils. Il étoit ſi jaloux de conſerver une femme auſſi utile à ſes deſſeins, qu'il lui donna des gardes. Ce fut elle qui compoſa le breuvage qui fit périr Britannicus. Comme l'effet du poiſon avoit noirci le viſage de ce malheureux prince, Néron fit étendre deſſus une couche de blanc qui n'offroit aux yeux que la pâleur d'une mort naturelle. Mais comme on le portoit au tombeau, une groſſe pluie qui ſurvint, lava le fard & mit en évidence ce que l'empereur vouloit déguiſer. Je trouve

aux trophées sanglants que la servitude & l'erreur avoient consacrés à la tyrannie. Jamais la cause de l'humanité ne fut mieux plaidée ; & quoiqu'ils l'aient perdue par une fatalité inconcevable, ces intrépides avocats n'en sont pas moins demeurés couverts de gloire.

Tous ces traits de lumiere échappés à ces ames fortes & courageuses, se sont conservés & transmis d'âge en âge (6). Tel un germe long-temps foulé aux pieds, est tout-à-coup transporté par un vent favorable ; s'il trouve un abri commode, il croît, il s'éleve, forme un arbre, dont le feuillage épais devient à la fois un ornement & un asyle.

---

dans ce fait une assez juste allégorie : les rois caressent avec complaisance des monstres fideles ; soit aveuglement, soit mépris des loix, soit confiance en leur pouvoir, ils croient en imposer à l'œil qui les contemple ; mais bientôt l'histoire est la pluie abondante qui emporte la couche mensongere & rend au crime la couleur qui lui est propre.

(6) Le commun des esprits, & ceux qui n'ont point approfondi jusqu'à un certain point les matieres du gouvernement, sont bien éloignés d'appercevoir la liaison des spéculations des sciences avec le bonheur & la richesse de l'état.

Si plus éclairés ſur la véritable grandeur, nous mépriſons le faſte & l'oſtentation des puiſſances, ſi nous avons tourné nos regards vers des objets dignes de la recherche des hommes, c'eſt aux lettres que nous en ſommes redevables (7). Nos écrivans ont encore ſurpaſſé les vôtres en courage. Si quelque prince s'écartoit des loix, ils feroient revivre ce tribunal fameux à la Chine, ils graveroient ſon nom ſur l'airain terrible où ſa honte vivroit éternellement; l'hiſtoire eſt entre leurs mains l'écueil de la fauſſe gloire, l'arrêt porté contre les illuſtres criminels, le creuſet où le héros diſparoît s'il n'a pas été homme.

---

(7) On peut avancer avec une eſpece de certitude, que les lumieres faiſant chaque jour de nouveaux progrès, deſcendant par degré dans preſque tous les états, anéantiront d'une maniere ſûre cette foule bizarre de loix, & y ſuſtitueront des uſages plus naturels, plus ſenſés. La raiſon publique aura une volonté puiſſante & ſage qui changera la face des nations. Ce ſera l'imprimerie qui rendra cet important ſervice à l'humanité. Imprimons donc! & que tout le monde liſe, femmes, enfants, valets, &c. mais en même temps, n'imprimons que des choſes vraies, utiles, & méditons bien avant d'écrire.

Eh! que les maîtres du monde, qui se plaignent que tout ce qui les approche ressent la contrainte & la dissimulation, soient confondus; n'ont-ils pas toujours auprès d'eux ces orateurs muets, indépendans, intrépides, qui peuvent les instruire sans les offenser, & qui n'ont auprès de leur trône ni faveurs à obtenir, ni disgrace à craindre (8)?

Nous devons rendre justice à ces nobles écrivains, c'est qu'il n'est point d'état parmi les hommes qui ait mieux rempli sa destination. Les uns ont foudroyé la superstition, les autres ont soutenu les droits des peuples; ceux-ci ont creusé la mine féconde de

---

(8) J'ai lu une excellente tragédie d'Eschyle, c'est son promethée : l'allégorie est belle & claire; c'est l'homme de génie qu'accable un despote. Pour avoir éclairé les humains, pour leur avoir porté le feu céleste, il est attaché au sommet d'un rocher; brûlé lentement par les rayons du soleil, son corps change de couleur : les nymphes des bois, des campagnes, l'entourent en gémissant, le plaignent & ne peuvent le soulager. La furie lui met des fers aux pieds qui pénetrent jusque dans les chairs : mais au milieu de ses tourments le remords d'avoir été vertueux ne peut entrer dans son cœur.

la morale, ceux-là ont montré la vertu ſous les traits d'une indulgente ſenſibilité (9). Nous avons oublié les foibleſſes particulieres qu'en qualité d'hommes ils ont pu avoir. Nous ne voyons que cette maſſe de lumiere qu'ils ont formée, agrandie; c'eſt un ſoleil moral qui ne s'éteindra plus qu'avec le flambeau de l'univers!

—— Je voudrois bien jouir de la préſence de vos grands hommes, car j'ai toujours eu un attrait particulier pour les bons écrivains, j'aime à les voir & ſur-tout à les entendre.

—— Vous tombez fort bien : on ouvre aujourd'hui les portes de l'académie; l'on doit y recevoir un homme de lettres. —— A la place, ſans doute, d'un académicien décédé? —— Que dites-vous? le mérite

(9) Quelle récompenſe pour un auteur, ami du bien & de la vérité, lorſqu'en liſant ſon livre on laiſſe tomber deſſus une larme brûlante, lorſqu'il attire du fond du cœur un profond ſoupir, & que refermant le livre pour quelques moments on leve les yeux vers le ciel en formant des réſolutions vertueuſes! Voilà ſans doute le plus beau ſalaire qu'il doive eſpérer. Que ſont auprès de ce triomphe les bruits diſcordants d'une renommée auſſi vaine que paſſagere, auſſi incertaine qu'enviée?

doit-il attendre que le glaive du trépas ait frappé une tête pour venir occuper sa place? Le nombre des académiciens n'est point fixé: chaque talent trouve sa couronne; il en est assez pour les récompenser tous (10).

(10) Un auteur qui ne fait pas une grande sensation peut aisément se consoler en songeant que dans un siecle moins éclairé il eût été un écrivain illustre: s'il étoit plus sensible aux progrès des connoissances humaines qu'aux intérêts de sa vanité, au lieu de s'affliger il se réjouiroit de ne pouvoir sortir de son obscurité.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le Tome premier.

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.

